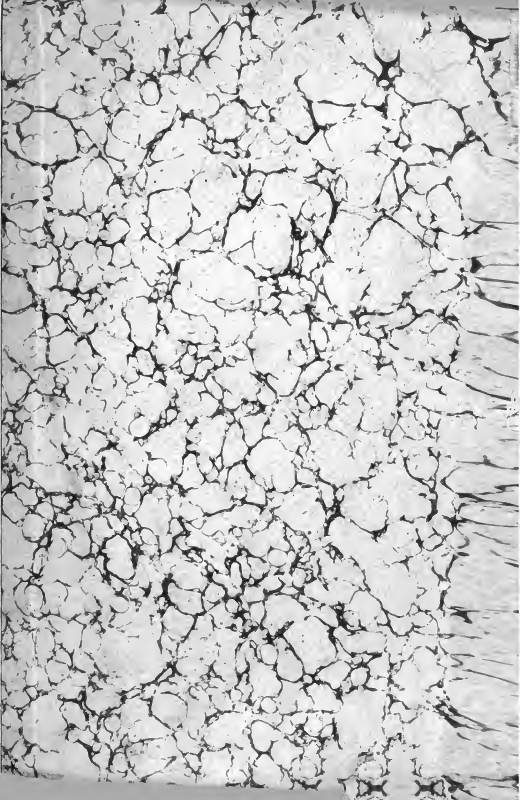
ALLI







MÉMOIRES

D'UN CAISSIER

MIRECOURT. — TYP. DE L.-PH. COSTET & Cie.

MÉMOIRES

D'UN

CAISSIER

PAR

ADOLPHE BELOT & JULES DAUTIN





PARIS
ACHILLE FAURE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
18, RUE DAUPHINE, 18

1868



MÉMOIRES D'UN CAISSIER

I

Le 5 novembre 1844, une descente de justice avait lieu, rue d'Enfer, numéro 9.

Il était environ midi. Une voiture s'arrêta devant la porte de la maison.

Un agent de police en bourgeois qui s'était placé sur le siége, à côté du cocher, sauta lestement à terre et courut ouvrir la portière.

Quatre hommes descendirent de la voiture dans l'ordre suivant :

Un commissaire de police délégué par la préfecture et suivi de son secrétaire ; puis, un des hommes de finance les plus considérables de l'époque, le sieur Maheurtier, âgé de trente-six à trente-huit ans et mis avec une certaine recherche ; enfin, M. Roché, actionnaire de la maison de banque fondée par Maheurtier, rue Vivienne, au coin de la rue Saint-Marc.

M. Roché semblait vouloir continuer sur le trottoir une conversation commencée dans la voiture, car il ne cessait de répéter en poussant de profonds soupirs :

— Ah ! si j'en avais cru mes pressentiments, cette catastrophe ne serait pas arrivée. Je vous ai pourtant bien prévenu, monsieur, dit-il à Maheurtier, votre caissier ne m'inspirait aucune confiance.

— Assez, de grâce, fit Maheurtier, visiblement impatienté, suivons ces messieurs.

Le commissaire de police avait franchi la porte cochère :

— M. Causson ? demanda-t-il au concierge.

— C'est ici, mais il est sorti.

— Sa femme ?

— Sortie également.

— Depuis quand ?

— Depuis ce matin... Mais vous me faites là des questions...

Le commissaire déclina sa qualité et exhiba son mandat : le concierge s'inclina respectueusement.

— Veuillez, dit le commissaire, prendre la clé de l'appartement et nous précéder.

Le concierge obéit, et les cinq hommes s'engagèrent après lui dans l'escalier.

Arrivés à la dernière marche, c'est-à-dire au cinquième étage, une porte fut ouverte et ils entrèrent.

L'appartement était petit, mansardé.

Une antichambre obscure donnait accès dans la cuisine et la salle à manger.

Parallèlement sur la rue, avec une terrasse et une magnifique vue sur le Luxembourg, se trouvaient deux autres pièces, qui devaient servir de bureau et de cham-

bre à coucher ; un cabinet, contigu à l'antichambre et de même dimension qu'elle, contenait un lit d'enfant.

Les perquisitions commencèrent immédiatement.

Dans la salle à manger d'abord.

A la cheminée étaient appendus trois daguerréotypes : à droite et à gauche un portrait d'homme et de femme ; entre les deux, au-dessus de la glace, un portrait d'enfant.

Moule, l'agent de police, s'empara de ces trois objets, et, présentant l'un d'eux à Maheurtier :

— Est-ce là notre homme ? demanda-t-il.

— Parfaitement, répondit Maheurtier après avoir examiné, un instant, le portrait.

— C'est bien, cela nous servira, fit Moule, en glissant, avec l'autorisation du commissaire, les trois daguerréotypes dans sa poche.

La chambre à coucher était dans un complet désordre.

On y fit quelques recherches qui n'amenèrent aucun résultat et on passa dans le cabinet de travail de Causson.

Cette pièce avait pour tout meuble un bureau dans un coin, un secrétaire dans l'autre.

Mais ce qui attira tout d'abord l'attention des visiteurs, ce fut, sur le parquet, près de la cheminée, une feuille de papier froissée, presque roulée en boule, et jetée là sans doute avec impatience et dépit, comme on fait d'une lettre désagréable ou d'un brouillon manqué.

Moule la ramassa et la remit au commissaire qui lut ce qui suit :

« Monsieur Maheurtier,

« Je suis un lâche, un misérable. J'ai méconnu vos « bontés, j'ai abusé de votre confiance. Je suis un voleur,

« un faussaire. Il y a près d'un an que je vous trompe.
« Je ne vous demande pas un pardon que je ne mérite
« pas. Mais je saurai me faire justice.

« Pourtant si on la connaissait vérité... Ah ! j'ai bien
« souffert, monsieur Maheurtier, j'ai bien souffert ! Je n'ai
« pas vécu, depuis le jour où, pour la première fois, j'ai
« osé... Vous me disiez souvent : Causson, il faut vous
« soigner, vous pâlissez, vous vieillissez. Oh ! oui, j'ai
« bien vieilli, allez ! Tout à l'heure, je me regardais ma-
« chinalement dans une glace... Sur les tempes, mes
« cheveux sont tout blancs, et je n'ai pas trente ans...
« Oh ! je n'essaie pas de vous attendrir... Et, cependant,
« monsieur, je vous assure qu'on devrait tenir compte à
« certaines personnes des épreuves qu'elles ont traver-
« sées... Ces places de caissier sont terribles, voyez-
« vous... elles ne sont pas assez rétribuées... Deux mille
« quatre cents, trois mille francs, pour un homme qui
« manie toute la journée de l'or, des billets de banque,
« des valeurs considérables, ce n'est pas assez... Par le
« temps qui court, avec trois mille francs, lorsqu'on a
« femme, enfants, on est souvent bien gêné... et alors
« quelles horribles tentations !... »

— Il a raison, dit Maheurtier, qui, pendant la lecture de cette lettre, avait donné des signes d'une vive émotion.

— Permettez, permettez, monsieur, s'écria M. Roché, les appointements ne font rien à l'affaire ; on est honnête ou on ne l'est pas. Ce ne sont pas là des raisons, car si tous les caissiers...

— Oh ! monsieur, fit Maheurtier, je sais tout ce qu'on peut dire à ce sujet. Mais laissons continuer M. le commissaire.

— Il n'y a plus que quelques lignes, dit ce dernier, la lettre est inachevée.

— A la bonne heure, reprit M. Roché, Causson aura renoncé à nous convaincre.

Maheurtier haussa les épaules et le commissaire de police acheva :

« Que de perfides suggestions viennent s'ajouter à
« cela, pour perdre le malheureux... Car c'est surtout à
« des influences étrangères que j'ai cédé... Mais je dois
« me taire sur ce point ; d'ailleurs que pourrais-je
« dire ?... Je n'ai plus la tête à moi... Quand vous lirez
« ce mot... »

La lettre s'arrêtait sur cette phrase inachevée.

— Connu, fit Moule, l'agent de police, *quand vous lirez cette lettre, j'aurai cessé d'exister !...* Qui est-ce qui n'a pas écrit cela dans sa vie? Mais on réfléchit : c'est bien froid, l'eau de la Seine, au mois de novembre ; c'est bien douloureux, une balle dans le crâne !... Sur quoi, on file, et on se félicite d'avoir laissé en partant un petit mot d'adieu qui vous fera gagner du temps ; car tandis que la police aura la simplicité d'aller tendre ses filets à Saint-Cloud, on franchira doucement et sans la moindre inquiétude la frontière.

— Moi, je crois cette lettre sincère, dit gravement Maheurtier.

Moule ne répondit pas, mais il eut un sourire qui signifiait évidemment : — Il est bon, le bourgeois !

— En tous cas, dit le commissaire, cet écrit est précieux. Il contient, non-seulement l'aveu du crime, ce dont nous n'avions guère besoin, mais, ce qui vaut mieux, l'indication qu'il y aurait des complices.

— Il doit y en avoir, dit Maheurtier, autrement la conduite de Causson serait inexplicable.

— Tout cela ne nous dit pas combien il a volé à la caisse, fit l'actionnaire.

— Peu de chose, je l'espère, répliqua Maheurtier; peut-être une misère... Causson se sera exagéré sa faute, il aura perdu la tête, et...

— Prenez garde de vous faire des illusions, monsieur, dit l'agent de police, en interrompant le banquier; je parierais qu'il manque à votre caisse des sommes considérables.

— Je suis du même avis, ajouta M. Roché.

— Cependant, s'écria Maheurtier, la simplicité de cette demeure atteste suffisamment que mon caissier ne se livrait pas à de folles dépenses.

— Il pouvait être prodigue hors de chez lui, fit observer Moule. Cela se voit.

— Cela se voit, répéta M. Roché en essayant de prendre un air fin.

— Vous ignorez l'un et l'autre, reprit Maheurtier, que Causson adorait sa femme et son fils.

— Oh! le cœur de l'homme est large, murmura philosophiquement l'agent de police.

— Messieurs, dit le commissaire, cette discussion me semble inutile; nous ne tarderons pas à être fixés sur le chiffre des détournements. Notre besogne terminée ici, nous retournerons rue Vivienne; et nous ne serons pas obligés de forcer les caisses, car voici sans doute les clés.

Une demi-douzaine de clés, rassemblées par un anneau, pendaient à la serrure du secrétaire. Le commissaire s'en empara et s'en servit pour ouvrir les tiroirs du bureau.

Tous les papiers qui s'y trouvaient furent rapidement passés en revue et mis sous séquestre.

Moule aidait à cet examen. Tout à coup il s'arrêta, comme frappé d'un trait de lumière, et tendit au commissaire un objet qui venait de lui tomber sous la main.

C'était une carte de visite des plus élégantes, avec une couronne de comte et ce nom :

Vte LÉONCE DE LA COUDRAYE

Au bas, au crayon, ces mots :

L. s'impatiente et menace ; — demain matin, chez moi, à 8 heures, sans faute.

Le commissaire éprouva sans doute la même impression que l'agent de police, car il fit un mouvement de surprise et réfléchit un instant en considérant cette carte.

— Ce serait tout de même singulier ! fit Moule à mi-voix.

Le commissaire ne répondit pas, mais il exprima suffisamment l'importance qu'il attachait à cette pièce par le soin qu'il prit de la classer et de la ranger à part.

Tout ceci, du reste, s'était passé rapidement et à l'insu des autres acteurs de cette scène.

M. Roché furetait de tous côtés, en quête de quelque nouvelle preuve à la charge du caissier.

Quant à Maheurtier, accoudé sur le marbre de la cheminée, il regardait avec une sorte d'attendrissement autour de lui.

De tous ceux qui se trouvaient là, il était le seul que la disparition du caissier touchât directement. Le vol dont la justice s'occupait avait été commis à son préju-

dice et compromettait peut-être gravement ses intérêts ; cependant il ne pouvait se défendre d'un peu de pitié et de commisération pour l'homme en qui il avait placé sa confiance et qui avait longtemps vécu à ses côtés.

Le commissaire de police, en annonçant qu'il allait procéder à l'interrogatoire du portier, tira le banquier de sa rêverie.

II

— Depuis combien de temps Causson était-il votre locataire ? demanda-t-il au portier.

— Depuis son mariage, il y a environ sept ans. Son beau-père habitait déjà l'appartement avec sa fille : il est venu demeurer chez eux.

— Avez-vous entendu dire que madame Causson eût à se plaindre de son mari ?

— Non, jamais. Ils paraissaient tous deux s'aimer beaucoup et aimer leur enfant.

— Faisait-on de grandes dépenses dans la maison ?

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— Cependant, depuis quelques mois, vous avez dû remarquer qu'on vivait plus largement.

— Non, monsieur. Il m'a, au contraire, semblé qu'on économisait davantage, qu'on était plus *serré* que dans le temps.

— Quelles étaient les habitudes de Causson ? A quelle heure sortait-il, le matin ?

— A huit heures, huit heures et demie, pour aller à son bureau ; il ne rentrait que pour dîner,

— Et le soir ?

— Il allait tenir des registres dans une maison de commerce, rue de Seine.

— Découchait-il ?

— Jamais. Ah ! pardon... J'oubliais..

— Quoi ?

— Au mois de mai ou de juin dernier, il est rentré une fois à six heures du matin. Il était pâle, défait ; il pouvait à peine se tenir ; il faisait peur à voir.

— Et sa femme l'avait attendu toute la nuit ? Elle n'avait pas été prévenue de cette absence ?

— Oh ! si, monsieur, elle avait reçu un mot dans la soirée.

— Qui avait apporté ce mot ?

— Un domestique en livrée.

— En livrée ? Vous êtes sûr ?

— Oui. J'ai bien vu le galon qu'il avait à son chapeau.

— Vous reconnaîtriez ce domestique ?

— Oh ! certainement.

— Quelles personnes venaient ici d'ordinaire ?

— Très-peu de monde. Je ne vois guère que les Urbain..., et encore rarement.

— Qui est-ce, ces Urbain ?

— Des amis à M. et Mme Causson. Ils demeurent rue Saint-Antoine. De braves gens, à ce qu'il m'a semblé.

— Vous ne vous rappelez aucune autre personne ?

— Dame... non... Ah ! il est venu cet été, deux ou trois fois, un grand beau jeune homme... un noble... Attendez donc... le comte... non, le vicomte de... La Chênaie... je crois...

— La Coudraye.

— Oui, c'est cela.. La Coudraye.

Ici Maheurtier intervint.

— La Coudraye? Mais je connais ce nom... Un jeune homme qui s'était faufilé, l'année dernière, dans quelques salons, et qui a assez mal tourné, m'a-t-on dit.

— En effet, il a fort mal tourné, dit l'agent de police en souriant.

— Et Causson était lié avec cet homme?

— Il paraît.

— Cela devait être, fit sentencieusement observer M. Roché: dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui...

Il ne put achever; Maheurtier lui lança un tel regard qu'il s'arrêta tout décontenancé.

L'interrogatoire continua.

— A chaque visite, demanda le commissaire, le vicomte est-il monté chez Causson?

— Non, un jour, un dimanche, il croyait le trouver, et, en apprenant qu'il était sorti, il a paru assez désappointé. Il a laissé sa carte après avoir écrit dessus quelques mots au crayon.

— Celle-ci? demanda le commissaire, en plaçant sous les yeux du portier, la carte que Moule lui avait remise un instant auparavant.

— Tiens! vous l'avez donc! fit le portier étonné.

Le commissaire de police reprit:

— Lorsque Causson est sorti ce matin, emportait-il quelque paquet, quelque portefeuille?

— Non, il n'emportait absolument rien.

— Vous pouvez l'affirmer?

— Parfaitement.

— Et, madame Causson?

— Elle, c'est différent ; elle tenait son enfant, le petit Richard, d'une main, et, de l'autre, un grand foulard noué où il y avait quelque chose.

— Qu'est-ce que cela pouvait être, selon vous ?

— Du linge, des hardes...

— De quel côté Causson s'est-il dirigé ?

— Du côté de la place Saint-Michel.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer.

De nouvelles perquisitions furent faites, plus minutieuses que les précédentes ; elles n'amenèrent la découverte d'aucun document de quelque valeur.

Seulement, derrière la porte de la chambre à coucher, Moule aperçut et ramassa avec les plus grandes précautions un papier à moitié brûlé.

Sur les rares fragments que la flamme avait respectés, on pouvait lire :

... « Nom flétri...

... « Je ne veux pas qu'il le porte. Qu'il l'ignore à jam...

... « Entrer dans la vie sans souillure...

... « Un nom de hasard, le premier venu...

Et ailleurs :

... « Adieu, encore une fois, ma chère et regrettée...

... « Dernière pensée est pour toi et pour..... »

C'était tout. Il y eut un moment de silence.

— Cet homme s'est tué, certainement, dit Maheurtier avec tristesse.

Moule eut sur les lèvres son mauvais sourire ironique; Maheurtier le vit et murmura :

— Il y a des sentiments que certains hommes ne comprendront jamais.

Toutes les constatations étaient faites, et l'on se dispo-

sait à quitter l'appartement, lorsque le portier accourut en disant :

— Voici madame Causson !

Un instant après, en effet, une jeune femme entra.

Elle était pâle, fatiguée, abattue.

En voyant son domicile envahi, à l'aspect de ces hommes dont elle comprit la redoutable mission, elle demeura un moment interdite ; puis elle pâlit davantage, et prise d'un tremblement nerveux, elle s'affaissa.

Malheurtier, qui se trouvait près d'elle, la soutint et la déposa sur un fauteuil.

Lorsqu'elle fut remise, son regard se porta du côté de la cheminée.

Les portraits n'étaient plus à leur place habituelle.

Elle comprit et laissa échapper un profond soupir.

Malheurtier se sentit pris de pitié à l'aspect de cette malheureuse femme. Il se dit qu'il y aurait de la cruauté à l'interroger en ce moment, et il pria à voix basse le commissaire de lui laisser au moins quelques heures de repos.

Mais ce ne fut pas l'avis de celui-ci, qui voulut, au contraire, profiter de cette faiblesse et de ce trouble, pour obtenir des aveux et de précieuses indications.

L'interrogatoire dura près de deux heures. Il fut d'autant plus long et plus pénible, que Mme Causson ne pouvait rien dire, ne sachant rien, et qu'on s'obstinait à lui faire avouer sa complicité dans le crime de son mari.

Elle fut superbe, lorsque le commissaire, ayant pour la dixième fois contesté qu'elle n'eût appris que le matin même le crime de Causson, elle s'écria :

— Impossible ; dites-vous !... Et comment l'aurais-je

su? Il me le cachait, il voulait mourir sans me l'avouer !... Est-ce que vous ne comprenez pas cela? Et comment aurais-je osé le soupçonner, moi, qui l'aimais, car il était si bon, si dévoué !.. Oui ! quoique vous en disiez et quoi qu'il ait fait !... O Dieu ! qui est-ce qui a pu l'entraîner? Comment cela est-il arrivé ?... Nous étions si heureux !..

Et elle peignit leur bonheur envolé, leur avenir détruit, avec une telle effusion, avec des cris si vrais, des larmes si éloquentes, que les hommes de police eux-mêmes en furent remués, et que Moule grommela entre ses dents :

— Hum ! ça doit être ça !

Lui, Moule, savait maintenant de l'affaire tout ce qui lui importait d'en savoir.

Il prit le commissaire à part, et, avec une familiarité sous laquelle perçait néanmoins une certaine déférence :

— C'est décidément un *sinve*, dit-il tout bas ; il est temps que je file, je vous laisse.

— De quel côté allez-vous ?

— Dans son pays, à Joigny. Ces honnêtes malfaiteurs-là, c'est comme les lièvres, ça revient au gîte, machinalement. Il aura voulu embrasser son père, demander pardon... des bêtises !... Demain je le pincerai. Quant à la femme, vous n'obtiendrez rien d'elle. Elle se ferait couper en morceaux plutôt que de vous livrer la retraite de son mari. Je connais ces natures de femmes-là ; c'est plus courageux que dix hommes.

Le commissaire partagea sans doute l'avis de l'agent de police, car il n'adressa plus qu'une seule question à la femme du caissier.

— Votre mari, lui dit-il, a sans doute emmené son fils avec lui ?

— Oh non ! s'écria-t-elle, non, monsieur, je vous le jure !

— Alors, pourquoi cet enfant n'est-il pas avec vous ?

— Parce que, répondit-elle avec énergie, un enfant ne doit pas voir la maison de son pére envahie par la police !

L'interrogatoire était terminé, le commissaire se retira, après avoir annoncé à madame Causson qu'elle aurait bientôt à comparaître devant le juge d'instruction.

Maheurtier sortit le dernier, et, en passant devant la malheureuse femme, il ne put s'empêcher de lui prendre la main et de la serrer entre les siennes.

— Merci, balbutia-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

III

Il y a quelques semaines à peine, au moment où se déroulaient en cour d'assises les retentissantes aventures de Lamirande, des circonstances particulières firent tomber entre nos mains un manuscrit de deux cent cinquante pages d'une écriture fine et serrée.

Pas de titre, mais seulement cette dédicace :

A mon fils.

Et plus bas :

Je ne désirais que l'oubli ; peut-être obtiendrai-je le pardon.

Ce manuscrit où l'auteur, ancien caissier d'une im-

portante maison de banque, exposait en toute sincérité les causes et les douloureuses suites de son crime, contenait un trop grand enseignement et répondait trop bien aux préoccupations du jour, pour que l'autorisation de le publier ne fût pas vivement sollicitée par nous.

Cette autorisation nous fut accordée, et nous en usons aujourd'hui.

C'est donc la confession de Causson qu'on va lire ; — confession scrupuleusement respectée, alors même que, par suite des exigences de cette publication, nous substituons à la citation textuelle un récit analytique qui en élimine les longueurs ou en comble les lacunes.

Et maintenant, que nos lecteurs nous pardonnent cette brusque déviation.

Que ceux qui se fussent complu peut-être aux stratégies de l'instruction et à la solennité des débats criminels, se laissent enlever sans regret cette perspective immédiate et consentent à nous suivre. Il y a quelque chose de plus émouvant que la poursuite du crime, c'est sa formation lente et progressive, ce sont les angoisses de sa perpétration.

. . . .

Causson était né à Ch..., à deux lieues de Joigny, dans l'Yonne.

Ses parents étaient de simples cultivateurs, possédant quelques terres et les faisant valoir eux-mêmes.

A onze ans, il quitta l'école primaire de son village, et fut placé à Joigny, dans la pension Maximet.

Là, il eut pour condisciple et pour camarade Frédéric Bodard, le fils d'un escompteur de Joigny.

Cette connaissance décida de son avenir.

Il sortait avec Frédéric les jours de congé. M. Rodard remarqua ce jeune garçon à la physionomie honnête et intelligente, et lui donna une place dans ses bureaux.

Causson y resta quatre ans.

Tourmenté alors d'un grain d'ambition, il vint à Paris, et entra comme employé aux appointemements de quinze cents francs chez MM. Drevot frères, banquiers, rue de la Chaussée-d'Antin.

Ses espérances furent durement déçues: après six ans d'assiduité et de consciencieux travail, il avait la même place, et ses appointements ne s'étaient élevés que de trois cents francs.

Chez MM. Drevot, il fit la connaissance de Maheurtier, et se lia intimement avec le vieux père Michelin, dont il devint plus tard le gendre.

Michelin avait près de soixante ans, et il y en avait quarante qu'il travaillait dans le bureau de MM. Drevot frères. Il était veuf et vivait avec Clémence, sa fille unique. Ses trois mille francs d'appointement étaient presque entièrement absorbés par les dépenses du ménage; il n'avait que d'insignifiantes économies, et s'inquiétait de ce que deviendrait sa fille, s'il venait à mourir ou s'il était obligé de prendre sa retraite.

Causson raconte longuement :

Comment, malgré la différence d'âge, il se prit d'amitié pour Michelin;

Comment il aima Clémence, avant même de l'avoir vue, à la seule idée de ses perfections, sur lesquelles le bonhomme ne tarissait pas;

Comment enfin, il la vit, parvint à se faire aimer d'elle et à obtenir sa main.

Ce mariage fut célébré dans les premiers mois de 1838.

. . . .

Alors, écrit Causson, s'écoulèrent les deux plus belles années de ma vie ; deux années d'un bonheur complet, immense.

Aussi, que de fois je les ai regrettées depuis !

Je quittai mon garni de la rue de la Harpe, et j'allai demeurer rue d'Enfer avec ma femme et mon beau-père.

C'était une économie, d'abord ; puis, nous ne voulions pas nous séparer.

M. Michelin n'avait besoin que d'une pièce, dont je fis depuis mon bureau.

L'appartement, tout mesquin qu'il fût, nous suffisait ; et, n'eût-il pas suffi, nous nous serions arrangés pour y vivre. C'est là que nous avions commencé à nous aimer !

C'est le seul temps où nous n'ayons pas connu la gêne. Nous avions au-delà de nos besoins. Mon beau-père gagnait trois mille francs, moi dix-huit cents : nous faisions des économies !

Tu vins au monde dans cet appartement, mon cher Richard.

Je ne sais pas quelle bienvenue sourit aux enfants des riches ; mais je doute qu'aucune naissance puisse être accueillie avec plus de joie et de tendresse.

Je vois encore ta mère souriant, au milieu de ses souffrances, à ton premier cri, — et le pauvre père Michelin qui te couvrait de baisers, — et moi qui te prenais dans mes bras avec des précautions gauches et tendres, et qui, en te contemplant, rêvais d'avenir !

De t'envoyer en nourrice, il n'en fut même pas question. Ta mère prit seulement une femme de ménage. Et quel bonheur pour nous tous de te voir là, près de nous, d'observer tes progrès, de te soigner, de t'embrasser!

Ce bonheur dura peu.

Un matin, comme nous allions, selon notre habitude, partir ensemble pour le bureau, M. Michelin se sentit tout à coup indisposé.

Il passa la main sur son front, balbutia quelques mots et tomba, inerte, entre mes bras.

Une hémiplégie l'avait frappé.

Tous les soins qui lui furent prodigués ne réussirent qu'à prolonger pendant quelque temps un semblant d'existence.

Il s'éteignit en janvier 1841.

Je le vois encore sur son lit de douleur. Sa langue paralysée ne put articuler un suprême adieu; ses mains ne purent presser les nôtres; son regard, où s'étaient réfugiés la dernière lueur de son intelligence et les derniers élans de son cœur, se fixait sur nous avec une douce tristesse et une sorte de commisération, comme s'il eût pressenti les dures épreuves que ses enfants devaient traverser.

Ce fut pour nous, à tous les titres, une cruelle perte.

Outre la douleur qu'elle nous causait, sa mort nous laissait dans un véritable embarras.

Nous nous trouvions réduits pour vivre à mes seuls appointements, et cette ressource ne pouvait nous suffire.

Je parlai à MM. Drevot.

J'espérais que la place devenue vacante par la mort de mon beau-père me serait accordée : cela m'était dû, pour ses longs services, à lui, pour les miens, et enfin en considération du malheur qui nous frappait.

Il n'en fut rien. La place était promise et déjà accordée à un autre employé. On me laissa seulement espérer une augmentation d'appointements qui ne vint jamais.

Pendant toute l'année 1841, je tentai inutilement de trouver ailleurs un emploi.

Enfin, dans le courant de décembre, je reçus de Maheurtier une lettre par laquelle il m'invitait à venir le voir sans retard rue Vivienne.

J'y courus.

. . . .

Maheurtier avait trente-trois ans, la taille élancée, une tenue élégante et même un peu trop recherchée, des moustaches et des favoris noirs, le front large et droit, un regard intelligent, ferme et doux.

Chez MM. Drevot, où il ne resta que quelque mois, il s'était fait remarquer par une activité et une sagacité merveilleuses.

Il se faisait un jeu de sa besogne. La banque n'avait pas de secret pour lui. Il devinait toutes les combinaisons de finance ; il les eût inventées.

Je me souviens qu'un jour il nous dit en riant :

— Je suis entré très-jeune dans les affaires ; à treize ans j'étais constitué en nantissement.

C'était vrai.

Sa mère, un matin, était venu dans la boutique du

vieux Folster pour engager un paquet de nippes : Maheurtier était avec elle.

Folster refusa les nippes ; mais il avait besoin d'un petit commis. Le prêt fut conclu, à condition que le jeune Maheurtier resterait, sans appointements, au service de l'usurier, jusqu'au remboursement.

La mère mourut peu de temps après, et il fallut que Maheurtier se dégageât lui-même.

Il avait travaillé ensuite dans dix maisons, chez des banquiers, des agents de change, des courtiers, — partout supérieur à sa tâche, partout regretté à son départ.

En dernier lieu il était revenu chez Folster, qui savait l'apprécier. C'est là qu'il avait pris l'idée d'une société importante, qu'il venait de fonder.

Il m'avait donné rendez-vous dans ses bureaux, rue Vivienne.

Quels bureaux !.. Au premier étage, sur la rue, vastes, meublés d'acajou et de palissandre, avec des portières en velours, des rideaux et des tentures de damas.

Son cabinet était un riche salon.

Je fus presque ébloui.

Les vieilles basanes racornies, les cartons disloqués de MM. Drevot frères étaient furieusement distancés.

Maheurtier avait des goûts de luxe et d'élégance, et surtout il comprenait son époque.

L'entretien fut court et le marché vite conclu.

— Vous savez, me dit-il, que je viens de fonder la *Caisse centrale des Capitalistes* ?

— En effet.

—Vous avez vu mes bureaux. Tout mon personnel est arrêté, sauf le caissier. J'ai hésité longtemps. Enfin,

en cherchant parmi mes vieilles connaissances, je me suis souvenu de vous. Cela vous irait-il ?

— Dame, oui.

— Combien gagnez-vous chez Drevot ?

— Dix-huit cents francs.

— Je vous en donne deux mille cinq. Est-ce convenu ?

— Certainement.

Je lui serrai la main avec reconnaissance.

J'exprimai seulement quelques doute sur mon aptitude à remplir ces nouvelles fonctions.

— Laissez donc ! fit Maheurtier. Ce qu'il me faut avant tout, c'est une probité et une discrétion à toute épreuve. Le reste n'est que de l'enfantillage. En deux jours, je vous aurai mis au courant. Ainsi, je compte sur vous. Demain vous donnez votre démission à Drevot, et, la semaine prochaine, vous vous installez ici.

Je le promis.

Et en effet, quelque jours après, j'entrais sous sa direction et je commençais à remplir mes fonctions de caissier.

IV

Maheurtier ne s'était pas trompé. Au bout de quelques jours, j'étais complétement au fait de mon emploi ; bientôt même, je pus suppléer mon directeur dans la plupart des opérations de détail.

Voici en quoi consistaient ces opérations :

Je dois l'expliquer au moins sommairement, afin que l'on comprenne à quel criminel abus de mon mandat je me laissai entraîner plus tard.

L'idée, plusieurs fois réalisée depuis et toujours avec succès, qui avait présidé à la création de la *Caisse centrale des Capitalistes*, n'appartenait pas en propre à Maheurtier.

Il la devait à son ancien patron, Folster ; mais il faut au moins lui rendre cette justice, qu'il avait su en étendre singulièrement la portée.

Ce Folster était un vieux juif d'Alsace, luthier dans sa jeunesse, usurier dans l'âge mûr, qui thésaurisait à Paris sous la Restauration et pendant les dix premières années qui suivirent la Révolution de Juillet.

Qui n'a remarqué à cette époque, rue Grenetat, cette boutique basse et étroite, aux vitres poussiéreuses, derrière lesquelles s'étalaient sans pudeur des clarinettes phthisiques, des violons efflanqués et des archets chauves ?

On se demandait quels virtuoses en détresse pouvaient s'approvisionner là, quel industriel insensé attendait dans cet antre une clientèle impossible.

L'industriel, c'était Folster, et il gagnait, bon an, mal an, quatre-vingt mille francs.

C'est que, derrière cette laide vitrine, il y avait le comptoir du prêteur sur gages.

Folster était le prêt sur gages fait homme. Il ne voyait dans la société que des créanciers et des débiteurs.

Il avait un aphorisme favori :

— On ne prête pas à quelqu'un, on prête sur quelque chose.

Ou bien, quand il avait fait une bonne affaire et qu'il était gai :

— Hé ! hé ! nous sommes comme les enfants, nous jouons aux petits jeux : *donne-moi un gage,* c'est notre refrain à tous.

Chose extraordinaire, cet avare avait un jour *progressé dans son art ;* il en avait, sinon opéré, du moins préparé la transformation.

Les années qui suivirent 1830 furent, on le sait, agitées par la lutte des partis, troublées par de fréquentes émeutes : temps de marasme pour la grande industrie, de gêne et d'angoissse pour le petit commerçant et pour l'ouvrier ; par suite, de prospérité pour l'usure.

Folster en profita largement.

Vers 1836, le calme semblant renaître, la spéculation et l'industrie prirent un nouvel et rapide essor. De grandes entreprises furent commencées : des sociétés de toutes sortes se fondèrent, dont les actions étaient recherchées et faisaient prime ; des capitaux longtemps timides et inactifs rentrèrent en circulation.

Folster fut effrayé. Cependant il se rassura.

— Cela ne durera pas, se dit-il.

Cela dura.

Puis, autre symptôme alarmant, les chemins de fer étaient à l'ordre du jour : on ne faisait qu'en parler ; on voulait que la France en fût sillonnée. Quels travaux gigantesques qui se traduiraient par des dividendes et des salaires !

Folster réfléchit. En face de cette mobilisation toujours croissante de la fortune publique, il comprit que le bon temps du prêt sur gages, sur ces gages lourds et encombrants qui faisaient ployer les deux étages de sa

maison, était passé. Puis, il se dit que ces bailleurs de fonds, ces ardents commanditaires seraient bien un jour ou l'autre pressés par quelque détresse... Alors, vendront-ils leurs titres?... Mais s'ils sont en baisse, et s'ils ont l'espoir d'une hausse énorme, certaine?... Non! ils essayeront d'emprunter sur leurs chiffons de papier...

Dès ce moment, Folster inaugura le prêt sur titres et valeurs : ses greniers se vidèrent et son secrétaire s'emplit. Il doubla ses gains.

Rentré au service de Folster, Maheurtier applaudit à cette transformation; mais il la trouva insuffisante, incomplète.

Souvent Folster, à court de fonds, était obligé de limiter ses opérations, d'arrêter ses prêts.

— Montez une commandite, lui dit Maheurtier, et au lieu d'opérer sur deux millions, vous opérerez sur vingt.

— Non. Je ne fais d'affaires qu'avec mon argent.

— C'est un tort. Les affaires, c'est l'argent des autres.

Folster refusa.

Et j'ai plus tard entendu dire à Maheurtier :

— Folster! sans doute il avait du génie; mais grand comme sa poche, pas plus.

Autre critique, plus radicale.

Un jour que le comte de la Roche-Houais venait de se payer un violon de quarante mille francs (Folster était si bien connu que, dans un certain monde, au lieu de dire *emprunter à usure,* on disait : *se payer un violon*), Maheurtier se mit à feuilleter sur le comptoir les titres laissés par le comte en nantissement : c'étaient des actions des *Houillières belges,* toutes au porteur.

— Bonnes actions, fit Maheurtier; et cependant,

avant quinze jours, elles auront baissé de dix pour cent.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Qu'est-ce que vous allez faire de ces papiers?

— Je vais les serrer dans ma caisse.

— Ce n'est pas très-fort.

— Qu'est-ce que vous feriez, vous?

— Je ne le sais pas précisément; mais celui qui négocierait ces titres aujourd'hui pour les racheter dans quinze jours, ferait un bénéfice de sept à huit mille francs.

Folster réfléchit un instant, et répondit :

— Ce serait de l'improbité.

Maheurtier se contenta de sourire.

Un mois après cette conversation, Folster mourait presque subitement.

Maheurtier, plein de son idée longtemps méditée et mûrie, résolut de la mettre immédiatement en action.

Les deux faits rapportés ci-dessus expliquent, sans qu'il soit besoin d'y insister, quels étaient son but et ses moyens. Mais cette entreprise, telle qu'il la rêvait, ne pouvait être lancée et conduite par lui seul. Il lui fallait absolument un allié, un aide.

Il alla trouver ce même comte de la Roche-Houais, l'ancien client de Folster, dont les dépôts étaient si scrupuleusement respectés.

Cinquante ans, — un beau nom qu'il avait compromis par ses folies et même par des actes plus graves, — homme de monde et homme de plaisir, — brouillé avec sa famille, — séparé de sa femme et de ses enfants, — endetté de longue date et aux trois-quarts ruiné, — légitimiste par sa naissance, son éducation et ses goûts,

— rallié par ses intérêts au gouvernement de Juillet, — toujours au courant des nouvelles politiques, — membre du conseil général d'un département de l'ouest, — choyé au ministère et accueilli aux Tuileries, — fêté dans les salons officiels comme une importante recrue, et dans ceux du noble faubourg comme un renégat dont la défection n'avait rien de définitif, — tel était le comte de la Roche-Houais.

Ces deux hommes devaient s'entendre.

Séance tenante, les statuts furent arrêtés : le comte se chargea d'obtenir et obtint en effet, quelques jours après, l'ordonnance d'approbation.

Il devait présider le conseil de surveillance avec vingt mille francs de gratification annuelle.

Ce conseil fut composé de noms connus, quelques-uns presques célèbres ; et les membres choisis donnèrent d'autant plus volontiers leur adhésion, qu'ils ne devaient, en échange des quinze mille francs que le comte offrit à chacun d'eux, engager dans cette sinécure aucune part de leur loisir ni de leur responsabilité.

La *Caisse centrale des Capitalistes* était désormais fondée au capital de vingt millions. Les affiches et les réclames firent ensuite leur effet. Les actions s'enlevèrent avec une rapidité merveilleuse. Elles furent d'emblée côtées à la Bourse, où elles firent prime.

Au bout de quinze jours, la direction et les bureaux fonctionnaient activement. Maheurtier ne se possédait pas de joie, et, ce qui était le plus important pour moi, il était satisfait de mon travail.

Trois années se passèrent ainsi.

Et dès maintenant, je dois me souvenir que j'écris ici

ma confession ; je dois la faire pleine, entière, sans réticence.

Ai-je eu, pendant ces trois années, un prétexte quelconque, violemment ou perfidement impérieux, qui me pressât de trahir la confiance et, il faut le dire, l'amitié; qui me poussât hors de l'honneur, hors de ce qui en est la plus simple et la plus vulgaire expression, la probité ?

A cette question, maintes fois écartée et défigurée depuis par les complaisantes subtilités de mon esprit, calme et impartial aujourd'hui, je ne puis que baisser les yeux et répondre : — Non.

Je fus coupable.

Certes (et cela, je le dirai également), les exemples funestes, les dissolvants et les stimulants de toute sorte ne me manquèrent pas, et, par-dessus tout, les incitations d'un généreux sentiment dont un fils ne saurait blâmer l'excès ; — mais d'excuse véritable, je n'en eus pas. Que me manquait-il, en effet? Nous pouvions vivre. J'avais de ma place deux mille cinq cents francs ; deux cent soixante-quinze francs pour tenue de livres, le soir, dans une maison de la rue de Seine; cent cinquante francs que ta mère s'obstinait à gagner avec son aiguille (c'était pour toi, pour ton éducation, ton avenir !) ; quatre cent cinquante francs d'intérêts produits tant par la dot que mon père m'avait constituée, lors de notre mariage, que par nos économies, auxquelles nous n'avions pas été obligés de toucher. En somme, près de trois mille quatre cents francs, et nous en dépensions à peine trois mille.

Pourquoi ne pas accepter cette médiocrité? Pourquoi s'aigrir et s'irriter contre elle? Pourquoi rêver et vouloir mieux?

Ah ! combien j'ai pleuré depuis de n'avoir pas su m'en contenter, de n'en avoir connu le prix que trop tard !

V

Ma vie se passait ainsi :

Le matin, à neuf heures, j'arrivais à mon bureau.

Nous étions cinq employés ; mais je ne relevais que du directeur, et j'étais maître absolu dans le compartiment séparé par une cloison grillée, qui était affecté à la caisse. Maheurtier, d'ailleurs, avait avec moi des façons familièrement amicales, qui me donnaient une sorte d'autorité et de contrôle sur les autres employés. La distinction dont j'étais l'objet, jointe à l'importance du travail que j'accomplissais, constituait pour moi une véritable sous-direction, très-réelle sinon nominale.

Maheurtier ne faisait que de courtes apparitions dans les bureaux : avant midi, et le soir, de trois à cinq heures. Pendant ce temps, il trouvait moyen de suivre le travail de chacun de nous, de donner ses ordres, de dicter la correspondance, et, tout en recevant des clients, d'étudier les questions et les dossiers à l'ordre du jour ; tout cela, comme je l'avais vu faire chez MM. Drevot, simplement, vite et, pour ainsi dire, en se jouant.

Presque chaque jour, il me faisait entrer chez lui. Je passais par un étroit couloir qu'on avait cru devoir laisser subsister lors de notre installation, et qui communiquait de la caisse à son cabinet.

Nous causions. D'affaires, d'abord. Mais bientôt, la conversation déviait et prenait un autre tour.

Il me parlait de sa façon de vivre, des salons brillants où il était reçu, du monde interlope où il se fourvoyait de temps à autre, de ses succès, de ses folies, de ses amusements et de ses ennuis. Toutes confidences très-personnelles et très-intimes qui me faisaient ouvrir de grands yeux, et me laissaient entrevoir quel sens il attachait à ces mots : *Je veux vivre.*

Je me souviens qu'un jour il me dit, avec une nuance de mélancolie ironique :

— Vous croyez peut-être que je m'amuse?... Je voudrais me le persuader ; mais ce n'est pas vrai. Je me venge. Oui ! je me venge de trente-trois ans de misère et d'obscurité... Ce n'est pas très-gai.

Je ne sais vraiment pas pourquoi il se laissait aller à ces confidences : besoin de s'épancher sans doute, ou plutôt de s'entendre causer ; car je ne le comprenais guère et je lui répliquais à peine.

Il riait de mes étonnements et de mon silence : — « Ce bon Causson !... Ce sage et vertueux Caus-« son !... En somme, il est plus heureux que nous « autres !... etc. »

A cinq heures, j'étais libre, et je me hâtais de revenir chez moi par le plus court. Car, moi aussi j'avais mon monde, ma joie, ma folie ; et ce monde, c'était ma famille, c'est-à-dire ta mère et toi.

S'il faisait beau, je n'allais pas directement rue d'Enfer.

J'étais sûr de te trouver, sous les grands arbres du Luxembourg ou dans la Pépinière, à jouer et à gamba-

der ; et ta mère, sur un banc, à quelques pas de toi, cousant ou brodant.

Comme tu courais à ma rencontre ! J'entends encore ton cri joyeux : — Maman, voici petit père ! Et de me sauter au cou, et de nous embrasser. T'en souviens-tu ?

Ta mère se levait, serrait son ouvrage, et nous faisions un tour dans le jardin.

Souvent tu t'attardais derrière nous, à regarder d'autres enfants, — privilégiés ceux-là, car ils avaient des jouets. Cela t'amusait de les voir. Tu étais bon déjà : tu ne connaissais pas l'envie.

Parfois ta mère avait reçu dans la matinée une lettre de mes parents. Quel plaisir en apercevant ce pli incorrect, ce cachet rustique, et cette bonne grosse écriture un peu tremblée de mon père ! Ta mère la relisait avec moi ; nous revenions sur certains passages. Et les commentaires !... Nous en avions pour toute la soirée. Nous revoyions ces bons parents. Ils ne nous oubliaient donc pas !... Ils avaient telles occupations, tels plaisirs, tels ennuis. Et comme ils seraient contents, eux aussi, de nous avoir près d'eux ! Vivrions-nous jamais ensemble, tous réunis ? Etait-ce donc impossible ?... Et alors, nous faisions des rêves, des projets, qu'au fond nous sentions bien irréalisables, mais qui du moins nous égayaient le cœur un instant.

Voici une de ces lettres que je retrouve et que je veux transcrire ici. Combien de fois je l'ai relue, le cœur serré, les larmes aux yeux !

« Mes chers enfants, — écrivait mon père, — je « n'ai que le temps de vous dire un mot, car nous « voici en pleine fenaison, et le temps n'est pas trop

« assuré ; il faut vitement en profiter. Le rendement ne « sera pas bien gros ; mais l'herbe est de bonne qualité, « et mon bidet qui en mange depuis quelques jours, en « est tout réjoui et a le poil plus frais.

« Je ne me suis jamais mieux porté, et je travaille quasi « aussi fort qu'Antoine (son gendre), malgré mes 57 ans. « Il n'y a que votre mère qui n'a pas été trop bien tout « ce printemps ; mais depuis une quinzaine, le cœur « lui revient ; elle voudrait se remettre au travail de « plus belle ; je suis là, heureusement pour la retenir, « je ne veux pas qu'elle retombe.

« Les *geláudées* de la fin d'avril n'ont presque pas « fait de mal dans notre pays où les vignes sont en côte, « au lieu qu'ailleurs, dans les fonds, les *gamets* ont pas « mal souffert, à ce qu'on dit. Il y a du fruit ; mais la « fleur n'est pas encore passée, et, comme vous savez, « en fait de vin, il ne faut compter que sur ce qu'on « aura dans sa cave.

« Votre sœur Louise ne se fatigue pas à nourrir ; elle « est plus forte que ma femme, qui dans le temps a été « obligée de vous sevrer plus tôt qu'elle n'aurait voulu. « C'est vous dire que le poupon se porte bien aussi ; il « *amende* à vue d'œil. Nous l'avons baptisé il y aura « dimanche quinze jours. On a parlé de vous, on a bu « à votre santé. Nous aurions bien voulu vous voir là à « table tous trois à côté de nous. Malheureusement, « c'était impossible, à cause des affaires qui vous retien- « nent. Il faudra bien tout de même que vous vous « arrangiez pour venir aux prochaines vendanges ; et si « Causson est obligé de repartir tout de suite, qu'il « nous laisse pour un temps ma bru et mon petit-fils, « que nous ne connaissons, pour ainsi dire, pas.

« Tous nos parents se joignent à moi pour vous embrasser.

« Votre père qui vous aime,

« CAUSSON. »

Et ce sont ces nobles cœurs que j'ai accablés de désolation et de honte !...

Le soir, après dîner, nous faisions une promenade, le plus souvent du côté des quais, et jusqu'aux Tuileries.

En rentrant, je m'arrêtais rue de Seine pour ma tenue de livres, et, vers dix heures, je te trouvais endormi depuis longtemps.

Tu recevais, sans t'éveiller, le baiser du soir, et, un instant après, la lampe était éteinte et nous reposions comme toi.

Le lendemain ressemblait à la veille, car c'est surtout de l'employé qu'on peut dire que toutes ses journées se ressemblent.

Mais le dimanche faisait exception. Ce jour-là c'était fête pour nous trois. Nous déjeunions ensemble, et, après le déjeuner, s'agitait l'importante question de savoir de quel côté nous dirigerions notre promenade. Tu prenais la plus grande part dans cette discussion, et presque toujours ton choix nous décidait. Nous allions ainsi, le plus souvent seuls, mais quelquefois accompagnés des Urbain, avec lesquels ces parties de campagnes étaient concertées longtemps à l'avance. Il en est une, entre autres, qui m'a laissé un doux et cruel souvenir.

C'était vers le milieu de septembre. Nous devions, cette fois, aller à Montreuil, chez madame Prévot, une cousine de madame Urbain.

Dès la veille, ta mère avait préparé un panier de pro-

visions, car nous ne voulions pas arriver à Montreuil comme des affamés, et nous songions déjà à indemniser quelque peu nos hôtes des ravages que toi et les petits Urbain ne manqueriez pas de commettre dans le jardin.

Nous savions qu'il y a loin de la barrière à Montreuil; aussi étions-nous partis de bonne heure. Plusieurs fois nous nous arrêtâmes le long de la route pour vous faire reposer. Mais ce fut une attention perdue. Tandis que nous étions assis sur le rebord du chemin, il nous fut impossible, toi et les petits Urbain, de vous faire tenir en place : vous couriez de ci de là, sans égards pour nos remontrances et nos prévoyants avis sur la longueur et la difficulté du retour.

Enfin nous arrivons. Je vois encore cette petite maison, blanche, proprette, charmante, surtout du côté du jardin : un grand et beau jardin dont on avait eu tort de vous parler d'avance, car vous le saviez garni de treilles déjà mûres, d'espaliers chargés de fruits; il était déjà le but de votre ambition et de vos convoitises.

Quel bon accueil nous fut fait, — à vous surtout, les enfants ! Cette pauvre dame Prévot avait perdu les siens. Elle ne cessait de vous embrasser. Elle se détourna même pour essuyer une larme.

Mais vous ne vous souciiez guère d'elle ni de nous. Vous vous soustrayiez aux caresses aussi bien qu'aux remontrances, et vous étiez impatients de vous éparpiller dans le jardin, — où bientôt il fallut vous suivre pour vous surveiller et vous contenir un peu.

Le grand air et la marche vous avaient mis en appétit. On dîna à quatre heures dans le jardin, sous une tonnelle. Le gai repas ! la bonne causerie à laquelle vous mêliez vos cris joyeux et votre babil !

A six heures, la chaleur un peu tombée, nous songeâmes au retour. Prévot nous offrit sa carriole, et nous l'aurions acceptée si elle eût été assez grande pour nous contenir tous ; mais vous déclarâtes que vous n'étiez pas fatigués du tout, et que vous marcheriez très-bien.

Nous nous mîmes donc en route, à pied, laissant seulement nos paniers, qui nous revinrent le lendemain, bourrés de fruits superbes.

Tout alla tant bien que mal jusqu'à la barrière ; mais, arrivés là, tu déclaras que tu ne pouvais marcher davantage ; ce qui détermina de la part du petit Urbain une déclaration pareille.

Je te pris sur mon dos, te le rappelles-tu ? tes deux bras passés autour de mon cou, et Urbain en fit autant pour son fils.

Deux ou trois passants se mirent à rire en nous voyant ainsi chargés ; ces gens-là n'avaient probablement pas le bonheur d'être pères et ne comprenaient pas la légèreté de certains fardeaux.

Rentrés chez nous, il y avait un quart d'heure que tu dormais, ta tête blonde posée sur mon épaule. Ta mère, ce soir-là, te déshabilla et te coucha sans que tu t'en aperçusses.

. . . .

Comme je m'attarde à ces souvenirs ! Comme je m'y réfugie et voudrais y rester ! Il faut les quitter cependant, et arriver aux criminelles défaillances dont la honte a rejailli jusque sur toi.

VI

Au nombre des folies que Maheurtier se plaisait à commettre et dont il convenait avec tant de bonne grâce, il eût été extraordinaire que le jeu ne se rencontrât pas.

Il jouait, en effet.

Plusieurs fois, fatigué d'une nuit sans sommeil, il m'avait dit en bâillant :

— Quel niais je fais! Je me suis laissé dévaliser cette nuit chez Pélagie ou chez Hortense. Ce sont de véritables coupe-gorge.

Il me chargeait alors de prendre dans la caisse la somme qu'il avait perdue, de la porter à son débit, et de la remettre à son créancier.

Comme, en payant une dette de jeu, il n'est pas d'usage d'exiger un reçu, Maheurtier n'était pas fâché de trouver en moi un témoin qui, au besoin, pût attester la régularité du payement. Du reste, l'intimité de nos rapports lui permettait de me demander ce genre de service.

Un jour il m'envoya rue Taitbout, chez le vicomte de la Coudraye. Il s'agissait de deux cents louis, quatre mille francs, presque deux années de mes appointements!

J'étais, certes, loin de me douter que cette simple commission dût avoir pour moi des conséquences aussi désastreuses.

Il n'y a pas loin de la rue Vivienne à la rue Taitbout.

Au numéro indiqué, je demandai Monsieur le vicomte de la Coudraye.

— Deuxième cour, au second, la porte à droite, répondit le concierge.

Je sonnai. Un domestique en casaque rouge vint m'ouvrir.

— M. le vicomte est chez lui, me dit cet homme; mais je doute qu'il puisse recevoir Monsieur; M. le vicomte s'habille.

Il était trois heures, et il me sembla singulier qu'on attendit si tard pour s'habiller. Cependant, comme j'avais entendu assurer que dans le monde on fait volontiers de la nuit le jour et réciproquement, je ne voulus pas, par mon étonnement, laisser croire à ce laquais que j'ignorais les usages.

— Je comprends cela, fis-je, mais je n'ai qu'un mot à dire.

— Je vais demander à Monsieur.

— Dites-lui que je viens de la part de M. Maheurtier.

Le domestique me fit entrer dans une petit salon, disparut un instant et revint en me disant :

— M. le vicomte sera à vous dans une minute.

Je restai seul.

Ce salon où je me trouvais était propre et coquet, d'une décoration toute fraîche. Cependant les tentures en étaient trop voyantes et trop criardes. Ce qui attirait surtout le regard, c'était, appendue au mur, une sorte de trophée d'armes : autour d'un large bouclier, des épées, des fleurets, des sabres, des piques hérissés en tous sens et disposés avec soin. M. le vicomte devait aimer à ferraille.

Probablement aussi il aimait les arts ou voulait s'en

donner l'air : sur la table était, en quelque sorte exposé, un groupe en terre cuite, représentant une nymphe et un satyre, œuvre évidemment originale, tout étonnée de se trouver en compagnie d'un album de caricatures, d'une pendule en imitation de bronze, et de plates lithographies accrochées aux murs dans des cadres dorés.

En somme, il y avait du luxe dans tout cet ameublement, mais un luxe cherché et d'un goût douteux.

Bientôt la porte de communication s'ouvrit, et M. le vicomte entra.

Il était dans un beau négligé du matin : robe de chambre à ramages avec cordelière de soie, pantoufles de maroquin rouge, qui me rappelèrent, je ne sais pourquoi, la reliure de l'album.

Pourtant celui qui les portait n'était pas une caricature.

C'était un grand et beau jeune homme, de vingt-cinq à trente ans, aux traits réguliers, au sourire fin et railleur, avec une petite moustache et de magnifique cheveux blonds.

Ce visage eût été tout à fait charmant sans l'expression du regard, fuyant et divers, pour ainsi dire, car il était doux et presque voilé par instants, puis tout à coup clair et dur.

Je dis en deux mots ce qui m'amenait, et j'excusai Maheurtier de n'avoir pu venir lui-même à cause de ses occupations.

— Très-bien, fit négligemment le vicomte ; il a sa boutique. Je comprends cela.

Ce mot de *boutique* sonna mal à mon oreille. Évidemment M. le vicomte avait fait trop d'honneur à Maheurtier en lui gagnant son argent.

Je déposai sur la table trois billets de mille francs et un rouleau de louis, et je me disposai à me retirer en saluant assez légèrement.

Cela froissa M. le vicomte : on lui devait un salut plus profond et plus respectueux.

— Hé ! dites donc... fit-il en me rappelant. Vous oubliez quelque chose.

Il cassa tranquillement le rouleau de louis, et m'en tendit une part.

— Tenez, pour votre course, mon ami.

— Monsieur !

Je reculai, le rouge au front, irrité.

Il me regarda, avec un sourire impertinent.

— Hein?... Vrai?... fit-il. Ah ! bah !

Un petit éclat de rire acheva de m'exaspérer; cependant je me contins.

— Vous vous trompez, dis-je froidement.

Il y avait à côté de la cheminée un cordon de sonnette. Je le tirai violemment.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il fait donc? s'écria le vicomte.

Le domestique à jaquette rouge parut.

— Votre maître vous demande, lui dis-je.

Le domestique regarda la Coudraye, attendant ses ordres.

— Allons ! pas trop mal, fit le vicomte en riant.

Puis, au domestique :

— John, ce n'est rien. Laissez-nous.

John sortit.

— Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, me dit le vicomte ; vous êtes un ami de Maheurtier, et je vous prenais pour un de ses commis.

— Je suis son caissier.

— Ah! ah! très-bien... fonctions honorables et extrêmement intéressantes, monsieur.

Le ton dont il prononça ces mots en atténuait singulièrement l'ironie. Ce titre de caissier ne lui était pas indifférent et me relevait quelque peu dans son estime : je ne m'en aperçus que trop par la suite.

Comme j'allais enfin sortir, il vint à moi, et, me retenant par le bras:

— Hé! monsieur le caissier, un moment, s'il vous plaît. Depuis une minute, je vous regarde, et il me semble que votre figure ne m'est pas totalement inconnue. Je vous ai certainement vu quelque part... Où et quand? Je ne saurais le dire. Est-ce que je me trompe?

Je crus à une nouvelle impertinence, et je répondis froidement:

— C'est plus que probable. Je ne fréquente pas le même monde que M. le vicomte.

— Je sais bien, mais c'est égal. Eh! attendez donc... J'y suis! Est-ce que vous n'avez pas été élevé à Joigny?

— A Joigny?... en effet...

— Dans le boui-boui du père Maximet?

— C'est vrai, j'ai été pensionnaire chez M. Maximet?

— Allons donc! C'est là que je vous ai connu, il y a une quinzaine d'années, vous ou votre frère.

— Je n'ai pas de frère.

— Alors c'est vous, forcément. Vous vous appelez Chaudron... Non, pardon!... Chausson.

— Causson.

— C'est cela! Causson. Eh bien, mon cher, nous avons été élevés ensemble, nous sommes condisciples.

— Monsieur, dis-je, je regrette..., je suis honteux de ne pas me rappeler...

— Allons, c'est bien... entre donc, mon cher... que nous causions un peu.

Il me prit par la main, et me fit entrer dans la pièce à côté qui était sa chambre à coucher ; puis me poussant dans un fauteuil et se posant carrément devant moi :

— Ah ça, vrai! dit-il, tu ne me remets pas?

— Non, j'ai beau chercher...

— Voyons, Léonce Pelletier de la Coudraye?...

— Ah!... oui... Léonce Pelletier... en effet.

— Ah! enfin, ce n'est pas dommage! Seulement, je suis peut-être changé; et puis, j'ai un an ou deux de moins que toi, et, entre bambins, ça fait quelque chose. Les petits remarquent les grands, mais les grands ne font pas attention aux petits, ils les dédaignent... tu me dédaignais alors, ajouta-t-il avec son fin sourire.

— Oui, dis-je, après un instant de silence, je crois maintenant me rappeler vos traits. Seulement, alors, vous ne vous...

— D'abord, mon bon ami, fais-moi le plaisir de ne plus me dire *vous*.

— Soit, mais je voulais dire qu'alors... tu ne t'appelais pas de la Coudraye, et tu ne t'intitulais pas vicomte.

— Pure modestie, mon cher. Le titre et le nom m'appartiennent parfaitement, je m'en suis assuré... Pelletier de la Coudraye, on ne connaît que ça dans le nobiliaire français. Mon père, qui fait le démocrate depuis 1830, s'est dépouillé de son titre et de sa particule... Je suis plus décent, moi; je ne renie pas mes aïeux. Et puis, vois-tu, dans notre patrie égalitaire, les distinctions aristocratiques font bien.

— La Coudraye, dis-je, n'est-ce pas le nom d'un village?

— Dans la Nièvre, oui. Ma famille sort de là. Mes aïeux étaient seigneurs de cette bourgade. Ils y avaient, paraît-il, de fort beaux domaines, qu'ils ont négligé de nous transmettre. A défaut de domaimes, il est convenable au moins que leur titre nous reste; d'autant mieux entre nous, que c'est à peu près mon seul patrimoine.

— Diantre! on ne s'en douterait guère, à la façon dont tu prodigues l'or.

— Ah! ah! tu fais allusion à mon incartade de tout à l'heure. Que veux-tu? mon cher, tu avais un petit air roide et cassant qui ne m'allait pas. J'ai voulu te ployer. Pas mal réussi, dis? Je *pose* avec un certain cachet...

— C'est possible; mais cela pouvait te coûter cher. Si j'avais accepté...

— Allons donc! je savais bien que non. Je ne t'avais pas encore reconnu, mais je t'avais déjà jugé. Mais il faut que j'achève de m'habiller.. Nous allons sortir ensemble.... Tu permets, n'est-ce pas?

— Comment donc! ne te gêne pas.

Il ôta sa belle robe de chambre et se mit à sa toilette.

VII

La chambre où nous nous trouvions était en désordre: une foule de choses y traînaient çà et là. Le lit venait d'être quitté. Cependant, il était peu probable que Léonce eût dormi jusqu'à trois heures du soir. Il avait

dû fumer, couché ; cela se devinait à l'odeur du tabac répandue dans la pièce et à quelques débris de cigares qui jonchaient le parquet.

Probablement aussi il avait égayé son réveil par une lecture, car je vis sur la table de nuit, à côté de la bougie, un volume que je ne connaissais pas, intitulé : *Mémoires de Casanova.*

Autre détail :

Comme Léonce ouvrait un placard pour y prendre je ne sais quoi, j'aperçus sur un des rayons plusieurs piles de cartes à jouer : il y en avait bien une vingtaine de jeux. Cela me surprit, et j'en fis la remarque, qui parut le contrarier ; mais il me répondit le plus naturellement du monde :

— Que veux-tu ? il faut bien tuer le temps. Quelquefois ici, avec des amis, faute de mieux, nous faisons une bouillotte, un lansquenet ou un baccara.

Il n'y avait assurément pas grand mal à cela. Cependant, j'y ai maintes fois songé depuis, toutes ces particularités, auraient dû, sinon m'inspirer de graves soupçons, au moins me faire réfléchir. Il n'en fut rien. Je vis dans tout cela une existence irrégulière, mais rien de plus. Maheurtier, mon directeur, en menait-il une plus édifiante ? Puis Léonce avait un air si gai, si *bon enfant ;* il avouait si naïvement qu'il avait *posé* tout à l'heure devant moi ; il avait si bien quitté cette morgue d'emprunt pour causer familièrement et à cœur ouvert que je me laissai aller à ma confiance naturelle.

Il faut avoir beaucoup vécu, beaucoup souffert, longuement expérimenté les hommes et les choses, pour se mettre ainsi, tout à coup, à soupçonner l'honorabilité d'un ancien condisciple, d'un camarade d'enfance. Je

n'avais pas cette science de la vie. Par suite de l'existence que j'avais menée, à trente ans, j'étais encore ce que Léonce appelait un *naïf*.

Tandis qu'il s'attifait avec un soin de petite maîtresse, dont je me permis de le plaisanter, nous ne cessions pas de causer. Il me fit sur sa famille et sur lui-même des confidences que je n'aurais pas eu l'indiscrétion de provoquer, et qui me plurent par un air d'étourderie et de franchise.

— Vois-tu, me dit-il, je ne suis pas au mieux avec ma famille. Mon père a ses idées, moi les miennes. Sais-tu ce qu'il voulait faire de moi? Un diplomate... Je te demande un peu! — Si je tenais de lui seulement! Il n'est pas maladroit. Sous la Restauration, il était plus royaliste que le roi, à seule fin d'obtenir quelque place dont nous avions grand besoin. Comme cette place tardait à venir, Dieu sait ce qu'il grommelait chez nous, au coin du feu, contre les abus, les accaparements, les taquineries et l'intolérance du pouvoir! Enfin il fut nommé percepteur dans l'arrondissement de Joigny. Bénissons cette circonstance qui nous a permis de nous connaître. La place était maigre; mon père sollicita de nouveau pour avoir de l'avancement, et il allait en obtenir, quand éclata la Révolution de juillet. Que faire? Se poser en démocrate, il n'y avait que cela. Il démontra si péremptoirement qu'il avait, à lui seul, fait la Révolution de juillet, qu'on se hâta de le nommer dans la Côte-d'Or, puis dans l'Oise, toujours avec de l'avancement, puis je ne sais où. Car, j'ai complétement perdu de vue ma famille, qui, du reste, ne paraît pas non plus s'être inquiétée de moi, depuis le jour, assez éloigné déjà, où elle m'a coupé les vivres...

— Comment as-tu fait? dis-je ; tu avais donc des ressources particulières ?

— Que cela ne t'inquiète pas, répliqua Léonce. J'étais moins embarrassé, et je le suis moins encore aujourd'hui, que si j'eusse passé, comme on m'y conviait, trois ou quatre ans sur les bancs de l'Ecole de Droit. La bonne plaisanterie ! Tu as pu voir, à Joigny, quelles belles dispositions j'avais pour l'étude !... De toutes mes classes, je n'ai retenu qu'un peu d'escrime que je dois au prévôt de la garnison... Un brave homme ! il m'a bien commencé. Je me suis fini ici, et assez proprement, j'ose le dire. Veux-tu que je te donne un échantillon de mon savoir-faire ?

— C'est inutile.

— Si ! allons, arrive ! il y a longtemps que je n'ai tiré, et j'éprouve le besoin de me refaire la main.

— Mais je ne sais pas tenir un fleuret.

— Ça ne fait rien. Tu me serviras de plastron.

Il me fut impossible de m'en défendre. Nous passâmes dans le salon, et Léonce alla prendre deux fleurets dans son trophée ; mais il le fit avec si peu de précaution que le bouclier se décrocha et roula à terre.

Je m'attendais à un tapage de chaudronnerie, et je fus tout surpris de n'entendre qu'un bruit sourd et mat : le fameux bouclier était en carton pierre.

Sans s'arrêter à cet incident, Léonce me remit un fleuret, me plaça en garde, me donna des indications auxquelles je ne compris rien et des coups de bouton que je ne sentis que trop. Je le priai sérieusement de finir.

— Allons, fit-il en remettant en place les fleurets, je ne suis pas rouillé.

— Je m'en suis aperçu.

— Il ne ferait pas bon de s'y frotter ; ça piquerait. Oui, mon cher, continua-t-il, voilà ce que j'ai retiré de plus net de mes études. Au pistolet, j'ai dû me former seul, et j'y suis également d'une assez jolie force : je te ferai voir cela quelque jour.

— S'il faut encore que je te serve de plastron...

— Tiens ! tu as le mot pour rire... Allons, très-bien !

Il avait fini de se pomponner. Il était superbe. On pouvait seulement lui reprocher une chevelure trop soigeusement lissée et une trop grande profusion de bijoux. Ses habits étaient de la meilleure coupe et faisaient admirablement ressortir l'élégance de sa taille. Il sonna son domestique.

— John, dit-il, faites avancer le coupé.

Il avait un coupé au mois.

Je voulais lui dire adieu ; il me força de rester.

— Je ne te lâche pas comme cela, dit-il... Un vieux camarade que je retrouve !

— Mais... mon bureau...

— Qu'est-ce que tu y ferais ? Il est quatre heures et demie.

— Maheurtier m'attend.

— Allons donc ! je le vois d'ici, il est assis dans le fumoir de Tortoni où il prend son absinthe.

— Il faut que je sois rentré chez moi avant six heures pour dîner.

— Mais non, tu dînes avec moi.

— Cependant ma femme...

— Tiens ! au fait, je n'y songeais pas... C'est vrai, tu devais être marié !

3.

— Sans doute, je ne veux pas faire attendre ma femme.

— C'est d'un bon mari ; mais tu vas lui écrire un mot que John portera.

Après quelques hésitations, il fallut que je fisse encore ce qu'il voulait.

Je ne sais quelle faiblesse, quelle curiosité malsaine, quelle implacable fatalité me poussaient à céder ainsi.

— Soit, dis-je à Léonce ; mais il est bien entendu qu'à huit heures et demie au plus tard je suis libre.

— Parfaitement.

J'avertis ma femme de ne pas m'attendre. C'était la première fois depuis mon mariage que j'allais dîner sans elle.

Avant de descendre, Léonce ramassa sur la table les quatre mille francs que j'avais apportés et les mit insoucieusement dans les poches de son gilet.

Un instant après, son coupé nous emportait dans la direction des Champs-Elisées.

VIII.

Nous suivions la ligne des boulevards. Nous allions faire, selon l'habitude du vicomte, un tour au Bois de Boulogne ; on ne disait pas encore *le Bois*, tout court.

En route, Léonce fit arrêter rue de l'Arcade, où il resta quelques minutes. En me rejoignant, il était tout joyeux, et je l'entendis murmurer :

— Cette Angélina! elle est adorable, ma parole d'honneur!

Comme Maheurtier était, lui aussi, violemment épris d'une artiste de la Porte-Saint-Martin nommée Angélina, je pensai que le hasard, qui l'avait mis, en face de Léonce, devant un tapis vert, pouvait parfaitement les avoir réunis sur un autre terrain.

Nous eûmes bientôt gagné les Champs-Elysées.

C'était un va-et-vient incessant d'équipages, de cavaliers et de piétons. Le vicomte, à la portière, suivait ce mouvement et faisait ses observations. Il saluait de la main ses amis, souriait aux femmes, qu'il paraissait toutes connaître, critiquait celle-ci, faisait l'éloge de celle-là : il semblait s'épanouir dans cette poussière.

Tout cela m'était fort indifférent; cependant, comme il répugne à notre vanité de paraître ignorer certaines choses, je me donnais l'air de suivre attentivement cette revue et de goûter les remarques de la Coudraye, — souriant quand il souriait, haussant les épaules quand il haussait les siennes.

A la Porte-Maillot, Léonce, qui tenait à m'édifier complétement sur son adresse, entra dans un tir, familièrement, en homme qui a là ses habitudes, appelant le garçon par son nom.

Il prit une douzaine de balles, jeta les six premières au hasard sur les plaques et les couvrit avec les six autres.

J'étais émerveillé.

— Oui, fit-il, ce n'est pas trop mal.

Nous prîmes un verre de Xérès, et, un instant après, tout en cheminant dans le bois, je lui demandai s'il avait un duel en perspective, pour s'exercer ainsi.

— Non, dit-il; mais on ne sait pas ce qui peut arriver, et je tiens à vendre ma peau le plus cher possible.

En revenant à Paris, il fut question de moi. Léonce me demanda ce que j'étais devenu depuis le jour où nous nous étions connus sur les bancs de la pension Maximet. Je lui dis toute ma vie, car je n'avais absolument rien à cacher. Plusieurs fois, pendant ce récit, il eut, sur les lèvres, un léger sourire de dédain.

— Et cela te suffit? me demanda-t-il.

— Mais oui, parfaitement.

— Ainsi cette existence prosaïque: ton ménage, ta femme, ton enfant?...

— C'est mon bonheur!

— Allons! on a bien raison de dire qu'il ne faut pas disputer des goûts. Pourtant il est impossible que ton imagination ne s'emporte pas plus loin.

— C'est vrai, dis-je, j'ai une ambition.

— Ah! je savais bien! — A la bonne heure! Tu regagnes un peu dans mon estime. Et que rêves-tu, sans indiscrétion?

— Au lieu de deux mille cinq cents francs d'appointements, j'en voudrais trois mille.

Léonce éclata de rire.

— Voyez-vous, l'ambitieux! mais tu es insatiable, mon bon ami, il faut te modérer.

Et, comme il vit que son persiflage commençait à m'impatienter :

— Allons, ne te fâche pas, mon vieux spartiate, dit-il. J'ai tort. Chacun a sa *tocade*. Napoléon veut conquérir le monde; le paysan, un champ; la fourmi, une gerbe... Quel est le plus ambitieux des trois? Grave question.

Le coupé s'arrêta sur le boulevard devant le Café Anglais.

— Laissons ces considérations, dit Léonce. Nous voilà arrivés, il est six heures, et la promenade a dû te donner comme à moi un appétit respectable. Dinons, c'est plus sérieux.

Nous entrâmes, et Léonce se fit ouvrir un cabinet particulier, où bientôt le maître de l'établissement vint lui-même se mettre à nos ordres. Ici encore le vicomte avait ses habitudes, et jouissait de la considération due à un consommateur émérite.

Il fit la carte avec le tact d'un gourmet.

Jamais dîner ne me sembla plus exquis, jamais vins plus parfumés. Mon palais n'était point habitué à ces saveurs délicates.

Quant à Léonce, il mangeait comme à son ordinaire, tout simplement, sans témoigner ni mécontentement ni satisfaction.

Singulière influence de la sensualité! Le ton, les manières, le langage de la Coudraye m'avaient été jusque-là assez antipathiques : je lui reconnaissais une charmante veine de bonne humeur, et même un air de cordialité ; mais, j'entrevoyais là-dessous des dérèglements et des dissipations qui ne pouvaient m'aller. Et bien! quand nous fûmes au dessert, ces irrégularités, que je ne faisais, du reste, que soupçonner, ne me semblèrent plus aussi blâmables ; j'étais tout disposé à les pardonner; et il n'eût pas été nécessaire de me pousser bien fort pour me faire passer de l'indulgence à l'approbation.

Cependant je gardais quelque rancune à Léonce de ses plaisanteries sur ce qu'il appelait mon existence de marmotte : et je n'oubliais pas que s'il avait reçu toutes mes

confidences, il ne m'avait fait, tout en jasant beaucoup, qu'une partie des siennes.

Je résolus de le presser sur ce point, et quand on eut servi le café, et qu'il eut allumé un cigare :

— Ma parole d'honneur, lui dis-je, tu m'as fait dîner comme un prince.

— Tu trouves?

— Oui. C'est là ton ordinaire?

— A peu près.

— Mais alors tu dépenses un argent fou : comment fais-tu? Tu m'as avoué que tu n'avais pas de revenus.

Il sourit, lança une bouffée en l'air, et, sans répondre, se balança nonchalamment sur le dossier de sa chaise.

Je pensai qu'il trouvait ma question indiscrète, et je m'excusai.

— C'est que, lui dis-je, je suis souvent embarrassé pour la moindre somme, et je ne serais pas fâché de connaître tes expédients pour les utiliser, ne fût-ce que dans une faible proportion.

— Oui, je comprends ça, fit-il ; mais malheureusement, tout ce que je pourrais t'apprendre ne te servirait à rien. Il faut, pour tirer parti de ce que tu appelles mes expédients un tact et une habileté que tu es incapable d'acquérir, après la vie morne et atrophiante que tu as menée jusqu'ici.

— S'il ne fallait pourtant que me lever à trois heures du soir, comme toi...

— Oui, tu t'y ferais, je conçois ça. Mais il y a autre chose.

— Dis toujours, pour voir.

Sans me répondre directement il ajouta :

— Je comprends, du reste, ton étonnement et tes

questions. Tu te dis : « Ah ça, comment fait-il, ce Léonce? Tandis que je m'épuise à gagner maigrement ma vie et celle des miens, lui, qui n'a ni patrimoine, ni profession, ni place, qui ne fait pas œuvre de ses dix doigts (tu exagères peut-être un peu), il ne se refuse rien, il vit largement! » Eh! mon Dieu, oui, c'est comme cela! Que veux-tu? C'est toujours la vieille parabole des Lis, qui ne filent ni ne tissent, et dont cependant l'éclat faisait honte à la garde-robe du roi Salomon... Et moi non plus, je ne file ni ne tisse, je ne moisis pas douze heures sur vingt-quatre, dans un bureau; et, cependant, je me balance agréablement sur ma chaise, le cerveau doucement stimulé et réjoui par les vapeurs d'un bon dîner.

Il avait, en effet, le teint animé et la langue déliée.

Que ne broda-t-il pas sur ce thème!

— Pourquoi me regardes-tu avec ces grands yeux stupéfaits? Mais c'est vieux et banal comme tout, ce que je te dis là. — Ton père, qui est un campagnard de bon sens, a dû te répéter vingt fois que ce ne sont pas les chevaux qui gagnent l'avoine qui la mangent: — axiòme trivial, mais juste... si juste, que mon cocher est probablement occupé en ce moment à boire l'avoine des siens... Et maintenant, jette-moi à la figure les gros mots de frelon, de parasite; ne te gêne pas; tu me feras plaisir. Oui, pardieu! je suis un parasite, et je m'en vante.. Ah ça, qui donc vit ici-bas, si ce n'est le parasite? Car je n'imagine pas que tu donnes le nom de *vie* à cet épouvantable régime de labeur, de privations et de misère auquel tu te soumets avec tant d'autres: vous végétez, le parasite seul vit. Oh! je sais bien! tu vas m'objecter que l'homme n'obtient rien sans travail...

Qui te dit le contraire? — Mais aussi que m'importe que le travail dont je bénéficie soit celui d'un autre ou le mien?

Il m'entraîna vers la croisée et continua.

— Regarde donc avec moi sur le boulevard et demande-toi si, dans cette cohue qui défile, chacun a produit aujourd'hui l'équivalent de ce qu'il a consommé. Aurait-il réalisé ce rêve cher aux économistes, ce grave monsieur que je crois reconnaître et qui est riche de six traitements qu'il n'a que la peine de toucher?... Et ce gros ventre qui se balance sur le trottoir en face, de quelles sueurs entretient-il sa graisse? — Tiens! Rose-Pompon qui vient fortifier mon raisonnement.. Bonjour, ma Pomponnette... (Il salua légèrement). Comme elle s'étale dans son huit-ressorts! Délicieuse enfant, je n'aurai jamais l'impertinence de te demander ce que tu pourrais avoir produit dans ta journée. Bon! —Ne voilà-t-il pas ton patron, Maheurtier?.. Mais oui, c'est lui-même. Il donne le bras au comte de la Roche-Houais. Ah! mes gaillards je vous soupçonne fort de méditer quelque petit tripotage qui sera aussi productif pour vous que ruineux pour de pauvres diables...

— Tu as tort, interrompis-je, de parler ainsi de Maheurtier. Il travaille...

— Dix fois plus que toi sans doute puisqu'il émarge dix fois plus? Et puis, c'est peut-être avec son traitement de vingt mille francs qu'il alimente un train qui ne va pas à moins de cent mille. — Au reste, défends-le: c'est dans ton rôle, c'est de bonne comédie. Soit! il est le travailleur et toi le paresseux. Seulement, quand toi et les tiens pâtirez d'une nourriture insuffisante, d'un logement étroit et malsain, d'un foyer sans feu, de vêtements

trop froids ou trop chauds, de ces mille misères enfin qui sont le châtiment de l'inconduite et de la paresse, tâche de ne pas te rappeler que ce supplément de salaire qui ferait votre bien-être et que tu convoites inutilement, Maheurtier, hier, en riant, insoucieusement, en a risqué et perdu dix fois la valeur sur un coup de cartes.

Mais, fit-il, en tirant sa montre, voilà qu'il est huit heures. Assez jasé comme cela. J'ai affaire.

Nous sortîmes, et, sur le trottoir:

— Adieu, dit-il, je suis pressé... A propos, où donc demeures-tu?

Je lui donnai mon adresse.

— Tiens! fit-il. Quand je m'égarerai par là, j'irai te serrer la main; un dimanche, bien entendu. Toi, aussi, il faut venir de temps à autre me voir. Ah mais j'y songe! pas tout de suite: je pars dans quelques jours pour un assez long voyage d'agrément et d'affaires... en Allemagne et en Belgique. A mon retour, n'est-ce pas? — Adieu.

Il remonta dans son coupé, et je pris la route de mon logis, la tête baissée et rêveur.

IX

Cette rencontre produisit sur mon esprit le plus funeste effet. Elle me poussa sur la pente fatale où je ne devais plus m'arrêter, à moins d'une énergie de volonté et

d'efforts qu'il n'était guère possible d'attendre de moi. En effet, si ma probité n'eût pas déjà été sourdement minée, Léonce l'aurait-il si parfaitement abattue, rien qu'en la souffletant de ses paradoxes et de ses sarcasmes ?

Non, sans doute ; et, quand j'interroge mes souvenirs, je suis forcé de reconnaître qu'avant même de rencontrer Léonce, je portais en moi des germes mauvais qui se développèrent rapidement sous son influence.

Où les avais-je puisés? M'était-il venue tout à coup, comme il serait naturel de le supposer, une ardente soif de luxe et de jouissance?

Non, et je puis le dire avec certitude, sans que ma conscience me donne le moindre démenti : — l'unique cause de ma perte, ce fut l'exagération des meilleurs sentiments, l'excès de mon amour pour ta mère et pour toi.

Non, je n'étais tourmenté d'aucune convoitise personnelle ; mais je souhaitais ardemment pour vous deux un peu de bien-être dans le présent et un peu de sérénité dans l'avenir.

Que deviendriez-vous, si tout à coup je venais à mourir ; si, pour une cause ou pour une autre, il m'arrivait de perdre ma place? La même inquiétude qui avait autrefois agité mon beau-père au sujet de sa fille, m'agitait maintenant à propos de toi et de ta mère.

En même temps ma reconnaissance pour Maheurtier n'était plus aussi vive. Je commençais à m'avouer que ce n'était pas uniquement pour m'être agréable qu'il m'avait admis dans ses bureaux, que je lui donnais en travail au moins l'équivalent de mes appointements, et que peut-être tardait-il beaucoup à m'offrir l'augmenta-

tion qu'il m'avait fait espérer. Mais probablement ces idées, encore vagues et inconsistantes, se seraient bientôt assoupies dans une résignation maussade, si Léonce n'était venu les exaspérer en les envenimant.

Je ne m'aperçus pas tout d'abord du changement qui venait de s'opérer en moi.

En sortant du Café Anglais, ce que j'éprouvais de plus distinct, au milieu d'une confusion d'idées et de sentiments, c'était une irritation croissante contre Léonce. J'étais furieux contre lui, et je m'en voulais à moi-même d'avoir subi, sans un mot de protestation, son ridicule et insolent persiflage.

— Mais c'est stupide et honteux ! m'écriai-je. Belle théorie, vraiment !... et neuve ! Le plus vulgaire des coquins doit se la faire à lui-même. Des frelons, des parasites, on sait bien, parbleu, qu'il y en a !... Les fainéants, les lâches, les voleurs et les assassins sont-ils donc autre chose? Eh bien, après? Est-ce une raison pour quitter mon métier d'honnête homme ?... Soyez des drôles, si vous voulez, peu m'importe !

Je traversais en ce moment la rue de Rivoli : la roue d'une voiture me frôla la cuisse et me couvrit de boue.

— Oui, éclaboussez-moi, continuai-je en montrant le poing à l'équipage qui fuyait, je vous méprise, et je suis plus heureux dans ma misère et ma dignité, que vous dans votre opulence !

Pourquoi cette colère ?... Il n'y a que les probités chancelantes pour s'exciter et se raidir ainsi. Le trait qui venait de frapper la mienne, je l'arrachais, je le foulais aux pieds, je le brisais avec rage ; mais il était empoisonné.

Rentré chez moi, je continuai.

Ta mère et toi, vous m'attendiez sans inquiétude: John avait remis le mot que j'avais écrit pour vous.

Je racontai à ta mère ma soirée, accompagnant mon récit de réflexions qui n'étaient que le développement passionné et la continuation des précédentes. Je n'avais rien de particulièrement blâmable à dire contre Léonce; mais je critiquai son oisiveté et ses dissipations dont il m'avait fait l'aveu, ses façons de voir et de juger qui me révoltaient.

Comme notre vie à nous, simple, laborieuse, pénible, mais embellie par notre amour et par celui de notre enfant, était préférable à ces dévergondages!

Jamais on n'exalta avec plus de chaleur les charmes de la vie calme et honnête, les épanchements de la famille, la sainteté du foyer domestique.

Il semblait que ma pauvre Clémence eût éprouvé des tentations d'indépendance et de révolte et que je voulusse la ramener. Hélas! c'est moi-même qui me sentais vaguement défaillir et tâchais de ressaisir et de ranimer ma probité expirante.

Qu'elle était heureuse, ta mère, de m'entendre parler ainsi!

Léonce m'avait raillé de mon mariage: suivant lui on ne devait aliéner sa liberté qu'après en avoir largement usé, et en échange d'une énorme dot. Comme je relevai ce propos! Quelle diatribe contre les mariages intéressés, contre ces *viveurs* incorrigibles qui osaient prétendre à l'amour d'une belle jeune fille simple et aimante!... que résultait-il de tout cela? quelles dépravations, quels scandales?...

Je fis cette critique avec tant de feu que ma femme,

tout émue, me jeta les bras autour du cou et m'embrassa.

Ainsi s'acheva cette soirée.

Le lendemain et les jours suivants, je fus sombre, ennuyé, maussade. Un immense découragement s'infiltrait en moi ; et, à propos de n'importe quelle chose, j'avais l'air de dire : à quoi bon ?

Je ne revoyais plus Léonce : il était en train de faire ce long voyage dont il m'avait parlé. Pendant près de six mois il fut absent de Paris ; et cependant je croyais, le sentir à mes côtés, tant sa froide ironie m'avait pénétré. Ainsi, le soir, vers cinq heures, quand je restais seul au bureau, et que, mes comptes terminés, je fermais mes tiroirs et cadenassais mes caisses, il me s'emblait voir dans un coin la figure railleuse du vicomte qui me regardait faire avec une dédaigneuse pitié; je l'entendais me crier d'une voix sèche et sarcastique : « C'est bien, mon bon ami ; sois exact et vigilant ; garde-toi des voleurs, conserve précieusement ces trésors dont d'autres jouiront et dont il ne sera pas distrait une obole à ton profit !... » Je sortais alors, les nerfs irrités, et en proie à une sourde colère.

Rien ne transpirait de ces agitations, de ces tendances malsaines de mon esprit. Maheurtier était trop confiant et trop occupé ailleurs pour s'en douter le moins du monde. Il me continuait, comme par le passé, ses confidences. Elles ne m'intéressaient guère, autrefois ; elles m'exaspéraient maintenant ; pourtant, je les écoutais avec un air de complaisance.

Il s'était sottement épris d'une Angélina Proutan, mauvaise actrice de second ordre, qu'il s'obstinait à considérer comme une grande artiste, qui le trompait

(je l'ai su depuis) avec Léonce et probablement avec d'autres. Il me fallait entendre parler des perfections de son idole, de leurs brouilles où il avait tous les torts, de leurs raccommodements dont elle avait tout le profit, et de la nécessité évidente d'offrir à ce pauvre ange un cachemir ou un collier de mille écus. Comme je devais, n'est-ce pas? sentir cette nécessité, moi, dont l'honnête femme avait à peine de quoi vivre, et s'abîmait les yeux et les doigts à gagner cent cinquante francs par an!

Du reste, d'augmenter mes appointements, il n'en était pas le moins du monde question: il avait bien le temps de songer à cela!

Tout, au surplus, semblait conjuré pour m'enfoncer davantage dans la triste voie où Léonce m'avait fait faire le premier pas.

Quand le couloir qui communiquait de mon bureau avec le cabinet de Maheurtier était ouvert, je pouvais, en prêtant un peu l'oreille, entendre ce qui se disait dans cette dernière pièce. Que de secrets je surpris ainsi, dans le commencement. De quels tripotages entre lui et le comte de la Roche-Houais je fus, sans qu'ils s'en doutassent, le confident!

C'était bien simple:

Le comte avait, je suppose, appris une nouvelle qui devait faire, dans deux ou trois jours, baisser la rente française. Il venait en faire part à Maheurtier, qui, un instant après, se faisait remettre par moi, sur récépissé, tout ce que j'avais en dépôt de rentes françaises dans ma caisse, vendait immédiatement en hausse, rachetait, quelques jours après, en baisse, et me restituait des titres équivalents à ceux que je lui avais remis. Le tour était joué. Cela se traduisait par des différences de dix,

quinze, vingt mille francs, plus ou moins, qu'ils se partageaient en frères.

Mais quelquefois les nouvelles manquaient. Alors c'était encore plus simple : ils en fabriquaient.

Que de fois ils tuèrent don Carlos, sans vouloir, j'en suis bien convaincu, le moindre mal à ce prince !

Le comte arrivait.

— Quoi de nouveau ? demandait Maheurtier.

— Peuh ! pas grand'chose.

— Est-ce que la Russie est toujours aussi roide vis-à-vis de la Porte ?

— Toujours.

— Et les affaires de la Confédération, s'embrouillent-elles un peu ?

— Elles sont au même point.

— Alors il n'y rien à faire, selon vous ?

— Non, à moins que nous tuions don Carlos.

— Hum ! c'est bien usé.

— C'est égal, ça prend toujours.

— Allons, soit ! tuons-le.

Maheurtier alors me demandait toutes mes valeurs espagnoles, et le lendemain, on pouvait lire dans certains journaux, entre un article sur les perfides menées de l'Angleterre et une tartine sur le sacerdoce de la presse, un entrefilet où il était question de la défaite et de la mort imaginaire de don Carlos.

Autre exemple édifiant :

Dans le courant de décembre devait avoir lieu la réunion du conseil de surveillance. Je préparai le rapport que Maheurtier était obligé de lire au conseil. De mon travail, parfaitement régulier et conforme aux livres, il résultait que le produit des opérations de la caisse don-

nait aux actionnaires, pour la présente année, un dividende de 6,85 pour cent. C'était fort convenable ; mais cela ne faisait pas l'affaire de Maheurtier, qui voulait frapper un grand coup et spéculait depuis quelque temps en prévision d'une hausse énorme des actions de la Caisse : cette hausse, il fallait absolument la provoquer.

Il fit une légère moue en voyant les conclusions de mon travail. Puis, il l'emporta dans son cabinet, le revisa, le remania d'un bout à l'autre, tant et si bien qu'à force d'empiéter sur les fonds de réserve et de présenter comme certains et déjà réalisés des produits éventuels, il arriva à un dividende de 10,25 pour cent, qui serait payé à bureau ouvert à compter du 2 janvier prochain.

Il me montra ce résultat avec un sourire de satisfaction.

— Mais jamais le conseil n'approuvera ce rapport, m'écriai-je.

— Soyez donc tranquille ! Faites recopier.

X

Le jour de la réunion arriva. La convocation était pour trois heures, dans le grand salon, où nous nous installâmes, Maheurtier avec son rapport, moi avec mes livres.

A trois heures, le comte de la Roche-Houais se pré-

senta. Maheurtier le prit à part, et ils causèrent bas entre eux dans l'embrasure de la fenêtre.

Puis vinrent successivement, à de longs intervalles :

MM.

Bise, ancien banquier, vieux bonhomme à la mine finaude et égrillarde, avec qui le comte de la Roche-Houais causa des coulisses de l'Opéra ;

Le duc de Landureau, ancien pair de France, légitimiste et pieux, auquel Maheurtier promit de lancer une loterie consacrée à la reconstruction d'une église ;

Le baron de Bonnelle (O ✻), ancien receveur général, banquier, qui méditait une grande combinaison financière, et que Maheurtier assura du concours de la *Caisse centrale ;*

Renaudin, gérant de la *Filiale*, à qui le comte de la Roche-Houais renouvela la promesse d'une prochaine invitation au bal des Tuileries ;

O'Bessora, ancien directeur de l'*Agence d'escompte*, avec lequel il fut longuement question de turf, de pur-sang et de croisements ;

Minot (Charles), de la maison Minot frères et Cie, banquier, qui disserta de l'avenir des chemins de fer et de leur influence sur la spéculation ;

De Bourteille (✻), ancien armateur, propriétaire — et gourmand, qui établit un savant parallèle entre deux restaurants en vogue, et conclut douloureusement à la décadence de la cuisine française.

A quatre heures et demie, la réunion était au complet.

Alors les entretiens particuliers se fondirent dans une

conversation générale où furent débattues les chances de durée du ministère actuel.

Cette discussion fut longue et animée, et je commençais à me demander ce que tout cela signifiait, quand cinq heures et demie sonnèrent à la pendule.

Alors M. de Bourteille, qui ne s'intéressait que médiocrement aux destinées du ministère, mais qui tenait beaucoup à dîner exactement à son heure, fit observer qu'il était dejà tard et que l'on ne s'était pas précisément réuni pour parler politique.

M. Charles Minot appuya cette motion : il était attendu à six heures précises.

— Et bien, fit M. Bise, voyons notre petite affaire.

Maheurtier prit son rapport et en commença la lecture.

Cela débutait par un exposé de faits et par des considération générales fort étendues.

— Pardon, mon cher directeur, interrompit le comte de la Roche-Houais, ce préambule est fort remarquable ; mais ce que je tiendrais surtout à connaître, ce sont les conclusions : donnez-nous des chiffres. Je suis sûr, fit-il, en se tournant vers les membres du conseil, que ces messieurs sont de mon avis.

— Parfaitement, répondirent en chœur les membres du conseil. Donnez-nous le résultat, les totaux, le dividende.

Maheurtier ne se fit pas prier ; il n'était pas de ces gens que la vanité d'auteur aveugle.

En une minute, ce fut fait : l'actif était de tant, le passif de tant, déduction faite de tous frais et pertes ; par conséquent, c'était un dividende de 10,25 pour cent à répartir entre les actions évaluées au cours actuel.

C'était clair comme le jour. Chacun félicita Maheurtier.

— C'est superbe ! s'écria le comte de la Roche-Houais.

J'entendis M. Renaudin dire tout bas à Maheurtier :

— Je ne m'étonne plus si, toute cette semaine, votre agent de change achetait... achetait...

M. Renaudin était membre du conseil de surveillance de la *Caisse Centrale*, de même que Maheurtier était membre du conseil de surveillance de la *Filiale*.

On signa le rapport avec enthousiasme.

Immédiatement après l'accomplissement de cette formalité, les membres du conseil quittèrent le salon, et Maheurtier, qui se mettait en devoir de les reconduire, me dit :

— Mon cher Causson, je vous laisse ; je sors avec ces messieurs ; rangez tout ici. Bonsoir... à demain.

Je restai seul dans cette grande chambre muette et déserte, devant cette table chargée de registres et de paperasses, immobile et me demandant avec stupéfaction quelle comédie venait de se jouer devant mes yeux.

J'ai dit dans quelle disposition d'esprit j'étais depuis quelques mois : on devine quelles réflexions cette scène me suggéra.

Elles furent amères, âpres, violentes :

Ainsi donc, Voilà pourquoi ils se sont réunis, ces hommes ! — Voilà leur rôle ! — Voilà comme ils surveillent, ces surveillants ! — Et pour ce déplacement d'une heure, pour cette signature banale au bas do ce papier, quinze mille francs à chacun d'eux, et à leur digne président vingt mille ! Et ils font cela tout naturellement, sans se cacher... Car enfin, j'étais là, au

milieu d'eux ; ils savaient que je les voyais et les entendais. Me prenaient-ils pour un idiot ?...

Ah ça, quelle idée ces gens-là se font-ils donc de nous ? Nous croient-ils d'une argile spéciale, inaccessibles aux convoitises et aux tentations ? Est-ce que nos probités leur paraîtraient si fortement trempées qu'aucun acide ne puisse mordre dessus ? C'est nous faire trop d'honneur !...

Mais non, ils se disent : — Ils n'oseraient pas.

Ils n'oseraient pas !...

J'avais là, devant moi, ouvertes, mes deux caisses où mon regard plongeait, toutes bourrées d'or, de billets de banque, de titres au porteur... plus de six millions !...

Qui donc m'empêchait de puiser à pleines mains dans ce tas, et d'emplir mes poches et mes malles, et de me sauver ?

Infâme ? Le serais-je beaucoup plus qu'eux ?...

Je jetai brutalement et pêle-mêle les registres sur les tables, je fis claquer les serrures et les portes, et je me hâtai de sortir du bureau.

. . . .

Je devenais de jour en jour plus morose et plus sombre.

Maheurtier, un matin, crut s'en apercevoir. Il me demanda ce que j'avais.

— Rien, répondis-je.

— Vous êtes un peu souffrant, peut-être ?

— En effet, je ne me sens pas très-bien.

— Il faut veiller à cela, mon cher, vous ménager, vous soigner...

Et il me parla d'autres choses.

A plus forte raison, ce changement ne devait pas échapper à Clémence.

Je n'étais plus le même chez moi. Plus de gaîté ni d'épanchement. J'étais là, entre vous deux, distrait, songeur, taciturne. Ton babil d'enfant, dont je m'amusais autrefois, m'irritait; tes caresses, devenues presque timides, m'impatientaient.

— Qu'as-tu donc? ne cessait de me demander ta mère.

Je lui disais, comme à Maheurtier, que j'étais un peu souffrant, et il fallait bien qu'elle se contentât, en apparence du moins, de cette vague et insignifiante réponse. Mais, seule, elle réfléchissait et cherchait.

Elle crut, enfin, deviner que ce brusque revirement d'humeur tenait uniquement à la gêne et à l'incertitude ne notre position.

C'était vrai, en partie du moins, et elle m'en fit, un jour, convenir.

Alors comme elle s'ingénia à dissiper mes appréhensions! — Pourquoi tant s'inquiéter? Quel malheur nous menaçait? Et, quand même je viendrais à perdre ma place, ne trouverais-je pas à m'employer ailleurs? La Providence n'abandonnait jamais les honnêtes gens et les bons cœurs, etc.

Je la laissais dire, me contentant de sourire à ces raisons, sans répondre...

. . . .

Ainsi, dans ma pensée, s'était accomplie cette évolution, cette sorte de travail préparatoire, qui, à moins d'une dépravation innée, précède fatalement tous les crimes.

Il suffisait maintenant qu'une impulsion me fut donnée ou même peut-être qu'une occasion se présentât.

Elle ne se fit guère attendre.

XI

Léonce n'était pas encore de retour à Paris ; cependant j'avais eu de ses nouvelles par une voie fort indirecte et tout à fait inattendue.

Un matin, j'avais lu, dans un des journaux que nous recevions à la *Caisse*, un *fait divers* dont voici à peu près le sens :

« Aux environs de Bruxelles, à la suite d'une altercation dont la cause n'avait pu encore être précisée, une rencontre avait eu lieu, au pistolet, entre un Français, M. le vicomte de la Coudraye, et un jeune Belge, M. Albert van Berghem, fils d'un riche négociant d'Anvers ; ce dernier, atteint d'une balle en pleine poitrine, était mort sur-le-champ ; le vicomte avait été mis en état d'arrestation ; la justice belge informait. »

Cette nouvelle, parfaitement vraisemblable pour quiconque connaissait l'adresse du vicomte aux armes, m'avait laissé assez indifférent ; car il se passait en moi ce phénomène plus significatif que singulier, que, tout en subissant les idées de Léonce, tout en me laissant dominer et emporter par elles, je n'éprouvais cependant pour lui aucun redoublement d'affection et d'intérêt : c'était même plutôt le contraire qui avait lieu.

Je me réjouis donc médiocrement de l'issue de ce combat, et j'attendis sans la moindre anxiété que Léonce se tirât du pas désagréable où il s'était mis.

Il paraît qu'il y parvint, car un dimanche, vers midi, je reçus sa visite. C'était au commencement de février.

J'étais, depuis un mois, plus sombre et plus mécontent que jamais.

Tu venais d'être assez gravement malade, mon cher Richard; ta mère s'était épuisée à te soigner, à passer les nuits à ton chevet. Enfin, tu étais sauvé, tu entrais en convalescence. Mais tu étais toujours bien faible, tu te rétablissais bien lentement.

Le médecin avait cessé ses visites. Ses drogues, disait-il, étaient désormais inutiles; mais il m'avait conseillé, à plusieurs reprises, de te conduire, dès que la saison le permettrait, à je ne sais quelles eaux des Pyrénées.

Singulière ordonnance! Pouvions-nous, dans notre position, nous permettre ce déplacement et cette dépense? Evidemment non. Nous serions donc forcés de te garder avec nous à Paris où tu continuerais à être souffreteux!

De là, pour moi, un surcroît d'irritation.

Par je ne sais quelle pudeur, je tâchai de la cacher à Léonce, et j'affectai de paraître tel qu'il m'avait vu la première fois.

Lui, au contraire, il me sembla changé, mais à son avantage. Je le trouvai beaucoup moins railleur et moins extravagant, il raisonnait sainement et avec calme. Ces façons nouvelles le rendaient plus séduisant que jamais.

Il me dit, du ton le plus naturel et le plus cordial, qu'une affaire importante l'avait attiré dans mon quartier, et qu'il n'avait pas voulu passer devant ma porte sans monter me serrer la main.

De son aventure en Belgique, pas un mot. Ce fut moi qui en parlai le premier.

— Tiens! tu sais cela? fit-il.

— Oui, j'ai vu ton duel dans un journal.

— Et qu'en disait-on?

— On le racontait, tout simplement.

— On n'en indiquait pas la cause et les suites?

— Non. Je ne sais rien de tout cela. Que s'est-il donc passé?

— Ah! mon cher, ne m'en parle pas... C'est affreux. Moi qui croyais faire un voyage d'agrément!

Il fit un conte: — Il était chez un de ses amis, le duc de..., un des plus riches propriétaires du Brabant. Il y avait nombreuse compagnie; on chassait. Un des invités du duc avait provoqué Léonce, pour le motif le plus futile, pour rien... une parole inoffensive, interprêtée de travers. La querelle s'était envenimée; il avait fallu la vider les armes à la main. — Si on se fût battu à l'épée, Léonce aurait ménagé son adversaire, il l'aurait blessé seulement; mais les témoins avaient eu la malheureuse idée de choisir le pistolet. — Après la catastrophe, Léonce aurait pu fuir; il ne l'avait pas voulu. Il fallait que sa conduite s'expliquât au grand jour; il ne devait pas, par son absence, laisser le champ libre aux interprétations malveillantes... Il s'était donc constitué prisonnier et la justice avait suivi son cours. A quoi tous ses débats pouvaient-ils aboutir? A un acquittement. Et, en effet, il venait de recouvrer sa liberté et de rentrer en France; mais que de lenteurs, que d'ennuis!...

— Tout cela est maintenant passé, dit-il en terminant. J'ai beau examiner ma conduite dans cette affaire, je ne vois aucun tort à me reprocher. Tous mes amis me sont restés fidèles; toutes mes connaissances m'ont conservé leur estime... Et cependant je suis triste! je ne sais pourquoi. C'est qu'il est pénible, vois-tu, mon cher

Causson, d'avoir sur le cœur la mort d'un homme!...

Il dit cela avec une adorable nuance de sensibilité mélancolique. Je lui pris la main et la lui serrai chaleureusement.

J'ai su depuis le véritable motif de ce duel; il était odieux, et j'y reviendrai quand le moment sera venu.

Nous parlâmes d'autre chose, et Léonce fut charmant. Il ne laissa percer ni ironie, ni dédain en présence de mon modeste intérieur; il salua ma femme avec une politesse respectueuse; et toi, mon cher Richard, il trouva ta pâleur intéressante, te prit sur ses genoux et t'embrassa à plusieurs reprises.

Ces façons, si différentes de celles que j'attendais de lui, m'allaient au cœur.

Il parla de lui-même avec une entière franchise, et se blâma généreusement de ses folies. Il semblait qu'il voulût, indirectement et sans en être prié, glorifier à ses dépens ma façon de comprendre et de pratiquer la vie.

— Car enfin, dit-il, un honnête ménage, à condition, bien entendu, qu'il y règne une certaine aisance, n'est-il pas préférable à tout cela?

Il n'était pas éloigné, lui non plus, de songer à la vie de famille: il ressentait de temps à autre de vagues aspirations de ce côté. Et il répétait avec une sorte de pitié:

— A quoi, en définitive, toutes ces dissipations aboutissent-elles?

Et comme, en continuant sur ce sujet, il en était venu à ce qui le concernait particulièrement:

— Vois donc, me dit-il, à quel point je suis étourdi, imprudent! J'ai si bien dépensé sans compter, qu'aujourd'hui il m'est à peu près impossible de profiter d'une

occasion superbe, unique... Cent mille francs à gagner pour le moins! Pourquoi? parce que je n'ai pas eu l'esprit de réserver la mise de fonds nécessaire; peu de chose cependant, une trentaine de mille francs...

— Tu les trouveras, s'il est vrai que l'occasion soit aussi bonne que tu dis.

— Je sais, parbleu, bien que je les trouverai; ce n'est pas ce qui m'embarrasse. Mais crois-tu donc qu'on me les confiera pour rien? Ne faudra-t-il pas que je partage avec un bailleur de fonds un bénéfice que j'aurais encaissé seul, sans ma stupide imprévoyance?

— Je comprends, en effet, que ce partage te déplaise. Mais, pardonne-moi ma curiosité, je me demande quelle est cette occasion superbe et imprévue qui...

— Peu importe, interrompit-il, comme s'il eût craint d'en trop dire sur ce point. Tout ce que j'ai voulu te faire voir, c'est qu'on regrette parfois amèrement les sottes dépenses qu'on a faites... Et, ajouta-t-il en riant, c'est parce que je sens aujourd'hui l'inconvénient des miennes, que je suis si sensé et si moral.

Tout cela était dit avec gaîté et naturel.

Cependant j'étais tourmenté d'une vive curiosité. Quelle était donc cette spéculation qu'il me laissait entrevoir et qui devait lui rapporter une aubaine de cent mille francs?

J'essayais en vain de ramener la conversation sur ce sujet; à chaque fois, il éludait adroitement la question qu'il voyait pour ainsi dire poindre sur mes lèvres, et il parlait d'autre chose.

Bientôt il se leva et prit congé de moi.

Mais plus il affectait de crainte de laisser pénétrer son secret, plus j'éprouvais de désir de le connaître. Je des-

cendis avec lui et je le conduisis jusqu'à l'extrémité du jardin du Luxembourg.

Au moment de le quitter, je lui posai nettement la question. Cela parut le contrarier.

— Voyons, dit-il d'un ton de gronderie amicale, pourquoi insistes-tu là-dessus? C'est mal. Tu dois cependant comprendre qu'il s'agit là d'une de ces opérations délicates que la moindre indiscrétion suffit à faire échouer.

— Une opération de Bourse?

— Sans doute, parbleu!

— Et tu te défies de moi?

— Mon Dieu, non. Je te sais parfaitement incapable de trahir une confidence ou d'en abuser à ton profit. Mais il y a de ces idées... de ces nouvelles qui sont pour ainsi dire dans l'air que chacun flaire et devine... Un mot est de trop en pareil cas, un signe même... surtout lorsqu'on passe, comme moi, pour puiser ses renseignements à bonne source.

— Bah! comment donc cela? dis-je en lui prenant le bras et en le ramenant dans le jardin.

— Est-ce que tu n'as pas entendu quelquefois Maheurtier, ou le comte de la Roche-Houais, envier mes priviléges?

— Non, jamais.

— Ça m'étonne... Eh bien! mon cher, à tort ou à raison, on assure, dans un certain monde, que j'ai la primeur des nouvelles politiques les plus importantes et les plus décisives; en un mot, fit-il en baissant si mystérieusement la voix que je l'entendais à peine, je passe pour le confident de G...

Il me souffla dans l'oreille le nom du personnage politique le plus considérable du temps.

— Oh ! fis-je avec un brusque mouvement de surprise, est-ce que c'est vrai ?

— Plus bas, donc !... Non, ce n'est pas vrai ; mais je suis l'ami d'un confident du personnage en question ; ce qui revient au même. Bref, assez sur ce point. Seulement, tu dois comprendre combien, avec la réputation qu'on m'a faite et que je mérite dans une certaine mesure, je dois m'observer, me contenir. On a été jusqu'à me suivre et à m'espionner, ajouta-t-il, en jetant un regard de défiance sur les honnêtes promeneurs qui circulaient autour de nous.

— Je ne pense pas, dis-je, qu'il y ait le moindre danger.

— Heu ! dans un moment comme celui-ci ! — On voit bien que tu ne suis pas attentivement la politique. Pourtant tu n'es pas sans savoir quelles difficultés ont surgi, il y a bientôt un mois, entre la France et l'Angleterre.

— En effet, dis-je, il me semble...

— Je crois bien... qu'il te semble ! C'est assez grave, Dieu merci ! La paix ou la guerre, qu'aurons-nous demain ? Voilà ce que chacun se demande. Et maintenant suppose qu'à l'insu encore de tous, en haut lieu, ait été prise une de ces résolutions qui...

Il s'arrêta tout à coup et ajouta :

— Mais je ne t'en ai déjà que trop dit. Adieu.

Et malgré tous mes efforts pour le retenir, il s'éloigna d'un pas rapide.

Agité par une foule de réflexions, je m'enfonçai dans les allées les plus reculées du Luxembourg.

XII

On ne les devine que trop, ces réflexions.

— Est-il heureux, ce Léonce ! me disais-je. Sans travail, en quelques jours, grâce à un ordre donné à propos chez un agent de change ou un coulissier, il va gagner une somme considérable dont la moitié seulement suffirait pour assurer dans mon ménage la vie, le bonheur.

Je n'en étais plus à me demander si un pareil gain était honnête et licite. Depuis longtemps ma pensée ne s'arrêtait plus à ces scrupules, dont l'exemple de Maheurtier n'avait pas peu contribué à m'affranchir. Les obtacles matériels se dressaient seuls devant moi.

— Trente mille francs, — ne cessais-je de me répéter... Si j'avais trente mille francs !...

Il y avait longtemps qu'une voix intérieure me criait :

— Tu les as, ces trente mille francs !... Ils sont sous ta main, à ta disposition, quand tu voudras... Et bien d'autres sommes avec.

Mais cette voix, je m'efforçais de l'étouffer, de ne pas l'entendre, de la nier.

Ma caisse, toucher à ma caisse ! Y faire le plus léger emprunt, même avec la certitude de n'être pas aperçu et de pouvoir restituer ! Il faut avoir été comptable pour bien comprendre le frisson qui s'empara de moi à cette idée.

Et cependant, elle était là, cette idée, c'était incontes-

table. Je m'épouvantai qu'elle me fût venue si vite. Je la sentais qui grondait et s'agitait en moi, prête à m'envahir et à me subjuguer. Je m'efforçais de la fuir, de ne pas la voir, de passer, pour ainsi dire, à côté, — sûr d'avance, si j'avais l'imprudence de la fixer, qu'elle me donnerait le vertige. Cependant elle me sollicitait avec tant de force, que je dus enfin la regarder franchement et en face; je l'examinai et la discutai. Je ne fis que cela toute la soirée et toute la nuit, car je dormis à peine.

Le dirai-je? Oui, puisque j'ai promis toute la vérité. Ce qui m'effrayait et me retenait par dessus tout, c'était la crainte d'être surpris et d'échouer. J'en étais venu à cet état de dépravation, que la moralité de l'acte n'avait à mes yeux qu'une importance secondaire, et que je me serais considéré comme suffisamment absous par le succès.

Mais ce succès, quelles en étaient les chances?... Vingt fois je me dis : — Non, décidément, c'est impossible ; n'y songeons plus ! Et j'y songeais toujours.

Le lendemain, j'étais à mon bureau, et là, tout en travaillant d'une façon distraite et machinale, je me représentai plus nettement, *de visu* en quelque sorte, les facilités qui m'étaient offertes, la sécurité dont je jouirais.

Maheurtier avait une telle confiance en moi que jamais l'idée ne lui était venue de comparer mes écritures avec ma caisse. Pourquoi s'aviserait-il tout à coup de se livrer à ce contrôle, de manifester envers moi une défiance injurieuse? Puis, cette idée lui vint-elle, comment se ferait la comparaison? Sommairement, à la hâte, et serait-il bien difficile, sur cinq ou six millions composés de valeurs diverses, de dissimuler un déficit de trente mille francs?

Et tout en raisonnant ainsi, je comptais trente mille francs dans ma caisse. Je les rangeais à part; je les ôtais afin de voir quel vide cela faisait à l'œil. Puis je les replaçais : pas de différence, à moins de faire un compte complet qui durerait bien deux heures. Maheurtier, à moins de graves soupçons contre moi, aurait-il jamais cette patience?

Dans l'après-midi, le comte de la Roche-Houais vint voir Maheurtier et s'enferma avec lui dans son cabinet. De quoi causaient-ils? De spéculations de Bourse, probablement. Et qui sait s'il ne s'agissait pas entre eux de celle précisément que Léonce avait en vue?

Une vive curiosité s'empara de moi. J'ouvris doucement la porte du couloir et prêtai l'oreille ; mais je ne pus rien entendre, la porte qui aboutissait au cabinet de Maheurtier étant fermée.

Alors je me glissai doucement dans le couloir, et, en appliquant mon oreille à la serrure de cette dernière porte, je distinguai assez nettement ce qui se disait.

— Ah ça ! fit Maheurtier, les journaux ont le ton belliqueux aujourd'hui ; qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que la rupture avec l'Angleterre serait décidée?

— Je ne l'ai pas entendu dire.

— C'est que, si cela éclatait, il y aurait un joli coup à faire.

— Je crois bien ! Aussi soyez tranquille, je tâcherai d'écouter aux portes.

Ainsi, Léonce m'avait dit vrai : une nouvelle importante allait d'un moment à l'autre faire hausser ou baisser la Bourse. Je retombai dans mes réflexions et mes perplexités.

Enfin, le mardi matin, à force d'agiter cette question,

de la résoudre dans un sens et dans un autre, de la quitter pour y revenir un instant après, j'en étais arrivé à un tel état de courbature morale et d'hébêtement, que cette décision suprême, je me surprenais à la faire dépendre, non d'un reste de volonté que je ne me sentais plus, mais d'un hasard, de telle circonstance imprévue, qui me ferait pencher d'un côté plutôt que de l'autre.

Il était près de huit heures. En attendant le moment de partir pour mon bureau, j'étais sorti sur la terrasse, et seul, accoudé sur la rampe, je regardais vaguement dans la rue.

Tout à coup, une idée me passa par la tête.

— Oui ! m'écriai-je, c'est cela ! Si la première personne qui entre de la rue d'Enfer dans la rue Royer-Collard est un homme, je tenterai l'affaire ; si c'est une femme, non !

Et, content d'avoir trouvé ce moyen de solution, je je me mis à suivre les passants d'un œil anxieux, le cœur palpitant à mesure qu'ils approchaient de la fatale encognure.

Plusieurs suivirent leur chemin tout droit.

Enfin, une femme se détourna un peu à gauche ; je me penchai sur la rampe, et je la vis entrer dans la rue Royer-Collard.

— Allons ! m'écriai-je, en me redressant avec un soupir de satisfaction, c'est décidé, je m'abstiens !

Mais presque aussitôt il me vint un doute mêlé de regret : l'épreuve était-elle concluante ? Ne passait-il pas à cette heure plus de femmes que d'hommes dans la rue d'Enfer ?

C'était à recommencer ; et comme en ce moment j'apercevais un oiseau perché sur un des plus hauts ar-

bres du Luxembourg, je me dis que c'était là l'épreuve définitive : Oui, si l'oiseau s'envolait à droite ; non, s'il s'envolait à gauche.

Un instant après, il partait en droite ligne, sans obliquité appréciable d'aucun côté.

Je fermai la porte avec colère et je sortis pour me rendre à mon bureau.

Je marchais lentement, plongé dans une rêverie maussade, la tête baissée.

Comme j'allais prendre le pont des Arts, un homme qui courait me heurta si violemment que je faillis être renversé.

— Faites donc attention, maladroit !

— Faites donc attention vous-même !

— Tiens ! Léonce, m'écriai-je en reconnaissant le vicomte.

— Causson ! fit-il avec une surprise parfaitement jouée.

Il me tendit la main.

— Je te demande mille pardons, dit-il, mais je suis si pressé ! Une affaire de la dernière importance.

— Ah ! oui, je me doute...

— Comment ! tu te doutes ! Qui peut te faire soupçonner? fit-il d'un air inquiet.

— Parbleu ! après ce que tu m'as dit avant-hier.

— C'est vrai, je n'y songeais plus. Et tu n'en as pas ouvert la bouche ? fit-il en me regardant fixement.

— Pour qui me prends-tu ?

— Pour un honnête homme, c'est vrai ; mais souvent on laisse échapper un secret, sans le vouloir; surtout quand on n'a pas un intérêt majeur à le garder.

— Tu peux être parfaitement tranquille.

— Oui, je te crois ! Et puisqu'on peut se fier à toi, apprends, mon cher ami, que le moment est venu de frapper le coup dont je te parlais. Ce que je ne faisais que soupçonner dimanche, j'en suis sûr maintenant. Aussi, tu vois, je n'ai pas hésité, malgré ma paresse, à me lever de bon matin. Mais je suis pressé. Tu m'excuseras. Adieu.

Il me prit la main et me la serra de nouveau.

— Ecoute donc ! lui dis-je en le retenant. Voyons, il n'y a pas une telle urgence. Nous pouvons bien échanger deux mots.

— Voyons ! parle vite.

Je l'attirai à l'écart du côté de l'Institut.

— Ah ça, lui dis-je, c'est donc vrai, certain, positif, ce que tu conjecturais l'autre jour au sujet du différent avec l'Angleterre ?

Il me jeta un regard soupçonneux.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Voyons, tu sais que je ne suis pas capable de surprendre tes confidences et d'en abuser.

— Non, tu as raison. Eh bien ! continua-t-il en baissant la voix et en se promenant avec moi sur le quai, son bras passé sous le mien, oui, c'est décidé, irrévocablement décidé : il y a rupture, nous avons la guerre ! Et par conséquent la baisse... une de ces baisses brusques... folles, vertigineuses... Tu le vois, j'ai tout juste le temps de préparer mes batteries.

— Tu as donc trouvé les trente mille francs ?

— Je sais où les trouver. Je vais les avoir dans un instant.

— Écoute donc ! — pourquoi diable te faut-il trente mille francs ?

— Es-tu singulier ! Tu ne comprends pas à quelles opérations je vais me livrer ?

— Si, tu vas vendre.

— A mort ! Et tu t'imagines qu'un agent de change, un coulissier travaillera pour mon compte, dans d'aussi formidables proportions, sans avoir la moindre *couverture* ?

— C'est juste.

— Ah ! Seulement, voilà l'ennui ! L'homme qui va me remettre ces trente mille francs, est le plus rusé compère... Je n'ai qu'à me bien tenir ! D'abord, il peut me demander, au lieu de moitié, trois cinquièmes ou même deux tiers des bénéfices ; il faudra bien que j'en passe par là. Puis, mon secret une fois connu, qui me dit qu'il ne feindra pas de renoncer à l'opération, de la trouver mauvaise, et, moi sorti, qu'il ne courra pas chez son agent de change la faire pour lui seul ?

— Oh ! ce serait une infamie.

— Eh ! mon cher, il faut être défiant en certaines circonstances. Tout le monde n'a pas ta loyauté. Que n'ai-je affaire à toi !

— A moi ? Tu sais bien que c'est impossible.

— Sans doute, je sais bien...

Il s'arrêta net comme si une idée subite l'eût frappé.

— Quoi ? Qu'est-ce que je sais ? reprit-il ; mais non !... Et pourquoi donc impossible ?

— Parce que je n'ai pas trente mille francs à te confier.

— Mais tu as dix, cinquante fois, cette somme-là.

— Moi ! Où donc ? demandai-je — comme si je ne l'avais pas compris !

— Dans ta caisse, parbleu !

— Oh ! quant à cela, fis-je avec un geste de dénégation énergique.

Il n'eut pas l'air d'entendre.

— En vérité, je m'admire, continua-t-il, de n'avoir pas eu cette idée tout d'abord ; je suis stupide, ma parole d'honneur ! Comment ? je vais me livrer à un homme dont la loyauté m'est suspecte ; je lui abandonne un bénéfice énorme, quand tu es là, toi, un brave garçon, incapable d'une perfidie, et qui ne seras certes pas fâché de l'aubaine qui t'arrivera. Seulement, mon bon ami, je te préviens d'une chose...

— Tu me préviens ?..

— Oui, nous partageons par moitié, ni plus, ni moins. Ne va pas montrer des exigences.

— Il ne s'agit pas de cela.

— Je te demande pardon, je ne concède rien de plus. Que diable ! ce sera déjà fort joli ; car je n'estime pas à moins de cent mille francs...

— Encore une fois, dis-je avec impatience, je te répète que c'est impossible.

— Quoi ? impossible ?

— Que je tente une pareille chose. Je ne peux pas puiser dans ma caisse.

— Par exemple ! Et qui donc s'y oppose ?

— Mon devoir.

— Ton devoir ! Ah ! ah ! tu me fais rire.

— Ce n'est pas risible. L'argent dont je suis dépositaire est sacré.

— Vraiment ! Est-ce que par hasard ton directeur ne serait pas dépositaire des titres qui lui sont remis en nantissement ; il se permet pourtant de les distraire et d'en trafiquer de mille façons.

— Maheurtier agit comme il l'entend.

— Et il a raison ! Il serait, certes, un grand innocent de s'en priver. Qu'importe qu'il spécule sur ces titres, si, au jour voulu, il les représente exactement? De même, toi...

— Moi, c'est différent.

— C'est absolument la même chose. Pourvu que tu suffises au roulement journalier (et ce ne sont pas ces trente mille francs, distraits pour un instant, qui peuvent t'en empêcher), qu'importe le reste ? Qu'est-ce que cela peut faire à Maheurtier et aux actionnaires, que cet argent travaille au dehors pour toi et te gagne une petite fortune, au lieu de rester bêtement enfoui dans ta caisse, sous triple serrure ?

— Comme tu y vas ! Ainsi, tu t'imagines que si on venait à s'apercevoir...

— D'abord, permets : pourquoi s'en apercevrait-on ? Il faut pourtant raisonner un peu. Tiens, rappelle-toi : je parie que ton encaisse en numéraire n'a jamais été au-dessous de trois ou quatre cent mille francs.

— En effet.

— Eh ! tu vois donc bien ! Tu pourrais même garder ces trente mille francs pendant des années.

— Mais, si on venait à me demander une vérification ?

— Une vérification ? Qui ça ?

— Maheurtier, par exemple. C'est son droit.

— Combien de fois, depuis que tu es chez lui, en a-t-il usé, de ce droit-là ?

— C'est vrai, il ne m'a pas encore...

— Eh bien, alors !... Ah bien oui ! une vérification...

Il est trop occupé ailleurs, ce brave Maheurtier, pour se livrer à une fantaisie pareille.

— Cependant, admets qu'elle lui vienne.

— Pourquoi lui viendrait-elle, encore une fois? Est-ce qu'il n'a pas une confiance absolue en toi? Est-ce qu'il te suppose capable des exercices de haute voltige qu'il accomplit si bien chaque jour, lui? Allons donc! Tu t'en fais accroire, mon bon ami. Maheurtier, permets-moi de te le dire, te regarde comme un être nul, insignifiant, bonasse, comme une machine qui fonctionne régulièrement. Il te dédaigne et te méprise trop pour te soupçonner.

— Oh! il me méprise.

— Mettons qu'il t'estime, c'est la même chose. Et puis, voyons! je suppose que cette fantaisie le prenne, qu'il constate un déficit dans ta caisse...

— Eh bien?

— Eh bien, qu'est-ce qu'il peut te faire?

— Mais il peut me perdre; il n'y manquerait pas.

— Et tu te laisserais abîmer comme cela, tranquillement, sans rien dire?

— Dame!

— O mon pauvre ami!... Ecoute, si j'étais à ta place, et que la mésaventure que nous supposons — fort gratuitement, du reste, — m'arrivât, sais-tu ce qui se passerait?

— Qu'est-ce qui se passerait?

— Je ne demanderais pas dix minutes pour que Maheurtier fût, je ne dirais pas à mes genoux, mais dans mes bras, — me pressant, me suppliant de ne rien dire.

— Ah! par exemple!...

— Est-ce que tu ne vois pas la scène d'ici ? — « Il « vous manque trente mille francs. — C'est vrai. — Où « sont-ils ? Qu'en avez-vous fait ? — J'ai spéculé avec. « — Vous êtes un misérable, un voleur ! — Comme « vous ! — Comment ! vous osez !... — Sans doute : « vous spéculez avec les titres qui ne vous appartiennent « pas ; moi je spécule avec de l'argent qui n'est pas « le mien. Où est la différence ? — Ce n'est pas vrai. « Je vais vous faire arrêter, vous dénoncer, vous per- « dre. — J'en ai autant à votre service. — C'est impos- « sible ; vous mentez ; vous n'avez pas de preuves. — « Pardon, j'en ai... »

— Mais non, interrompis-je, je n'ai pas de preuves.

— Comment ! tu n'as pas de preuves contre Maheurtier ?

— Non, encore une fois.

— Alors, mon cher, tu es indigne d'être employé : un employé a toujours des preuves contre son directeur. Mais je parie que, sous ce rapport, tu es mieux nanti que tu ne crois. Voyons, assez de paroles. C'est entendu, tu viens me trouver chez moi dans le courant de la journée, le plus tôt que tu pourras, et tu me remets...

— Un instant ! m'écriai-je, non, vois-tu, je ne peux pas.

— Tu ne peux pas... tu refuses ?

— Mets-toi à ma place... C'est si grave !..

Léonce fit un brusque mouvement d'impatience.

— Adieu, dit-il, n'en parlons plus. Je suis un fier imbécile. Je perds un temps précieux à t'expliquer une combinaison qui doit t'enrichir, comme si tu étais homme à me comprendre !

— Ne te fâche pas ; mais c'est que... dans ma position...

— C'est bien ! Passe à côté de la fortune qui te tend la main. Croupis dans un travail ingrat et stérile. Inflige à ta femme et à ton enfant une misère irrémédiable. Et là-dessus, proclame-toi un parfait honnête homme, le modèle des époux et des pères !

— Oui, sans doute, murmurai-je, si je savais que les choses dussent tourner comme tu dis...

— Vraiment ! s'il poussait des billets de banque à tes pieds, tu consentirais à les ramasser. Et encore, il n'en faudrait pas répondre ! Mais je me suis assez attardé comme cela. Bonsoir, homme vertueux.

Il s'éloigna.

— Léonce ! dis-je en le rappelant.

Il se retourna brusquement.

— Eh bien, quoi ? fit-il. Est-ce oui ? Est-ce non ? Finissons-en.

— Ecoute, dis-je. Il s'agit là de choses sérieuses. Tu comprends où j'en serais si l'affaire venait à tourner mal.

— Soit ! dit-il avec impatience, j'admets qu'elle tourne mal. Je me suis trompé. Pas de rupture avec l'Angleterre. Nous avons la paix. Qu'en résulte-t-il ? Que la baisse n'a pas lieu ; les cours se maintiennent ; l'opération manque et nous perdons quoi ? Le courtage, ni plus ni moins, c'est-à-dire quelque chose comme cinq cents francs ou mille francs. Et nous ne pouvons pas risquer cette misère pour gagner cent mille francs !

— Ainsi tu m'affirmes qu'au pis-aller, il ne s'agirait que d'une perte de...

— Non ! je n'affirme rien, fit-il brusquement. Je te

laisse dans ton heureuse tranquillité, et tu m'obligeras de me laisser aller à mes affaires.

— Eh bien ! m'écriai-je en courant après lui... C'est entendu !

— Ah ! ce n'est pas dommage. Quelle hardiesse de ta part !

— Seulement, tu comprends...

— Un instant ! Je comprends qu'il me faut une parole nette et formelle de toi — oui — ou non.

— Oui.

— Tope ! fit-il en me prenant la main. Donc, dans la journée, le plus tôt que tu pourras, tu m'apportes tes trente mille francs, et, sans perdre une minute, je cours chez mon coulissier.

Je ne l'écoutais plus.

Abattu par l'effort que je venais de faire, absorbé, et murmurant vaguement :

— Oui... Je me fie à toi, tu ne voudrais pas mon déshonneur, ma mort...

Il remarqua cette attitude molle et indécise.

— Ah ça ! dit-il en me secouant par le bras et en me regardant fixement, pas de plaisanterie ! C'est sérieux. J'ai ta parole !... Si par hasard tu venais à reculer, si, par ta faute, je manquais une spéculation de cette importance... il n'y aurait pas d'excuse ni de pardon, tu aurais affaire à moi !... Ainsi, ne manque pas, ce soir, à quatre ou cinq heures, au plus tard...

— Oui, dis-je d'une voix émue.

— C'est bien, fit-il. Au revoir !

Il me quitta.

Je restai quelques secondes sur le quai, seul, indécis,

perdu dans un bourdonnement d'idées et dans un vague sentiment d'effroi.

Tout à coup l'engagement que je venais de prendre me revint nettement. Je tressaillis ; je voulus revenir sur ma promesse, rappeler Léonce, courir après lui. Il avait disparu.

C'était donc un fait accompli ! Je n'avais plus qu'à me résigner, à attendre.

Je repris, le cœur gros et oppressé, le chemin de mon bureau.

XIII

Bien que la rencontre de Léonce m'eût fort retardé, j'arrivai le premier au bureau.

Sans doute il y avait dans mon air quelque chose d'étrange, car il me sembla qu'Antoine, le garçon, me regardait curieusement, en-dessous.

Je m'assis ou plutôt je me laissai tomber à ma place ordinaire, tâchant de rassembler, de coordonner mes idées. Cela me fut impossible.

Je ne percevais distinctement que la promesse que je venais de faire. Je ne cessais de me répéter machinalement : — Ce soir, à cinq heures au plus tard, sans faute. C'était comme un assourdissant et implacable refrain qui dominait tout le reste.

Impatienté de toutes ces divagations sans résultat, je me secouai et me levai brusquement.

— Travaillons ! me dis-je ; cela me distraira et rafraîchira mes idées... J'ai le temps, d'ici à ce soir !...

D'ordinaire mon premier soin était de vérifier mes caisses. Je les ouvris. La vue de l'or et des billets me causa une sorte de commotion.

Je m'arrêtai. Encore le problème qui se posait devant moi, matériel et tangible en quelque sorte !

La brusque scintillation de l'or, le frou-frou des billets agités par le déplacement de l'air et retombant mollement sur leurs liasses, me firent l'effet d'une agacerie et d'une séduction diaboliques, — à moi, qui autrefois voyais cela d'un œil si indifférent !

Je refermai les deux caisses, sans vérifier ni oser toucher à rien.

Travaillons ! me répétai-je.

J'ouvris mes livres. J'essayai de faire des comptes. Quelle tension d'esprit pour des choses dont j'avais l'habitude et que je faisais d'ordinaire si lestement ! Je recommençai trois fois une addition, ce qui ne m'était jamais arrivé.

Vers onze heures, Maheurtier entra.

Il était, lui, en belles disposition de s'occuper d'affaires. Il me fit passer dans son cabinet et m'entretint longuement.

Dire de quoi, cela me serait difficile. J'avais beau me contraindre, mon esprit était ailleurs. Je ne répondais que par monosyllabes, et parfois de travers.

Maheurtier n'eut pas de peine à s'apercevoir de mon trouble. Il me demanda ce que j'avais.

— Peu de chose, répondis-je, un peu de fièvre, de fatigue.

— Il fallait me le dire tout de suite, mon cher Causson, je ne vous aurais pas ennuyé comme j'ai fait. Remettons ces affaires à un autre jour.

Je rentrai dans mon bureau.

A midi, on vint de chez l'agent de change, et, un instant après, Maheurtier, passant à la caisse, me restitua des valeurs qu'il s'était fait remettre par moi quinze jours auparavant; je lui rendis son reçu, qu'il déchira comme d'habitude.

Cette circonstance secoua ma torpeur et fouetta mon imagination.

— Voilà ! m'écriai-je intérieurement, dès que Maheurtier eut tourné le dos, le tour est fait. Ni vu ni connu; Maheurtier a son bénéfice en poche, et les titres sont à leur place. Certainement il a un bénéfice, sans quoi il m'aurait fait inscrire quelque perte au compte de la caisse! — Qui peut dire maintenant que ces titres ont été distraits et négociés? Qui pourrait même, à la rigueur, s'en plaindre? Personne.

Autre incident. Car, il était écrit que tout, dans cette fatale journée servirait à m'exciter, à m'exaspérer, à me pousser à ma perte.

Il était deux heures, déjà deux heures!

Tout à coup ma porte s'ouvrit brusquement. Une femme entra. Elle était grande, svelte, élancée. Elle avait des yeux noirs, pleins de langueur et un peu allongés comme ceux des Indiennes; un nez droit aux narines dilatées; des dents fort petites, d'une blancheur transparente et pressées les unes contre les autres; des lèvres minces et rouges, un teint mat. Sous le riche mantelet qui la couvrait à demi, on devinait un buste merveilleux et sa robe de velours noir, presque collante,

dessinait nettement le voluptueux contour des hanches.

Je ne remarquai certes pas alors tous ces détails, mais ils m'ont frappé depuis.

Cette femme dans un costume de féerie devait être splendide. On s'explique le succès qu'elle obtint sur plusieurs scènes et notamment à la Porte Saint-Martin, où on lui confiait d'ordinaire les rôles de reines court-vêtues. Il m'est arrivé souvent aussi, durant ma triste dégradation morale, de m'expliquer les folies que j'ai vu faire autour de moi pour cette créature.

— Monsieur Maheurtier? me demanda-t-elle d'une voix brève, presqu'impérieuse.

— Il est occupé, madame, mais je suis le remplacer.

— Je ne crois pas, fit-elle, avec une nuance d'ironie.

— S'agit-il donc d'affaires personnelles? demandai-je naïvement.

— D'affaires des plus personnelles.

— Alors je vais le prévenir, dis-je en me dirigeant vers le cabinet de Maheurtier.

— Dites-lui, je vous prie, mon nom : Angélina Proutan.

Ce nom ne m'était que trop connu ; dans les confidences dont il me gratifiait, Maheurtier l'avait souvent prononcé. Je savais quel empire exerçait sur lui la personne qui venait de se présenter si inopinément devant moi.

Aussi ne se fit-il pas prier pour recevoir Angélina. Dès qu'il eût appris par moi sa présence dans nos bureaux, il accourut lui-même la chercher et la conduisit par la main dans son cabinet.

— Qu'est-ce qui me vaut une visite si charmante et si inattendue? Telles furent les paroles que je lui en-

tendis prononcer au moment où il refermait la porte sur Mlle Proutan et sur lui.

La réponse ne se fit pas probablement longtemps attendre. Angélina se trouvait avoir un pressant besoin de trois mille francs et venait les demander à son banquier ordinaire.

Je n'eus pas de peine à être édifié à ce sujet. Au bout de dix minutes d'entretien avec sa belle visiteuse, Maheurtier me rejoignit pour me demander trois rouleaux de cinquante louis. Sans grand effort d'imagination, il était facile de deviner à qui cet or était destiné.

Ainsi il avait suffi de quelques douces paroles, d'un sourire provocateur, pour qu'une somme aussi forte, plus d'une année de mes appointements, passât de ma caisse dans les mains de cette effrontée.

Décidément le monde n'appartenait qu'au vice et à la débauche. Les honnêtes gens étaient mis au ban de la fortune. Elle ne daignerait jamais jeter un regard de compassion ni sur ma femme, ni sur mon enfant, ni sur moi.

Et j'hésitais !

D'un bond je fus à ma caisse et j'y pris trente mille francs que je fourrai dans ma poche. Léonce eût été là, que je les lui aurais jetés en lui criant :

— Va !... En veux-tu d'autres ?...

Mais cet emportement dura peu. Bientôt mes doutes, mes craintes, mes irrésolutions me reprirent.

Quatre heures et demie, puis cinq heures sonnèrent. Léonce m'attendait. Que faire ?

Je sortis, mes trente mille francs en poche, sans détermination arrêtée. Comptais-je donc sur les inspirations du chemin ?

Je me dirigeai vers le boulevard, lentement. Il me semblait que quelque chose me retint, que mes jambes refusassent de me porter.

Sur le boulevard, sans pensée et sans énergie, je me mis à regarder les affiches des spectacles. On eût pu croire que je les lisais attentivement, que je les méditais et voulais les apprendre par cœur.

Je m'arrêtais aux vitres des boutiques, — stationnant tous les dix pas, *traînant le temps*, enfin.

Tout à coup, une idée me traversa le cerveau :

— Léonce n'est peut-être pas chez lui ! me dis-je.

Supposition folle, stupide ; mais je m'y arrêtai, je m'y cramponnai.

— Evidemment, continuai-je avec un soupir de satisfaction et en marchant moins lentement, l'heure est passée ; il s'est lassé de m'attendre, il est sorti, il est allé se pourvoir ailleurs. Allons ! c'est une affaire manquée, n'en parlons plus.

Et je continuai à marcher, libre, dégagé maintenant ; et, m'enfonçant dans cette idée :

— Quelle sottise, me disais-je, de me tourmenter ainsi !... quand il n'y a plus à s'occuper de ce projet... Depuis plus d'une heure, il est tombé dans l'eau. C'est dommage, cependant ! Cette spéculation offrait les plus belles chances ; elle m'aurait presque enrichi... Oui, c'est fâcheux ! Mais, c'est égal, je n'ai aucun reproche à me faire... Il n'y a pas de ma faute. C'est à Léonce, au contraire, que j'en pourrais adresser, des reproches. Et je n'y manquerai pas... Car enfin, pourquoi ne m'a-t-il pas attendu ? C'était bien convenu, cependant !...

Tout en raisonnant ainsi, j'étais arrivé rue Taitbout.

— M. le vicomte de la Coudraye, demandai-je au concierge, bien convaincu que cet homme allait me répondre : Il est sorti.

— Deuxième cour au second, la porte à droite, cria une voix du fond de la loge.

Cette réponse si simple m'atteignit en pleine poitrine; je tressaillis de tout mon corps, et, par un mouvement instinctif, je reculai vers la porte cochère.

Mais la fatalité s'en mêlait. Le concierge vit ce commencement de retraite, et sortant de sa loge :

— Il est chez lui, que je vous dis, monsieur le vicomte, me cria-t-il ; au second, la porte à droite.

— Ah oui ! dis-je en revenant sur mes pas, très-bien.

C'était fini ; il n'y avait plus à s'en dédire. Je traversai la cour et je montai lentement l'escalier.

XIV

Je n'eus pas la peine de sonner. Léonce m'attendait, sa porte ouverte, sur le palier.

— Eh ! allons donc ! me cria-t-il, dépêchons-nous ! Quel lambin ! Qu'est-ce que ça signifie ?...

Je m'excusai : j'avais été retenu à mon bureau...

— Il n'y a pas de bureau qui tienne, fit-il, dans ces occasions-là. Tu veux donc faire manquer l'opération ! Voyons ces trente mille francs, où sont-ils ? vite !

— Attends un peu.

Nous étions entrés chez lui.

Je voulus faire quelques observations, quelques recommandations; mais il me coupa la parole.

— Ah ça, qu'est-ce que tu veux encore? s'écria-t-il avec impatience. Des raisons, des démonstrations! Je t'en ai comblé ce matin, tu devrais en être fatigué.

— Mon cher ami, lui dis-je avec un regard de supplication, sois prudent, je t'en conjure; fais en sorte...

— Eh oui, que diantre! je serai prudent; mais hâtons-nous, pour l'amour du bon Dieu! il n'est que temps. C'est Michaud qui doit s'amuser à m'attendre!..

— Michaud... qui donc?

— Mon coulissier, pardieu! Moi qui lui avais promis... Ah! tu traites joliment les affaires... Si j'avais su!...

— Ne te fâche pas.

— Voyons, cet argent, où est-il? que je file... vite!

— Voici, mais...

— Bon!

Il mit vivement la main sur les trente billets de mille francs que j'avais tirés de ma poche. Mais je les retins de mon côté.

— Un instant! dis-je.

— Qu'est-ce encore?

— Donne-moi un reçu.

— Un reçu! fit-il en fronçant le sourcil d'un air courroucé; est-ce que tu te défies de moi?

— Non, mais il faut tout prévoir...

— Quoi prévoir?..

— Si on faisait une vérification dans ma caisse, il faut que je puisse montrer quelque chose à la place de

mes trente mille francs. Ton reçu serait là ; sauf plus tard à expliquer...

C'était je ne sais quel instinct de défiance, — ridicule, au point où j'en étais, — auquel je voulais donner satisfaction.

— Cela n'a pas le sens commun, s'écria-t-il ; c'est une injure gratuite...

— Je te demande pardon. C'est une précaution indispensable. Je ne fais rien sans cela.

Il vit que je ne céderais pas.

— Soit ! dit-il avec un brusque haussement d'épaules. Il faut en passer par ce que tu veux. Il est trop tard pour reculer.

Il prit un chiffon de papier, et griffonna ces quatre mots qu'il me remit :

« Aujourd'hui 17 février, reçu de M. Causson trente « mille francs.

« Signé : Vve DE LA COUDRAYE. »

— Es-tu content enfin ?

— Oui... Seulement, n'oublie pas de me tenir au courant de l'affaire. Je vais être sur des charbons...

— C'est moi qui y suis, sur des charbons, dit-il en fourrant les trente billets dans sa poche. Allons ! en route. Descendons.

Une minute après, nous étions dans la rue.

— Adieu ! me dit-il. Et il me quitta brusquement.

Je le vis s'éloigner dans la direction du boulevard, et je restai planté sur le trottoir, étonné, stupéfait. Par un mouvement instinctif et irréfléchi, je portai vivement la main à la poche de ma redingote où tout à l'heure étaient mes trente mille francs..

Plus rien !... que le reçu de Léonce. Cela me ramena

à la réalité. Ainsi, c'était fait ; il n'y avait plus à revenir là-dessus. Impossible, d'ailleurs : Léonce était loin ; et quand même j'aurais pu le rattrapper, comment lui faire rendre ces billets sur lesquels il venait de ce précipiter comme sur une proie ?

Le mieux était donc d'en prendre mon parti ; c'est ce que je m'efforçai de faire. Je refoulai mes regrets. J'essayai de me persuader que j'avais cédé à une bonne inspiration, que j'avais bien fait, qu'il était impossible que cette spéculation ne réussit pas. Ce fut en moi un concert de congratulations et d'espérances, d'autant plus vif que je tâchais d'étouffer le grondement de mes appréhensions. J'étais comme un poltron, qui, passant dans un lieu mal famé, chante à tue-tête pour s'étourdir sur ses terreurs.

Je revins sur le boulevard. Je m'y promenai lentement, — rôdant, me faufilant parmi les groupes, — tâchant de saisir un mot qui eût trait au grave évènement qui allait éclater et sur lequel était basée la spéculation de Léonce. Je me prenais peut-être déjà pour un spéculateur. J'en avais la mine réfléchie et soucieuse. Probablement aussi j'avais l'air d'autre chose, car plusieurs flâneurs me jetèrent un regard de travers et me tournèrent le dos.

Rien, du reste, ne dénotait que l'imminente rupture avec l'Angleterre fût connue.

— Tant mieux ! me disais-je, il ne faut pas que cette nouvelle transpire trop tôt : Léonce n'aurait pas le temps !...

Et de me frotter joyeusement les mains.

Oui, j'ai joué ce rôle, — et ce n'était que le commencement !

Ne te récrie pas, mon cher Richard, ne hausse pas les épaules : il n'y a guère que les dupes et les gens destinés à le devenir, pour flétrir la duperie de ces méprisantes pitiés !

Tu penses bien que mon imagination ne s'arrêta pas en si beau chemin.

Tout en revenant chez moi, je me mis à évaluer ce que pouvait me rapporter mon opération avec Léonce : j'arrivais à des sommes énormes, fantastiques.

Quel beau mirage !

Mon humeur s'en ressentit pendant la soirée. Je causai, je fus gai. De la gaîté !... il y avait si longtemps qu'il n'en était apparu sur mon visage !

Ta mère était tout heureuse et souriait, à me voir ainsi. Pauvre femme !

Pourtant il me restait un vague pressentiment et comme une sensation de précipice. J'eus peine à m'endormir — et de quel sommeil ! — entrecoupé de sursauts et de cauchemars.

J'étais poursuivi, traqué ; je courais après des liasses de billets de banque qu'un vent terrible emportait ; — ma femme et mon enfant me maudissaient ; — j'étais condamné, mais tout à coup on reconnaissait mon innocence ; et puis, il se trouvait encore que j'étais coupable.

Le matin en rouvrant les yeux, j'étais brisé. Tous ces rêves m'avaient si follement balloté, que je ne me replaçai que progressivement dans la réalité.

Elle me revint enfin, nette et distincte.

Je me levai, triste et sombre.

J'allai, à mon bureau longtemps avant l'heure. Je m'emparai avidement des journaux et les parcourus.

Rien ! pas la moindre nouvelle, pas une allusion au changement de politique qui allait se manifester.

Je devais me dire encore, comme la veille : tant mieux ! Mais non : il était extraordinaire qu'il n'y eût pas quelque bruit, quelque cancan... Cela me parut inquiétant.

J'avais une demi-heure devant moi. Je repris mon chapeau et courut chez Léonce : il était sorti, — peut-être n'était-il pas encore rentré.

Je revins tristement rue Vivienne. J'étais agité : que fallait-il craindre ou espérer ?

Je trouvai au fond de ma poche le reçu de Léonce, et le considérai piteusement. J'eus la prudence — j'ai presque dit la pudeur — de ne pas le mettre dans ma caisse à la place des trente mille francs qu'il était censé représenter. Je continuai à le garder sur moi.

A dix heures, quand Maheurtier entra, j'eus un frisson.

Il n'y avait rien de changé dans son attitude ; et cependant je croyais lire un soupçon dans chacune de ses paroles, dans le moindre de ses gestes.

Le soir, à cinq heures, je courus de nouveau rue Taitbout. Léonce était encore absent.

Bien différentes, cette fois, mes pensées de celles de la veille ! Vainement je tentai de me raccrocher à mes rêves de richesse et de bonheur. J'entrevis, comme au fond d'un gouffre, la misère, la honte, le châtiment. J'étais désespéré.

Ce fut pis encore, s'il est possible, les jours suivants.

Les journaux que je lisais fiévreusement, ne contenaient aucune nouvelle. Pas de guerre ! Sauf d'insigni-

flantes oscillations, le cours de la Bourse restait le même. Léonce s'était-il donc trompé? Ou bien m'avait-il trompé? Qu'avait-il fait, enfin? Je ne savais rien.

Matin et soir, et dans la journée, dès que j'avais un instant de libre, j'allais rue Taitbout : impossible de le rencontrer! Pas de réponse aux billets que je lui laissais. Cela dura huit jours, huit siècles!

Enfin un matin, à bout de patience, de conjectures et d'angoisses, j'insistai; et, repoussant John qui me bernait de son éternel *monsieur est sorti*, et voulait me barrer le passage, j'entrai.

XV

Cette irruption n'avait pas eu lieu sans bruit.

Du fond de l'appartement assombri par les persiennes fermées et les rideaux tirés, j'entendis la voix de Léonce qui criait :

— Qu'est-ce que cela signifie? John, qu'est-ce qu'il y a? J'avais pourtant défendu...

— C'est moi! dis-je, en me dirigeant vers la chambre à coucher. Ah! je te trouve enfin! Ce n'est pas dommage!

— Causson! Le diable t'emporte!

— Comment! c'est comme cela que tu me reçois!

Il était au lit; le tapage qui s'était fait à la porte l'avait éveillé. John, entrant en même temps que moi, s'excusait de son mieux.

— Ah ça, dis-je en me posant devant le lit où Léonce clignait des yeux et se retournait avec des mouvements d'impatience, — est-ce que tu te moques de moi ou que tu m'oublies? Voilà plus de vingt fois que je viens ici sans pouvoir te trouver. Tu as dû cependant recevoir mes lettres...

— Sans doute, je les ai reçues, tes lettres ! Laisse-moi tranquille. Je suis harassé.

— Tu n'as pas compris que je devais être dans une inquiétude mortelle?

— Mais c'est stupide ! Pourquoi inquiet?

— Comment! cette rupture dont tu m'avais parlé...

— Quelle rupture?

— Avec l'Angleterre, parbleu !

— Oui, eh bien?

— Eh bien, elle n'arrive pas, et alors...

— Qu'est-ce que ça me fait?

— Comment! ce que ça te fait !... Plaisantes-tu? Je consulte le bulletin de la Bourse, il ne varie pas; et ce matin encore...

— Eh ! s'il ne varie pas, ton bulletin, raison de plus pour ne pas t'inquiéter.

— Cependant, cela prouverait que tu as été induit en erreur.

— Pas le moins du monde.

— Alors explique-moi, je t'en prie...

— Tu m'ennuies. Laisse-moi tranquille !

Il s'enfonça sous ses couvertures et me tourna le dos.

— Ah ! si j'avais su !... m'écriai-je dans une explosion de colère et de regrets. Avoir engagé, comme un sot, dans cette affaire, mon honneur, mon avenir, celui de ma femme et de mon enfant;... et ne pas pouvoir

obtenir le moindre éclaircissement!... ne pas savoir...

Léonce, par un brusque mouvement, sauta à bas de son lit, et, se plaçant devant moi:

— Voyons! quelle est cette comédie? me demanda-t-il énergiquement. As-tu confiance en moi, oui ou non?

— Je ne te dis pas que je me méfie, mais...

— Crois-tu que je m'entende en spéculation mieux que toi, qui n'y comprends absolument rien?

— Je l'avoue, je n'y entends rien; et c'est justement pour cela...

— C'est justement pour cela qu'il faut me laisser tranquille, que diable! et ne pas me persécuter comme tu le fais.

— Je te demande pardon. Je voulais seulement savoir où nous en sommes. C'est bien naturel.

— L'affaire est en bonne voie. Pas aussi productive que je pensais, mais bonne néanmoins... Là! es-tu content, enfin?

— Oui, je te remercie. Mais est-ce que tu ne pourrais pas me dire au juste le résultat?

— Ah! voilà! Monsieur ne peut pas attendre!

— Si!... il faut bien!... Dans combien de temps saurons-nous?...

— Dans huit jours.

— Ainsi, dans huit jours, je pourrai revenir et tu me diras...

— Oui, mais pas avant.

— A cette heure-ci?

— A cette heure-ci, je t'attendrai. Maintenant, par grâce, laisse-moi dormir, je suis brisé!

Il se recoucha en gémissant.

Il me fut impossible d'obtenir d'autres explications.

Je ne vécus pas pendant les huit jours qui suivirent. On comprend mon anxiété. Elle fut d'autant plus vive que, dès le lendemain de ma visite chez Léonce, la Bourse s'était mise à hausser. En effet, tous les journaux étaient à la paix : ils célébraient à l'envi la prudence et l'habileté du gouvernement. Seules, deux ou trois feuilles de l'opposition jetaient les hauts cris, prétendant que les intérêts du pays étaient sacrifiés, et, ce qui était plus grave, que l'honneur national venait de recevoir une atteinte. Quelles chances ces protestations isolées avaient-elles de se faire écouter et de changer la marche des événements !

— Allons ! m'écriais-je avec désespoir, c'est fini, tout est perdu !

Tous les soirs, en sortant de mon bureau, j'allais rôder sur le boulevard et dans la rue Taitbout. Mais je n'osais pas monter et sonner à la porte de Léonce.

D'abord, je craignais une rebuffade : il m'avait si gracieusement reçu la dernière fois !

— Puis, me disais-je, à quoi bon ? Qu'apprendrais-je ? Le désastre n'est-il pas évident, certain ! Ne saurai-je pas assez tôt mon sort ?

Je voulais me ménager un reste d'espérance et d'illusion qui me fuyait.

Un soir, comme je prolongeais cette sorte de faction, et que, abîmé dans de sombres pensées, j'allais et venais à pas lents sur le trottoir, je m'entendis tout à coup appeler. Je me retournai vivement. C'était Léonce.

— Ah ça, qu'est-ce que tu fais là ? me dit-il. Tu venais me voir ?

— Non.

6.

— Je conçois. Ma réception de l'autre jour n'était pas très-engageante. Pardonne-moi. Un homme harassé, qu'on éveille dans son premier somme, ne peut pas être aimable.

— Il ne s'agit pas de ta réception...

— A la bonne heure! Tu es sans rancune. Mais qu'est-ce que tu as donc?... Ces yeux mornes, cette figure défaite... Serais-tu malade?

— On le serait à moins. Et je m'étonne que, toi, tu paraisses si gai, si content...

— Pourquoi veux-tu que je sois triste?

— Comment! tu ne sais donc pas ce qui se passe?

— Qu'est-ce qui se passe?

— Mais, malheureux, à quoi songes-tu? Tu as perdu la tête?

— A quel propos ces compliments?

— Est-ce que nous n'avons pas joué à la baisse?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien! lis les journaux, consulte le cours de la Bourse...

— Il y a hausse, d'accord. Et cette hausse ne s'arrêtera pas là; elle continuera jusqu'au jour de la liquidation. Après?...

— Tu n'es pas épouvanté?

— Pourquoi le serai-je?

— Mais tout est perdu, anéanti... pour moi du moins?

Léonce haussa les épaules.

— Mon cher Causson, dit-il, veux-tu me faire l'amitié de couper court à tes tremblements nerveux et à tes désolations qui sont du dernier ridicule?

— Mais cette hausse?...

— Eh bien, quoi? cette hausse, je la connais, parbleu! crois-tu m'apprendre une nouvelle?

— Tu as joué à la baisse...

— D'abord, oui: mais me prends-tu pour un niais, et t'imagines-tu que j'aie attendu jusqu'à présent pour changer mes batteries?

— Comment! tu as changé... tu es à la hausse?...

— Pardieu!

— Ah! mon cher ami!...

La joie, l'émotion me suffoquaient.

— Chut! en voilà assez, fit Léonce. Viens me trouver, chez moi, vendredi matin, à huit heures: je t'attendrai. D'ici là, du calme, de l'impassibilité...

— Oui, je te le promets!...

— Adieu. Je suis pressé; on m'attend.

Il s'éloigna.

Je restai un moment immobile et délicieusement recueilli. Puis, je revins sur le boulevard, et je me promenai, la tête haute, triomphant, heureux.

Je me faisais des reproches: Avais-je été sot! Pourquoi, sur de vagues présomptions, m'être abandonné à ce désespoir? Sans doute Léonce aurait bien dû, charitablement, m'avertir de ce revirement dans son opération. Mais à quoi bon? Quelle nécessité? Et n'était-ce pas plutôt à moi de lui continuer jusqu'à la liquidation cette confiance que j'avais placée en lui? J'avais bien souffert; à qui la faute?...

Enfin! je respirais. Je rentrai chez moi, bercé par les plus agréables pensées. Plus de ces teintes grises et ternes qui me désolaient ces jours passés: tout revêtait à mes yeux les plus brillantes couleurs. L'avenir me souriait.

Je n'étais plus altéré de carnage. J'exaltais les bienfaits et les loisirs de la paix : n'était-ce pas monstrueux, de se battre et de s'entregorger? Pouvait-on, pour de méchantes questions d'amour-propre, prodiguer l'or et le sang des nations?

Je rencontrai sur le quai un bataillon d'infanterie qui défilait. Je le suivis d'un regard attendri : comment se trouvait-il des hommes assez dépourvus de cœur pour envoyer à la boucherie ces jeunes et beaux soldats?

Les journaux de l'opposition qui prêchaient la guerre, me faisaient l'effet d'affreux vampires.

Le lendemain, les jours suivants, nouvelle hausse à la Bourse. Avec quelle joie je la constatai! Autant elle m'eût terrifié sans mon entretien avec Léonce, autant elle me réjouissait maintenant que je connaissais le revirement survenu dans notre spéculation.

Enfin le jour fixé pour notre rendez-vous arriva. On pense si je fus exact! A sept heures et demie je sonnai chez Léonce, le cœur palpitant.

XVI

Léonce était levé et m'attendait. Il avait le sourcil froncé et l'air en colère.

— Bonjour, me dit-il d'un ton sec.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, tu parais contrarié... Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a... que je suis furieux! C'est inimaginable, ce qui m'arrive...

— Tout est perdu! balbutiai-je.

Et, pris d'une sueur froide, je me laissai tomber sur une chaise en me cachant la figure entre les mains.

Il ne parut pas s'apercevoir de cette pantomime, et, marchant dans la chambre à grands pas, il continua:

— N'est-ce pas affreux?... Une opération si bien conduite!... des ordres si précis!... Et un animal qui ne fait rien, qui se croise les bras!... Ah! pourquoi ne suis-je pas allé chez Lentague! C'était d'abord mon intention...

— Allons, dis-je d'une voix étranglée, parle; achève-moi d'un mot, j'aime mieux cela.

— Comment! que je t'achève... Est-ce que tu vas recommencer tes manières? Je n'aime pas ça, et je te préviens que si tu crois me toucher par tes gémissements, tu peux les rengaîner! Oui, je le répète, c'est affreux!... La déclaration de guerre était résolue, imminente, tu te le rappelles. Je vais trouver Michaud, mon coulissier; je lui donne l'ordre de vendre. Bien. Il exécute l'ordre à la lettre. Tout à coup j'apprends que le vent a tourné, que le gouvernement est pour la paix, qu'on va s'embrasser... Vite, je cours chez Michaud.... Contre ordre.... qu'il achète... à mort!

— Est-ce qu'il n'en a rien fait?

— Si! le brigand! mais il m'a trahi, volé, j'en suis sûr; malheureusement je n'en ai pas la preuve.

— Enfin, qu'est-ce que nous perdons?

— Ce que nous perdons... cinquante, soixante mille francs peut-être!

— Ah! miséricorde!

Je me sentais prêt à m'évanouir.

— Oui! continua Léonce, il a fait ce que je lui avais ordonné; seulement, comme l'opération était excellente, il a jugé à propos de se l'appliquer.

— En sorte que nous sommes ruinés?

— J'aimerais presque autant cela, je serais moins en colère. Le beau venez-y-voir! Tiens! voici ta part : c'est joli!

Il me jeta sur les genoux un billet de mille francs et deux cents francs en or; quelques louis roulèrent sur le parquet.

— Ma part? demandai-je d'un air ahuri.

— Oui. Le courtage déduit, voilà notre gain. Deux mille quatre cents francs à partager entre nous deux, c'est brillant!

— Mais alors, nous ne perdons rien?

— Comment rien? s'écria-t-il en se croisant les bras et en me regardant en face, deux mauvais mille francs, quand il nous en revenait, j'en suis sûr, au moins cinquante mille! Tu appelles cela rien? Je te trouve plaisant!

— Ah! mon cher ami... mon bon Léonce. Dieu! quelle peur tu m'as faite!

Je tremblais, je balbutiais; mes yeux roulaient des larmes.

— Ah ça, qu'est-ce qui te prend encore? fit-il d'un air fâché.

— Quel bonheur! m'écriai-je... Pardon, mon cher ami... mais j'avais compris, j'avais cru entendre que non-seulement nous ne gagnions rien,... mais que les trente mille francs, la *couverture*, comme tu dis, étaient perdus.

— Il ne manquerait plus que cela !

— En effet,... tu comprends dans quelle position je me trouverais !... tandis que... C'est à moi ces douze cents francs ?

— Sans doute ; c'est ta part, comme je t'ai dit.

— Ah ! je renais, quel bonheur !

— Pauvre garçon ! fit Léonce avec un sourire de compassion amicale. Et tu as du cœur, car tu n'as pas songé à me faire le moindre reproche.

— Pourquoi ?... Quel reproche veux-tu que je te fasse ?

— Mais... de ce que je me suis laissé duper, voler comme un enfant.

— Oh ! mon cher ami,... je sais bien que ce n'est pas ta faute.

— Si ! c'est ma faute !... Je ne devais pas avoir cette ridicule confiance ; je devais surveiller plus strictement...

— Oublions cela, c'est fini maintenant.

— Oh ! on ne m'y reprendra plus. Je réparerai ma maladresse, sois tranquille !... C'est déjà fait.

— Déjà fait ?...

— Oui. Lentague est un honnête homme, lui, incapable de ces tours de passe-passe... Et d'ailleurs, capable ou non, j'aurai l'œil sur lui.

— Bien, c'est ton affaire. Mais, quant à moi, qui ne suis pas fait pour de pareilles émotions, — car elles dépassent mes forces, vois-tu, elles me tuent, — je vais me dépêcher de remettre dans ma caisse ces trente mille francs...

— Comment ! remettre dans ta caisse ?... plaisantes-tu ?

— Non. Il me tarde de régulariser ma situation...

— Ah ça, tu rêves. — Est-ce que tu t'imagines, bonnement, que je vais rester sous le coup d'un échec comme celui-là, et que je n'ai pas cherché à prendre ma revanche? Quelle idée te faisais-tu donc de moi? Tu me crois donc plus flasque et plus mou qu'un gant?

— Comment! tu veux encore tenter?...

— C'est déjà fait! je te l'ai dit tout à l'heure. Tu ne comprends donc pas?

Je laissai tomber mes bras avec accablement.

— Ah! mon Dieu! murmurai-je, moi qui espérais si bien être quitte de toutes ces transes! Depuis quinze jours, je ne vis pas, je sèche d'inquiétude...

— Quel pleurard!

— Eh! justement, c'est parce que je suis un pleurard que tu aurais dû t'abstenir...

— Laisse-moi donc! tu t'y habitueras.

— Oh!...

— Je te dis que si! On s'habitue à tout, même à être riche. Tu verras!... quand j'aurai fait de toi, et malgré toi, un millionnaire...

Je secouai la tête tristement.

— Tu en doutes! fit-il scandalisé, — même quand tu vois que, dans une spéculation contrariée par un revirement imprévu, entravée par un drôle bon à pendre, j'ai su réaliser deux mille quatre cents francs, — alors que tant d'autres, à ma place, seraient descendus, comme le thermomètre ce matin, au-dessous de zéro!...

— Je ne dis pas, mais... j'aurais mieux aimé que tout fût fini...

— Allons donc! nous ne faisons que commencer.

— Si je pouvais rentrer dans mes trente mille francs...

— Ils sont entre les mains de Lentague, où ils feront des petits, je t'en réponds !

— Lentague ?

— Oui, mon nouveau coulissier, je te l'ai dit. Tiens ! voici son reçu. Il est honnête, celui-là, je le sais ; et malgré cela, tu vois, je prends mes précautions.

— C'est égal, tu aurais dû au moins me consulter.

— Pour être encore accablé de tes observations, de tes recommandations ! Et puis, est-ce que cela n'allait pas tout seul ? Voyons, écoute-moi tranquillement, et tâche de comprendre, si c'est possible.

Il m'expliqua sa nouvelle spéculation.

Cela roulait, cette fois, non sur les variations du *trois pour cent*, mais sur la hausse plus que probable, certaine, indubitable, des actions de la Compagnie des *Houillères belges*. Cette hausse serait fatalement déterminée par une diminution de quarante pour cent sur le droit d'entrée des houilles en France ; — une diminution qui avait pour but d'aider au développement et à l'exploitation des chemins de fer existants et surtout à la création de nouvelles voies ferrées. Le projet de loi était à l'étude, et, avant la fin de mars, le public en aurait connaissance : l'adoption par la Chambre ne laissait aucun doute.

Il me dit cela avec tant de conviction, il paraissait si sûr du résultat, que j'en arrivai à donner une sorte d'acquiescement à ce qu'il avait fait.

— Mais c'est égal, lui dis-je en le quittant, quoi qu'il arrive, c'est la dernière fois que nous tentons fortune ensemble.

— Peureux, va !

— Peureux tant que tu voudras, c'est ainsi ; ne l'oublie pas, je t'en prie.

— Allons, soit ! c'est entendu.

— Voilà, dis-je mélancoliquement, encore un mois pendant lequel je vais trembler.

— Tâche de te dominer, d'avoir un peu de cœur. Que diable ! sois homme et ne t'en vas pas prendre ombrage d'un rien. Plus de ces folles paniques !

— J'essayerai. Quand faudra-t-il que je revienne ?

— Le deux avril, à cette heure-ci, pas avant !

— Allons, soit ? au deux avril... Adieu.

Je descendis. Il était neuf heures, et je me rendis à mon bureau.

J'avais éprouvé une contrariété très-vive en me voyant engagé sans mon aveu dans une nouvelle spéculation. Cependant je ne tardai pas à en prendre mon parti sans trop de répugnance.

D'abord, je ne me défiais en aucune façon de la probité de Léonce. Il était certainement léger et étourdi ; mais il était aussi fort intelligent et fort habile. Quant à la situation irrégulière de ma caisse, outre que j'y étais quelque peu aguerri, je ne voyais pas de danger sérieux à ce qu'elle se continuât pendant un mois encore, puisque Maheurtier ne se montrait ni plus méfiant ni plus méticuleux que par le passé. Enfin, c'était la dernière spéculation à laquelle je me trouvais mêlé. Il fallait donc attendre le résultat patiemment, et surtout ne pas retomber dans ces terreurs dont, le mois précédent, j'avais été agité. A quoi cela avait-il servi ?

Je résolus de faire comme si la partie que jouait Léonce m'eût été indifférente, de ne songer à rien, et j'y parvins à peu près. J'écartai de moi tout ce qui

pouvait être cause de suppositions et d'alarmes. Ainsi, je ne jetai même pas les yeux sur le Bulletin de la Bourse de peur d'y voir cotées les actions de *Houillères belges*.

Ce fut un mois de calme, égayé de temps à autre par l'espérance. Car ces douze cents francs que m'avait remis Léonce, c'était mon gain, à moi; un commencement de fortune qui ne s'arrêterait peut-être pas là! En tout cas, j'étais heureux de les sentir dans ma main; je rêvais en les regardant à la dérobée : je les employais à nous procurer un peu de bien-être, ou bien je les ménageais pour ton éducation.

Ah! malheureux, quel réveil m'attendait!

XVII

Le 2 avril j'allai chez Léonce.

— Je t'attendais avec impatience; enfin, te voilà. Tiens, lis! dit-il en me tendant un papier en tête duquel se trouvait cette mention lithographiée :

VENTES ET ACHATS
Valeurs et Effets divers

M. LENTAGUE
7, rue Saint-Marc, 7
PARIS

C'était un bordereau, signé Lentague, et commençant ainsi :

Doivent MM. Causson et de la Coudraye.

Suivait le détail, et, au bas, un total de *quarante-cinq mille trois cents et quelques francs !*

— Comment! m'écriai-je stupéfié, quarante-cinq mille francs... Nous perdons quarante-cinq mille francs ?

— Il le faut bien, si ce ridicule bordereau dit vrai. Aussi, quoique je ne manque pas de sang-froid, j'ai été bouleversé en le recevant hier soir. Je me disais : — Mais c'est impossible ; il y a erreur !... Ces quarante-cinq mille francs représentent juste ce que nous devons gagner.

— Comment, ce que nous devons gagner... nous gagnons donc quelque chose ?..

Je ne savais plus où j'en étais ni ce que je devais croire.

— C'est forcé ! s'écria Léonce ; cela résulte de ce bordereau même.

Il m'expliqua qu'il avait acheté des *Houillères belges* au cours du jour, livraison fin courant, lesquelles *Houillères* avaient haussé. Puis, prenant les chiffres mêmes du bordereau, en substituant au mot *vendu* le mot *acheté*, il trouvait que les quarante-cinq mille francs de différence devaient constituer un profit et non pas une perte pour nous.

— En effet, dis-je, il me semble qu'il en doit être ainsi.

— C'est ce que je ne cesse de me répéter. Et cependant, vois ce bordereau !

— C'est forcément une erreur.

— N'est-ce pas ? Il n'y a pas d'autre explication possible.

— Dame ! je n'en vois pas...

— Ah ! Dieu merci ! fit-il avec un soupir de soulagement. Allons vite chez Lentague ; je t'attendais pour cela. Je vais lui donner une rude leçon pour la peur qu'il m'a faite.

Un quart d'heure après nous étions rue Saint-Marc, 7.

Nous montâmes à l'entresol. Léonce entra avec moi dans une chambre éclairée par deux fenêtres sur la cour.

Cette pièce avait l'aspect d'un cabinet d'affaires.

Devant un bureau était assis un homme d'une quarantaine d'années, court, trapu, les épaules larges et fortes, coiffé d'une calotte de velour noir à gland. Ses traits durs et sa figure sanguine et couperosée s'encadraient dans d'énormes favoris bruns. Il cachait sous de grosses lunettes bleues ses yeux maladès, dont on entrevoyait de temps à autre les paupières bordées de rouge.

Léonce, saluant à peine, alla à lui, et présentant le bordereau :

— Monsieur Lentague, fit-il d'un ton sec et irrité, voudriez-vous me dire ce que signifie cette note que vous vous êtes permis de m'envoyer hier soir ?

L'homme aux lunettes bleues jeta un regard froid sur le papier, et répondit d'une voix calme et ferme :

— Rien de plus simple, monsieur le vicomte. Cela signifie que votre dernière spéculation sur les *Houillères Belges* vous coûte 45,374 fr. et des centimes.

— Et comment cela, s'il vous plait ?

— Lisez ce bordereau.

— Ce bordereau me fait l'effet d'une impertinence, et je vous serais obligé d'entrer dans quelques détails.

— Soit : depuis que j'ai eu l'honneur de recevoir et d'exécuter vos ordres, les *Houillères* ont haussé de 25,40.

— D'accord. Eh bien ?

— Eh bien, cela vous prouve que vos prévisions étaient mal fondées. Je comprends l'ennui que vous cause cette déception...

— Mes prévisions étaient justes, Monsieur, et la seule surprise que j'aie éprouvée, a été de voir la hausse s'arrêter là ; j'espérais qu'elle serait plus considérable.

— Alors, monsieur le vicomte, je m'explique difficilement les ordres que vous m'avez donnés.

— Au contraire, ils s'expliquent tout naturellement.

— Pardonnez-moi... Si vous comptiez sur la hausse, il fallait acheter.

— C'est précisément ce que je vous ai dit de faire.

— Non, vous m'avez dit de vendre.

— D'acheter ! Le nieriez-vous ?

— Oui, puisque c'est le contraire qui est vrai.

— Monsieur ! cessons ce jeu. Vous m'avez fait vous donner mes ordres par écrit.

— En effet, et ce qui se passe en ce moment me prouve que j'avais éminemment raison.

— Avez-vous eu la bonne foi de les conserver, et pourriez-vous me les présenter ?

— Rien de plus facile.

Lentague ouvrit un des tiroirs du bureau et y prit un écrit qu'il mit sous les yeux de Léonce ; mais sans le lâ-

cher, comme s'il eût craint quelque perfidie à propos d'une pièce de cette importance.

Léonce, après y avoir jeté un regard, fit un brusque mouvement de surprise.

— Est-ce que mes yeux me trompent, est-ce que je rêve ? s'écria-t-il.

Je m'approchai de l'autre côté, tremblant d'émotion.

Léonce lut, et je lus avec lui :

« Je prie M. Lentague de *vendre*. »

— De *vendre*, vous voyez ! insista Lentague.

— En effet, dis-je, il y a bien : de *vendre*.

— Mais c'est absurde ! mais je n'ai pas pu écrire cela, fit Léonce.

— Nierez-vous votre écriture et votre signature ? demanda Lentague.

Léonce examina la pièce.

— En effet, dit-il, c'est bien ma main. Mais comment se fait-il ?...

Je craignais qu'il n'y eut sur ce papier une surcharge, un grattage, un déguisement quelconque. O naïveté ! j'examinai cette pièce avec une attention méticuleuse, à l'endroit, à l'envers. Comme ces gredins devaient rire derrière moi, tandis que j'appliquais le papier sur la vitre de la fenêtre pour me convaincre qu'il n'y avait pas de transparence suspecte à l'endroit où était écrit le malencontreux mot ! Tout était, bien entendu, d'une netteté et d'une régularité irréprochables.

— En effet, dis-je à Lentague en lui rendant l'écrit, qu'il plaça dans son tiroir, sous clé, il me semble qu'il n'y a rien à dire contre cette pièce.

En ce moment, Léonce, qui était depuis une minute

plongé dans un morne abattement, se releva tout à coup, et apostrophant Lentagne d'un air furieux :

— Que m'importe ce chiffon ? s'écria-t-il. Il n'y en pas moins de votre part une trahison !

— Monsieur !... fit sévèrement Lentague.

— Oui, une trahison, car vous saviez mes intentions. Je vous avais dit que je prévoyais une hausse.

— Monsieur, répliqua Lantague du ton d'un homme qui cherche à se contenir et qui n'y parvient qu'à peine, j'ai l'habitude de m'en rapporter exclusivement aux ordres écrits que je me fais donner par mes clients.

— Et quand, par suite d'une erreur, ces ordres se trouvent absurdes ?...

— J'en suis fâché.

— Vous les exécutez tout de même, sans crier gare?... Mais c'est une infamie ! car enfin... Oh ! oui, je me rappelle maintenant... je comprends comment cela a pu se faire... C'était ici, à cette même place : vous me dites de vous donner mandat par écrit ; j'y consens. Il y avait là deux de vos clients, deux imbéciles qui, pendant que j'écrivais, ne cessaient de parler avec vous, et tout haut, de vendre... de vendre, à n'en plus finir... Le mot qu'ils avaient à la bouche sera venu sous ma plume...

— C'est possible, mais que diable ! on se relit... c'était assez important !... Enfin, mon cher monsieur, je comprends votre désappointement, mais à qui la faute?

— A vous, pardieu ! Car, je le répète, en revoyant cet écrit, vous avez dû nécessairement vous apercevoir qu'il était en contradiction avec mes paroles.

— Est-que je me les suis seulement rappelées, vos paroles !... Quand j'ai reçu daas la matinée trente ou

quarante clients, comment voulez-vous que je me souvienne des raisons plus ou moins bonnes, dont chacun d'eux a jugé à propos de m'entretenir?

— L'absurdité du mandat que je venais de vous donner devait vous sauter aux yeux!

— Croyez-vous donc que ce soit le premier mandat absurde que j'exécute?

— Mais enfin, dans ces cas-là, on avertit par un mot. On ne s'en tient pas à la lettre; on recherche l'esprit.

— Ah! ah! l'esprit, fit Lentague en ricanant, dans les ordres de mes clients!

— Monsieur, s'écria Léonce exaspéré, vous osez plaisanter. Vous m'insultez!

— Eh! laissez-moi tranquille!

— Vous êtes un insolent!

Et Léonce, menaçant, s'avança sur Lentague, qui se mit en position de repousser toute espèce de voie de fait.

Je me précipitai entre eux afin d'éviter une collision. Enfin il parurent se calmer.

— Sortons! me dit Léonce comme s'il eût craint de se laisser emporter de nouveau.

Et il m'entraînait avec lui vers la porte.

— Pardon, dit froidement Lentague. Un mot s'il vous plaît. J'ai trente mille francs à vous; c'est par conséquent quinze mille et quelques cents francs que vous me redevez... Si demain, avant midi, cette somme n'est pas comptée ici par l'un de vous, je vous poursuis tous deux, je porte plainte.

— Jamais! s'écria Léonce. La sottise est pour ceux qui la commettent, c'est-à-dire, dans l'espèce, pour vous.

— Nous verrons bien! fit Lentague.

— Et non-seulement, continua Léonce, je ne vous

compterai rien, mais encore j'entends bien vous faire rendre les trente mille francs que je vous ai déposés.

— Oh ! oh ! ce serait plaisant.

— Pas si plaisant que cela ! Et si vous avez bonne envie de nous donner de vos nouvelles, prenez garde ! vous pourriez bien recevoir des nôtres. Au revoir.

— Au revoir. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit : Demain, à midi, dernier délai.

Nous sortîmes.

XVIII

On peut se figurer dans quel état cette scène m'avait mis : j'étais consterné. Quant à Léonce il ne se possédait plus.

— Le butor !... le maroufle ! s'écriait-il ; oser me parler comme il vient de le faire. Pourquoi m'as-tu retenu ?

— Tu te serais fait assommer.

— Au fait c'est possible. Ces gens-là sont forts comme des brutes. Allez donc maintenant demander raison, envoyer des témoins à ces espèces.

— Il ne s'agit pas de cela.

— C'est vrai... un coup d'épée leur ferait trop d'honneur ; c'est la bastonnade qu'il faudrait.

— D'accord ; mais, en attendant, comment allons-nous sortir de là ?

— Sortir... c'est bien simple. D'abord, je l'envoie promener avec son bordereau.

— Il ne me paraît pas homme à se contenter de cela.

— J'en suis fâché. Et quant à tes trente mille francs, sois tranquille, je le forcerai bien à me les rendre. Je m'en vais de ce pas porter plainte.

— On ne t'écoutera pas.

— Et pourquoi ne m'écouterait-on pas?

— Parce que les apparences sont toutes en sa faveur; parce qu'il a une preuve positive contre toi, tandis que tu n'en as aucune contre lui.

— Encore une fois, je n'admets pas cela. Quand on rapprochera de cette commission écrite mes explications verbales, celles que j'ai dû forcément lui donner...

— Eh bien, soit! je le veux bien. Tu élèves des difficultés, tu formules des plaintes, et tu finis par obtenir gain de cause. Mais, moi, en attendant, qu'est-ce que je deviens? Je suis déshonoré, perdu.

— Comment cela?

— Tu as entendu Lentague : si demain, à midi, il n'est pas payé intégralement, il nous poursuit, il nous assigne tous deux... Comprends-tu? tous deux.

— Bon. Et après?

— Après... que cela te soit égal, je le conçois. Mais, crois-tu que ces poursuites, ce procès qu'il faudra soutenir, puissent passer inaperçus?... que Maheurtier ou quelque actionnaire de la *Caisse* n'en aient pas connaissance?...

— Ah diable!... c'est vrai!

— On me soupçonne, on me demande mes comptes...

— C'est vrai, tu as raison. C'est impossible, tout à fait impossible.

— Pourquoi faut-il que tu m'aies entraîné dans cette affaire? Si encore tu n'y avais pas mêlé mon nom.

— Ah ! oui, c'est là le tort que j'ai eu ; c'est là le reproche que tu es en droit de m'adresser. Je te demande mille pardons. Mais, mon pauvre ami, n'accuse que ma loyauté : c'est à toi surtout que je songeais en faisant cette spéculation, au gain qu'elle devait te rapporter et, j'ai tout naturellement accolé ton nom au mien. C'était une imprudence, oui !... et maintenant elle est irréparable.

— Tu le reconnais !

— Sans doute. Et, comme tu dis, il faut régler tout de suite; une fois l'affaire réglée, c'est fini, plus de recours possible !... Oh ! ce Lentague !...

— Si tu avais seulement les quinze mille francs qu'il nous faut verser demain.

— Ah ! si je les avais !... Ce soir même tout serait terminé.

— Où les prendre?

— Dame !... je ne vois qu'un moyen.

— Ma caisse? c'est impossible.

— Il faut pourtant bien que ce soit possible, puisque c'est forcé.

— Je ne veux pas !... On finirait par s'apercevoir...

— Bah ! quinze mille francs de plus ou de moins.

— Oh !... à force d'y puiser...

— Enfin, mon cher ami, réfléchis, tâche de trouver autre chose... Pour moi, je ne vois que cela.

— Et comment combler ce déficit?

— Sois tranquille, nous y parviendrons, que diable ! nous ne serons pas toujours malheureux ; il me viendra quelques fonds, une autre opération se présentera...

— Oui, mais quand?

— Je ne sais pas; mais cela ne saurait tarder beaucoup.

— Et, en attendant, il faut que je reste à découvert avec ma caisse. Un danger de tous les instants, et indéfini!

Nous étions rentrés chez Léonce; tandis que je restais morne et abattu, il se promenait dans sa chambre, cherchant un expédient qui pût me tirer de là.

— En y réfléchissant, dit-il tout à coup, je trouve que tu n'as pas tout à fait tort de craindre que Maheurtier ne te demande une vérification. Il peut s'en aviser, un matin, pour une raison ou pour une autre. C'est là, en effet, un véritable danger.

— Quand je te le disais!

— Oui, il faut obvier à cela. Tiens! voici une idée qui me venait tout à l'heure, et qui me semblait assez ingénieuse. Je te la donne pour ce qu'elle vaut; toi qui es un homme pratique, tu verras jusqu'à quel point elle est applicable.

— Qu'est-ce que c'est?

— Voici. Prêterais-tu cent mille francs à quelqu'un qui se présenterait à ta caisse avec cent mille francs de titres?

— Non. Il faut qu'il y ait un écart entre le nantissement et le prêt.

— Naturellement. Et qui est juge de cet écart?

— Maheurtier. Il me donne des indications générales auxquelles je dois me conformer dans chaque affaire.

— Si les valeurs étaient excellentes, tu donnerais bien quatre-vingts mille francs?

— Oui.

— Si pourtant on ne t'en demandait que cinquante ?...

— A plus forte raison...

— Est-ce qu'il n'arrive pas quelquefois, qu'on n'épuise pas tout son crédit?...

— Assez souvent; beaucoup d'emprunteurs ne sont pas fâchés de se débarrasser de titres au porteur, qui peuvent se perdre ou se voler.

— Alors... mon cher ami, tu es sauvé!

— Sauvé... comment?

— Sans doute. Tu n'as qu'à utiliser pour toi la différence entre le crédit demandé et celui qu'on eût pu obtenir.

— Je ne saisis pas bien...

— Ainsi, pour continuer mon exemple, tu aurais pu prêter quatre-vingts mille francs, et on ne t'en a demandé que cinquante.

— Bien.

— Différence : trente mille. Dans le certificat de nantissement délivré à l'emprunteur, tu es forcé de porter cent mille francs; mais sur tes registres, tu peux très-bien n'en porter que soixante-dix.

— Ce serait un faux!

— Tu crois...

— Mais certainement!... Un faux en écriture de commerce.

— Diantre! c'est dommage; car il y avait du bon dans mon idée. Ces trente mille francs sont grevés, tu les affectais à un prêt sous un nom supposé, et ainsi de suite, jusqu'à concurrence de ce que tu dois à la caisse, et même bien au-delà, si ça te fait plaisir. Vienne une vérification, tu es en règle : conformité parfaite entre ta caisse et tes écritures.

— Oui, mais le remboursement auquel tu ne songes pas?

— Pardon, j'y ai songé. L'emprunteur rembourse. Tu lui rends ses cent mille francs de titres, et tu annules, outre l'opération sérieuse, celle qui ne l'était pas. Quant à celle-ci, tu la reportes immédiatement ailleurs, tu l'accoles à un autre emprunt. Un simple déplacement, comme tu le vois.

— C'est-à-dire un nouveau faux, une série interminable de faux!

— Dame! oui... Mais aussi, une sécurité complète. A moins de posséder le secret de cette manœuvre, il est impossible de te trouver en faute.

— Non, encore une fois... C'est trop grave.

— Alors tâche d'imaginer un meilleur expédient.

— Nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous mettre en mesure de combler le déficit, je te l'ai déjà dit.

— Sans doute, mais, en attendant... Combler le déficit! Crois-tu donc que je n'y songe pas? C'est mon ambition, mon rêve! et je n'aurai pas de repos qu'il ne soit réalisé. Oh! sois tranquille... je vais me mettre à l'œuvre, et j'espère bien que tu ne tarderas pas à avoir de mes nouvelles. C'est un peu moi qui t'ai fourré dans ce guêpier; je veux avoir le plaisir de t'en tirer.

— Oh! je t'en prie, mon cher ami.

— Compte sur moi!

Neuf heures et demie sonnèrent à la pendule. Je me hâtai de sortir pour aller à mon bureau. J'étais en retard; c'était peut-être la première fois. Ce retard n'allait-il pas être fâcheusement interprété?

Heureusement Maheurtier n'était pas encore là.

Il me fallut devant les autres employés paraître naturel, gai... me donner l'air de travailler. Mais de travail véritable, il n'en fallait pas demander ; j'en étais incapable.

Pourtant je n'éprouvais pas ces déchirements terribles, cette exaltation de désespoir, auxquels je me fusse attendu après une telle catastrophe. Non, le coup qui venait de me frapper était si violent que j'en étais écrasé ; je demeurais là, inerte, dans un engourdissement stupide et douloureux.

Le peu de pensée qui me restait, je l'employais à retourner en tous sens ma situation.

Je réfléchis à l'expédient que m'avait conseillé Léonce. Oui, sans doute, cette simulation d'emprunts était praticable et même facile, et je pourrais avec cela affronter une vérification même minutieuse. Mais c'étaient des faux ! J'aggravais mon crime !... Ainsi donc j'en étais là..., à discuter avec le code pénal !... Et pourtant si, d'ici à quelques jours, rien ne changeait, il faudrait bien en venir à cette extrémité. Je sentais déjà que je n'y échapperais pas !

Le soir, en vous revoyant, ta mère et toi, j'éprouvai une émotion si vive et si subite que je chancelai et fus obligé de m'appuyer contre un meuble.

— Ah ! mon Dieu, qu'as-tu donc ?... demanda ta mère.

— Rien... ce n'est rien, balbutiai-je.

— Mais tu es pâle, oppressé...

— Oui..., un étourdissement...

Elle me fit asseoir, s'empressa autour de moi. Je me remis peu à peu. Mais mon cœur était trop plein, je fondis en larmes.

— T'est-il arrivé un malheur? me demandait ta mère inquiète.

— Mais non, — je te dis que ce n'est rien, — une sorte d'accès nerveux, une puérilité... Tiens, c'est tout à fait passé.

Et je souriais!

— Ah! que tu m'as fait peur!... dit-elle.

Je l'attirai contre ma poitrine; toi aussi, mon pauvre Richard; et, tous deux, je vous couvris de baisers précipités, fiévreux, comme s'il se fût agi d'un dernier adieu.

XIX

Chose bizarre et que j'ai souvent observée: Après les grandes catastrophes, on dort à ravir. Tout devrait vous tenir éveillé: l'inquiétude, le remords, le désespoir. Il n'en est rien. On dirait que la nature se plaît à vous donner de nouvelles forces pour vous aider à supporter les luttes du lendemain.

Je dormis donc d'un lourd sommeil, et, à peine habillé, je courus rue Vivienne.

Mon parti était pris: il fallait payer Lentague; je ne pouvais pas rester sous le coup des menaces de cet homme.

A onze heures et demie je me rendis chez lui.

Je le trouvai dans son cabinet. — assis devant le

même bureau où je l'avais vu la veille. Il semblait fort occupé à feuilleter un tas de paperasses.

Il leva sur moi ses lunettes bleues derrière lesquelles le regard disparaissait.

— Ah ! c'est vous, M. Causson. Veuillez vous asseoir, je suis à vous.

Il referma ses paperasses.

Je m'assis sans mot dire et avec la sombre résignation d'un condamné.

— Vous faites bien de venir, me dit Lentague. Il n'est pas dans mes habitudes d'user si promptement de rigueur envers mes clients ; mais vous comprenez que les procédés employés par M. de la Coudraye n'étaient pas faits pour me disposer à la moindre complaisance.

Nous causâmes de la scène de la veille. Il me félicita de la modération que j'avais montrée. Mon sang-froid dans cette circonstance indiquait, selon lui, que j'étais doué d'une qualité sans laquelle il n'y avait pas de spéculateur sérieux : l'impassibilité. Et cela l'avait d'autant plus frappé que dans ce moment j'avais véritablement à me plaindre du vicomte.

— Voyons, monsieur, ajouta-t-il, vous avez un sens droit et rassis ; eh bien, je m'en rapporte à vous, que pensez-vous de cette difficulté ?

— J'avoue, dis-je, que toutes les apparences sont contre lui, mais il est déplorable que...

— Déplorable, en effet, fit-il en m'interrompant, je dirai plus, c'est un véritable malheur ; je le regrette vivement pour vous, qui n'êtes pour rien dans cette maladresse ; et je le regrette aussi, je dois le dire, à cause du vicomte dont j'ai su quelquefois, en affaires, apprécier la loyauté.

Il fit l'éloge de Léonce, la seule chose qu'il blâma en lui, ce fut une légèreté d'esprit excessive.

— Il traite, me dit-il, avec un sans façon et une étourderie déplorables les affaires les plus sérieuses et les plus importantes. Grâce à ces malheureuses dispositions, il a su rendre médiocres des opérations qui étaient excellentes, et détestables celles qui n'étaient que médiocres. Je serais désolé, ajouta-t-il, de gâter les bons rapports qui paraissent exister entre vous et lui ; mais s'il m'est permis de vous donner un conseil, ce serait de ne jamais engager de spéculation dont le vicomte aurait la direction tout seul, — et uniquement, je vous le répète, à cause de cette insouciance qui amène, comme vous voyez, de si fâcheux résultats.

Je remerciai Lentague de ce conseil, en lui disant qu'il était à peu près superflu, car après ce qui s'était passé, je n'avais pas envie de mettre de nouveau le vicomte à l'épreuve. Puis je comptai sur le bureau les quinze mille trois cents et quelques francs que j'avais à payer. Lentague s'apprêta à m'en donner quittance au bas du bordereau.

— Mettez, lui dis-je, que vous recevez cette somme par mes mains, et de mes deniers.

Il eut sur les lèvres un léger sourire et fit ce que je demandais.

Je pris congé et il me reconduisit.

— Je suis fâché, me dit-il gracieusement, que nos relations aient commencé dans des conditions aussi désagréables pour vous. Mais vous ne m'en voudrez pas, je l'espère ; vous n'en garderez même pas mauvais souvenir, et je suis convaincu, si plus tard vous voulez

tenter quelque nouvelle spéculation, qu'il ne vous répugnera pas de me donner vos ordres.

Je le remerciai, et je revins rue Vivienne.

Dès le soir même, je me mis à faire ce que je n'osai appeler la régularisation de ma situation vis-à-vis de la caisse.

Dirai-je mes hésitations, mes terreurs, mes angoisses, l'agitation qui fit trembler ma main quand pour la première fois je traçai une note qui n'était pas sincère, quand il me fallut signer d'un nom qui n'était pas le mien, quand j'altérai mon écriture?

Comment ai-je pu franchir un tel pas? J'en suis à me le demander. Il fallait que ma tête fut complétement perdue. En effet, l'engrenage terrible où je m'étais laissé prendre paralysait ma volonté et me jetait tour à tour dans une surexcitation et un abattement qui bouleversaient mon libre arbitre et émoussaient ma conscience.

Cette infamie une fois commencée je l'achevai fiévreusement, rapidement. J'eusse fait ainsi des faux pour un million.

Puis, je retombai lourdement sur mon bureau, anéanti, brisé, pris d'un tel dégoût de moi-même et de la vie, que je me demandai si je ne me tuerais pas.

Je songeai à ma femme, à mon enfant, et des larmes me jaillirent des yeux. Je revis une foule de choses, je pensai à une foule de circonstances étrangères à cela, à mes parents, à mes amis de pension, à mon mariage, à toi, mon pauvre Richard, à tout ce qui souriait dans mon existence, à tout ce qui l'avait égayée, embellie, et tout ces souvenirs m'assaillaient comme une honte et une insulte à ma bassesse.

J'étais plongé dans ces rêveries sans fin, quand Maheurtier entra. Il était gai, content, souriant ce matin-là. Il me fit entrer dans son cabinet, et je dus paraître comme lui gai, content, et sourire. — Rire même, avec la mort dans le cœur, des confidences et des causeries assez gaies auxquelles il se livra !

Par quelles épreuves je passai ce jour là !

Maheurtier, suivant son habitude, me demanda un aperçu des opérations de la veille. De quel frisson je fus saisi à cette demande, si naturelle, et qu'il me faisait tous les jours ! Puis, quand il jeta sur mes registres un œil distrait, je crus remarquer que, sans rien dire, il suspectait certaines opérations, qu'il regardait curieusement sur le registre à souche certaines signatures. Il n'en était rien cependant. Au contraire, par une fatalité étrange, Maheurtier se mit à me féliciter de mon assiduité, de mon travail, de ma probité, de mon aptitude. Quel moment il choisissait pour cela !

— Et véritablement, ajouta-t-il, mon cher Causson, avec tant de bonnes qualités, avec un dévouement hors ligne, vos appointements ne sont pas suffisants. Je prends sur moi de les porter à trois mille francs. Plus tard, bientôt même, je l'espère, je les ferai porter à trois mille cinq.

Ce fut le comble. Je faillis éclater, avouer mon indignité. Je lui pris les mains et, sous le coup d'une émotion extraordinaire, je balbutiai des paroles inintelligibles. Il ne vit dans tout cela qu'une manifestation un peu excessive de ma reconnaissance, et il me dit doucement :

— Voyons, mon cher Causson, ne me remerciez pas avec cette chaleur. Je ne vous accorde même pas ce qui vous est dû.

Pourquoi n'a-t-il pas deviné la vérité? Pourq oi ne la lui ai-je pas avouée? Rien de ce qui est surven plus tard ne serait arrivé, j'en suis sûr. Oui! il aurai pardonné à ma faiblesse, à mon repentir, tout en me blâmant sévèrement; il eût réparé mes faut s; il m'aurait tiré des griffes des gredins qui m'exploi aient, et il aurait démasqué leurs manœuvres que, da is ma simplicité, je n'apercevais pas. Mais il était écri qu'il en serait autrement

Les jours d'après, je compris enfin que Maheurtier n'avait aucun soupçon. Cependant je ne pouvais pas rester dans cette position. Je me dis que tout cela devait avoir un terme, qu'un seul homme pouvait me tirer de cette impasse, celui-là même qui m'y avait poussé, Léonce. N'était-ce pas lui qui, par ses conseils, m'avait amené où j'en étais? lui dont les opérations mal conduites, m'avaient compromis aussi gravement?...

Je me mis donc à aller chez Léonce. Mais j'eus beau le demander, toujours je trouvais porte close. Sans doute il m'avait signalé à son domestique, et celui-ci, craignant que je ne prisse la place d'assaut comme je l'avais déjà fait, ne venait même pas m'ouvrir.

J'écrivis. — Pas de réponse.

Enfin un jour, en passant sur le boulevard pour me rendre rue Taitbout, je vis Léonce conduisant lui-même un élégant tilbury.

Je courus au devant de lui sur la chaussée, au risque de me faire écraser par les autres voitures.

Je fis signe. J'appelai : Léonce!

Il m'aperçut, me fit un léger et gracieux salut et passa : la roue du tilbury frôla ma cuisse et faillit me renverser.

Je restai stupéfait.

— Gare donc! crièrent deux ou trois cochers.

Je n'eus que le temps de revenir sur le trottoir.

J'étais exaspéré. — Quoi! après ce qui s'était passé, il se jouait ainsi de moi, il me délaissait. Je n'existais plus à ses yeux. — Tire-toi de là comme tu pourras! Et monsieur continuait à mener joyeuse vie! — Pas un mot; à peine un petit signe dédaigneux et protecteur;... l'éclaboussure de sa roue par-dessus le marché! ..

Je serrais les poings de rage et j'avais soif de vengeance. Mais me venger, comment? Quelle plainte, quelle poursuite exercer contre cet être sans cœur? Que pouvais-je faire? Me plaindre, c'était me livrer.

Ah! que le misérable comptait bien sur cette impossibilité! Il me fallait ronger mon frein, en silence, à l'écart! J'étais désarmé, impuissant!

XX

Je n'avais qu'une idée, une idée fixe : combler le déficit de ma caisse.

Toute ma vie se passait à chercher des expédients. Je me pressais la tête dans les mains et je me disais : « Cherche, il faut absolument que tu trouves. »

Mille idées de spéculation, plus folles les unes que les autres, venaient sans cesse m'assaillir. Les plus monstrueuses amorces de la quatrième page des jour-

naux me donnaient à réfléchir. Et aujourd'hui, lorsque je songe à toutes ces aberrations, loin de m'en étonner, je me les explique : Un homme qui se noie, s'inquiète-t-il de la solidité des branches auxquelles il s'accroche ?

Mon déficit était de cinquante mille francs ; que m'importait de l'augmenter? Ne serais-je pas perdu aussi bien pour cinquante mille francs que pour cinq cent mille ?

J'étais dans un tel état de trouble et d'exaltation que le plus naïf chevalier d'industrie, avec les promesses les plus dérisoires, aurait eu raison de moi. Mon digne ami, le vicomte de la Coudraye, le savait bien !

Un soir, comme je revenais de mon bureau, je rencontrai Lentague au coin de la rue de la Banque.

Ce fut lui qui me reconnut.

— Tiens ! monsieur Causson, si je ne me trompe... dit-il.

— En effet... Monsieur Lentague.

— Et qu'est-ce que vous faites, sans indiscrétion, depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir? Avez-vous revu M. de la Coudraye? Il est revenu chez moi.

— Ah?

— Oui. Cela ne m'a pas surpris. Le premier moment de vivacité passé, il a reconnu ses torts, et il a su les réparer.

— Eh bien ! vous êtes plus heureux que moi. S'il a réparé ses torts envers vous, il en a envers moi que j'aurai peine à lui pardonner jamais.

Lentague passa amicalement son bras sous le mien et me pressa de lui faire connaître mes griefs contre Léonce.

— Que voulez-vous? me dit-il quand j'eus fini, le vicomte est comme cela : c'est un bourreau d'argent. Aujourd'hui il vous jettera à la tête cinquante mille francs que vous ne lui demandez pas ; demain, vous ne pourrez pas tirer de lui un sou de ce qu'il vous doit. Cependant, ce que vous me dites là m'étonne ; si léger, si étourdi qu'il soit, il aurait dû songer que votre position à vous est exceptionnelle.

— Exceptionnelle?...

— Oui. Vous êtes le caissier d'une grande administration ; vous avez avancé, tant pour lui que pour vous, une cinquantaine de mille francs. Sans doute je ne voudrais pas que le vicomte vous fit l'injure de supposer que vous n'êtes pas en règle avec votre caisse ; mais il devrait au moins songer à la défaveur où vous tomberiez auprès de votre administration, si cette perte était connue.

Cette longue phrase, dite nettement et scandée pour ainsi dire, m'entra dans les chairs comme une lame d'acier, et je sentis une sueur froide sur mon visage.

— Sans doute, dis-je machinalement, il aurait dû songer à cela.

— D'autant mieux, ajouta Lentague, qu'en ce moment il est en fonds. J'en sais quelque chose.

— Comment, il est en fonds!...

— Oui, car il m'a déjà versé une douzaine de mille francs, sans compter ce que j'attends de lui sous peu...

— Et il n'est pas venu me trouver! Il me fuit, il se cache, il me laisse dans l'embarras!

— Ecoutez, fit Lentague, il ne faut peut-être pas trop vous hâter de l'accuser. Dans mes rapports avec le vicomte depuis votre visite, j'ai cru remarquer en lui une

certaine préoccupation de ce qui vous concerne. Ce qu'il tente en ce moment a peut-être pour but de vous indemniser de vos pertes.

— Ah ! il tente quelque chose? S'il réussit aussi bien que la dernière fois!

— Oh ! ceci est une autre affaire. Dans l'opération dont il s'agit il n'a aucune direction, heureusement. C'est à moi que cette direction appartient, et je réponds du succès. Le vicomte n'a fait que souscrire et me confier ses fonds. Quoi qu'il en soit, oubliez ce que je vous ai dit. J'ai peut-être trop causé. Ne lui parlez pas, si vous le voyez, de mon indiscrétion ; il m'en voudrait. Mais cela peut vous profiter. Je vous répète que j'attends, dans quelques jours, un versement de la part du vicomte. Il est en fonds, et pour vous, c'est une occasion que vous ne devez pas laisser échapper. Adieu.

Lentague me quitta. Je restai quelques minutes, à réfléchir. Ma colère contre Léonce était à son comble.

— Il faut absolument que je le voie ! me dis-je.

Et sans songer aux innombrables courses que j'avais déjà faites inutilement pour le trouver, je revins sur mes pas et me dirigeai vers la rue Taitbout.

Léonce était chez lui.

— Ah ! enfin, m'écriai-je. Ce n'est pas malheureux !

Il vint à moi d'un air amical. Mais il fallait que ma colère se passât.

Je lui fis les plus vifs reproches : je lui parlai de son indifférence, de l'abandon où il me laissait, du parti qu'il semblait avoir pris de ne pas me recevoir, de ne pas répondre à mes lettres.

Il m'écouta sans m'interrompre avec une sorte de résignation triste, et dans l'attitude d'un homme dont

on méconnaît les sentiments, mais qui subit sans plainte cette injustice.

— Ainsi, dit-il, voilà ce que tu pensais de moi! voilà comment tu me jugeais, pendant que je me préoccupais uniquement de la situation fausse où tu te trouves, quand mon unique souci était de t'en tirer!

— Il y paraît, en effet! dis-je ironiquement.

— Oui, je ne songeais qu'à cela. Je ne suis pas de ceux qui renient leurs actes pour échapper à une responsabilité quelconque. Je sais dans quelle perte je t'ai entraîné, et mon intention est bien de la supporter à moi seul.

— C'est pour cela sans doute que, pouvant disposer de douze mille francs, tu es allé les porter chez Lentague!

— Ah! tu as vu Lentague? Il t'a dit...

— Je le quitte à l'instant.

— T'a-t-il dit aussi dans quel but et à quelle occasion je lui ai versé cette somme?

— Non, mais il m'a affirmé qu'avant peu il en attendait de toi d'autres plus importantes.

— En effet; mais j'ai bien peur, fit Léonce avec découragement, qu'il ne les attende longtemps.

— Alors, dis-je avec un redoublement d'irritation, tu n'as plus rien; et si tu avais de l'argent, ce n'est pas à moi que tu le destinerais?

— Non, certainement.

— Mais sais-tu bien que c'est infâme, cela?

Il se leva, se redressa vivement, me prit le bras, et, me regardant en face:

— Voyons, veux-tu m'entendre? veux-tu raisonner un peu et de sang-froid? Qu'importent douze mille francs? Est-ce que ta situation n'est pas tout aussi com-

promise pour mille francs que pour un million ? Ce que je voulais, c'était te libérer d'un seul coup. J'ai espéré un instant y arriver.

— Et maintenant?

— Maintenant je ne l'espère plus... Ah ! quel mal je me suis donné, quelles démarches j'ai faites ! Mais je n'arriverai pas, je le sens bien. C'est égal, je ne regrette rien. J'ai la conscience plus tranquille que si j'eusse employé mon temps à gémir avec toi, comme tu l'aurais voulu, sans me démener et sans rien tenter.

— En somme, qu'est-ce que tu tentais, voyons?

— Qu'importe ? Ce serait trop long. C'était une occasion unique ; elle est manquée : il faut en faire son deuil.

— Mais encore?...

Alors il me parla de Lentague. C'était un esprit rigide, peu délié, mais sûr en affaires, plein de tact, ne se lançant que dans les opérations d'un résultat certain. Or, Léonce avait entendu dire que Lentague était à la tête d'une grande affaire qui consistait dans la construction, à la Villette, d'une immense usine destinée à l'exploitation d'un brevet nouvellement pris pour la distillation. Lentague n'avait pas voulu se lancer seul dans cette entreprise, qui exigeait une mise de fonds énorme. Il avait admis des souscripteurs aux conditions les plus favorables, mais en petit nombre. Les constructions étaient commencées et marchaient rapidement.

Léonce avait pris des renseignements : ils s'étaient trouvés favorables. Alors il avait vu là une occasion de regagner, et au delà, ce que nous avions perdu dans les précédentes opérations. Mais comment faire ? Comment s'entendre avec Lentague, après ce qui s'était passé ?

— Dans ces conditions, dit Léonce, convaincu que je me devais tout à toi, à tes intérêts, à ta sécurité, sans aucune réserve, je n'hésitai pas. J'allai trouver Lentague; et, quoique ma dignité, mon amour-propre en souffrissent cruellement, je m'excusai des paroles qui m'étaient échappées. Ne m'en sache aucun gré, si tu veux; mais je puis t'affirmer que j'aurais peine à me résigner encore à une pareille humiliation.

Bref, Lentague avait fini par accepter la souscription du vicomte pour cent mille francs. Mais celui-ci n'avait encore pu réunir qu'une partie de cette somme, et, faute par lui de compléter ses versements, la souscription allait être annulée.

Ces confidences, que j'abrége, m'avaient rendu rêveur, pensif.

— Je m'étonne, dis-je à Léonce, qu'au milieu de tout cela tu n'aies pas songé à moi pour te procurer des fonds.

Il releva ce qu'il y avait d'ironique dans cette observation.

— Causson, s'écria-t-il, c'est mal, ce que tu dis là. Tu as assez fait d'avances sans que je t'en demande de nouvelles, et je mets mon amour-propre à te tirer seul de la position où seul je t'ai mis.

Je rentrai chez moi, et je réfléchis longuement à ce qu'il venait de me dire.

Cette entreprise de distillation ne me sortait pas de la tête. Il me semblait que là était le repos, la réhabilitation, le salut. Impossible de chasser cette idée. Une voix me criait sans cesse :

— Essaie, fais ce dernier effort, sacrifie encore quel-

ques mille francs et tu regagneras tout ce que tu as perdu ; tu seras sauvé !

Le lendemain était un dimanche. Je me levai de bon matin, avec l'intention d'aller vérifier par mes propres yeux si les constructions, dont m'avait parlé Léonce, n'étaient pas imaginaires.

XXI

Je fis le chemin à pied. La marche, la perspective d'un but à atteindre, tout cela me transformait.

J'arrivai à La Villette à l'endroit indiqué.

En effet, je vis une immense construction commencée. Les ouvriers étant absents, je pus me glisser derrière une palissade et examiner à loisir les proportions et l'importance du futur édifice. Il occupait une superficie considérable. Ainsi, tout était bien réel.

Mon imagination surexcitée se mit à travailler. Je vis l'édifice achevé. Puis, bien que je n'eusse aucune idée de ce que pouvait être une distillerie en général, et celle-là en particulier, je me figurai voir la maison en pleine activité : la chaudière bouillante, d'immenses cornues de cuivre, la haute cheminée fumant, toute une population d'ouvriers au travail. J'allai même jusqu'à supputer mentalement le chiffre des affaires : il devait être énorme.

En m'éloignant, comme je reculais pour mieux juger des proportions de l'édifice, je heurtai un passant.

C'était un brave bourgeois, qui, me voyant regarder, se mit à regarder aussi.

— Voilà, dis-je, une magnifique distillerie.

— Peut-être bien, fit le bourgeois.

Je m'étonnai de la simplicité de cet homme.

Cette journée fut comme une éclaircie dans un ciel sombre. Je me voyais déjà principal actionnaire de cette gigantesque entreprise, effaçant la tache qui me souillait, riche après m'être cru ruiné.

Dès le lendemain, au lieu d'aller directement à mon bureau, je me rendis rue Saint-Marc, chez Lentague, afin d'être complétement édifié sur la situation.

Faut-il que je raconte la nouvelle comédie qui fut jouée à mes dépens? Aveuglé, enivré, abêti comme je l'étais depuis ma faute, comment n'aurais-je pas été victime de si habiles comédiens? Quelle mise en scène! quel art dans les moindres détails!

Dans le cabinet de Lentague, étaient étalés de tous côtés des plans de sa distillerie, des devis d'architectes, des imprimés ; jusqu'à des en-tête de lettres, conçus en ces termes : *Grande distillerie de La Villette, brevet d'invention.*

Ce fut, d'abord, un refus, net, absolu, presque brutal de m'admettre dans l'affaire.

Et comme j'insistais je fus éconduit.

— Nous ne voulons pas de vous, me dit Lentague, nous avons plus d'argent qu'il ne nous en faut.

Pendant huit jours, mes demandes, mes prières furent vaines.

Eternelle histoire du cœur humain : plus j'étais éconduit et malmené, plus je devenais opiniâtre. Cette habile résistance, en dissipant mes premiers soupçons, excitait

mes désirs et enflammait mon imagination au-delà de toutes limites.

La distillerie avait peu à peu disparu : je ne voyais plus à la place qu'une magnifique mine d'or à exploiter.

Au bout d'une semaine, Lentague daigna enfin s'humaniser.

Il fut convenu que je succèderais à Léonce comme souscripteur pour cent mille francs. Mais Lentague y mit cette condition que ma souscription serait versée intégralement, le lendemain même.

— Je ne veux pas être exposé, dit-il, à ce que vous veniez, comme l'a fait M. de la Coudraye, rompre votre marché, faute de pouvoir remplir entièrement vos engagements.

Est-il possible que j'aie été aveugle et stupide à ce point ? Hélas ! oui. Et malgré le ridicule que cela déverse sur moi, ce que j'ai de mieux à espérer, c'est qu'on ajoute foi à ces détails : ma sottise est ma seule excuse [1].

Tout entier à l'espérance d'un prochain succès, c'est à peine si je songeais aux nouveaux détournements que j'allais commettre.

Léonce, hélas ! avait raison : on s'habitue à tout, même au crime !

1. Les magistrats se sont en effet plus tard demandé comment une telle crédulité était possible de la part d'un homme qui passait pour intelligent, et s'il n'y avait pas là une naïveté factice, inventée après coup, pour dissimuler la véritable cause des détournements.

Les soupçons des magistrats s'expliquent. A cette époque, on n'avait pas encore vu un caissier (Berthomé) puiser dans sa caisse pour rétablir un prétendant sur le trône de Hongrie.

Je me souviens encore de l'air de Lentague, quand je lui portai la somme convenue. Il prit mes cent mille francs avec une mauvaise humeur des plus marquées.

— J'espérais presque, me dit-il, que vous ne viendriez pas.

— Oh ! je n'aurais eu garde d'y manquer, répondis-je naïvement.

Dans le récépissé qu'il me donna, j'essayai de lui faire changer quelque chose.

— Si vous voulez qu'il n'y ait rien de fait ! dit-il avec brusquerie, en me regardant derrière ses lunettes.

J'eus peur et je n'insistai pas.

A partir de ce moment, je ne rêvai plus que de cette distillerie ; je vécus uniquement pour cette opération qui était mon salut, mon avenir. Cependant de temps à autre, ma confiance diminuait :

— Si cela ne réussissait pas ! me disais-je ; si, malgré les prévisions les mieux fondées le résultat ne répondait pas à mon attente !...

A cette idée, un frisson terrible me prenait. Je n'apercevais plus de refuge. C'était ma perte absolue ; je deviendrais fou ; je me tuerais !

Quand ces doutes s'emparaient de moi, j'allais, le soir, en sortant de mon bureau, rue Saint-Marc, chez Lentague.

Deux ou trois fois, j'y allai ainsi sans le trouver. Cela redoublait mon anxiété. Mais vers la fin de la semaine, la certitude du succès me revenait.

En effet, il ne se passait pas un dimanche que je ne me rendisse à La Villette. Je m'arrêtais devant l'immense construction qui grandissait à vue d'œil ; je causais avec des personnes, que j'ai soupçonnées depuis d'avoir

été postées là par Lentague et par Léonce, t qui s'extasiaient près de moi sur la distillerie future.

— Belle affaire ! disaient ces gens d'un air en ɔndu, c'est superbe ! Toutes les autres distilleries vont t mber à plat. Ah ! si j'avais des capitaux à placer là... ɩuelle fortune !

Alors renaissaient mes espérances, et je rentr is, le soir, avec du bonheur et de la joie pour toute a semaine.

Lentague et Léonce n'étaient pas gens à négliger ces bonnes dispositions. Déjà deux fois, sous différents prétextes, Lentague avait fait un appel de capitaux.

La première fois, il s'agissait d'un supplément considérable, vingt mille francs ; mais j'étais en pleine illusion, et je m'exécutai sans murmure ; je témoignai même à Lentague ma satisfaction en lui disant que je venais de visiter les travaux.

— N'est-ce pas ? j'espère que cela marche ! dit-il.

La seconde fois, il ne s'agissait que de quinze mille francs. J'étais bien moins disposé, et je laissai paraître un peu de mécontentement et de mauvaise humeur.

— Vous ne m'aviez pas parlé de ces appels de fonds, dis-je, lors de la souscription.

— Est-ce que ce n'était pas sous-entendu ?

— Cependant, je ne croyais pas m'engager autant que cela...

— Ah ! vous ne croyiez pas... Allez donc demander aux autres souscripteurs s'ils ne sont pas heureux de délier les cordons de leur bourse ! Cela prouve que l'affaire est en bonne voie.

— Oh ! cela prouve...

— Assurément. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il

s'agit de constructions complémentaires qui augmenteront immensément la valeur de l'usine? On ne peut pas tout prévoir dans un devis.

— S'il en est ainsi...

— Parbleu !

Je payai encore.

Mais, vers la fin de juin, troisième appel de fonds : cette fois, c'était trop fort, et je me disposai à refuser énergiquement. Toutefois, avant de me rendre chez Lentague, je voulus faire un voyage à la Villette, afin de voir par mes yeux de quels ouvrages complémentaires on allait sans doute encore me parler.

Arrivé à une trentaine de pas de la prétendue distillerie, quelle ne fut pas ma stupéfaction !

Sur la façade, en grosses lettres brunes et saillantes, s'étalait cette inscription :

FERS, FONTES ET ACIERS

Dépôt central des forges Ducray et C[e].

XXI

Je me frottai les yeux; je regardai de nouveau, je m'approchai : il n'y avait pas à en douter; l'inscription était bien telle que je viens de la transcrire.

— Comment cela se fait-il? m'écriai-je. Voyons, je ne rêve pas. C'était une distillerie...

L'idée que j'étais victime d'une affreuse mystification

ne me vint pas tout de suite à l'esprit ; ou, si elle m'assaillit, je la repoussai énergiquement, tant cela me paraissait monstrueux, impossible.

— Lentague, m'écriai-je, aura affecté momentanément son usine à une autre industrie ; il aura loué ses bâtiments en attendant que sa distillerie soit en état de fonctionner.

Malgré ce raisonnement, je me sentais oppressé par une appréhension terrible. Evidemment il y avait là quelque chose de louche, de singulier. Je touchais à quelque dénouement sinistre ; je pressentais quelque révélation écrasante. Il fallait éclaircir ce mystère au plus vite. Je rentrai dans Paris et courus rue Saint-Marc, où sans doute Lentague m'attendait. Je jugeai à propos de ne lui pas parler d'abord de la course que je venais de faire, de l'inscription que je venais de lire ; mais de me présenter comme un actionnaire mécontent du versement supplémentaire qu'on lui demande.

Je m'arrêtai une minute à la porte pour reprendre haleine, puis je montai.

Lentague n'était pas seul : je le trouvai en conférence avec Léonce.

— Ah! c'est vous, Monsieur Causson, me dit-il, — tandis que Léonce, après m'avoir salué et serré la main, regardait distraitement par la fenêtre dans la cour de la maison, — vous ne paraissez pas satisfait ; je parierais que c'est le nouvel appel de fonds que j'ai eu l'honneur de vous adresser qui vous contrarie.

— En effet, Monsieur. Je venais vous annoncer qu'il m'est impossible de déférer à votre invitation.

— Allons donc. Vos moyens vous le permettent !

— Que mes moyens me le permettent ou non, je re-

fuse. Il est inconcevable que, dans une affaire où toute les dépenses étaient si exactement prévues, disiez-vous, vous dépassiez votre devis de plus de 50 0/0.

— Monsieur Causson, on voit bien que vous n'avez pas encore l'habitude de ces sortes d'affaires. Vous ne savez pas faire la part de l'imprévu.

— Je trouve que vous la faites trop large, cette part. Et s'il est vrai qu'un appel de fonds soit indispensable, au lieu de grever vos premiers souscripteurs au-delà peut-être de leurs moyens, que n'accueillez-vous de nouvelles souscriptions? Rien n'est plus facile, si, comme vous le dites, l'opération doit amener de si beaux bénéfices.

— Sans doute, rien ne serait plus facile; mais je ne voudrais pas prendre ce parti sans l'assentiment de tous les souscripteurs auxquels, dans tous les cas, la préférence doit être réservée.

Lentague ajouta qu'il ne comprenait pas mon hésitation dans une circonstance pareille, à propos d'une entreprise qui, certainement, doublerait pour le moins les capitaux engagés.

Puis, pour achever de me convaincre, il se mit à expliquer les causes des dépenses supplémentaires auxquelles il fallait faire face : dans ces dépenses figurait l'achat de coûteux appareils de distillation.

A ces mots je blémis, je frissonnai.

Lentague s'en aperçut.

— Qu'avez-vous donc? me demanda-t-il.

— Ce que j'ai?... osez-vous me le demander? Il s'agit bien de vos appareils!

— Mais certainement...

— Savez-vous d'où je viens en ce moment? De la

Villette. Je l'ai vue votre usine ! Et savez-vous ce qu'il y a écrit dessus ? *Dépôt de fers et aciers...*

— C'est impossible, fit Lentague déconcerté. C'est une erreur. Je vais donner des ordres.

— Mais mentez donc mieux que cela ! m'écriai-je exaspéré. Dites que la destination de l'usine est changée, que l'exploitation va commencer.[1]

Léonce intervint et me dit froidement :

— Non, mon cher Causson, l'exploitation ne va pas commencer : elle est finie.

Puis à Lentague :

— Tu vois, il n'y a plus rien à faire, ça ne mord plus.

— Ah ! misérables !... m'écriai-je.

Et, hors de moi, je m'élançai sur Léonce ; je l'aurais étouffé, je ne me connaissais plus.

Mais Lentague vint à son secours : à eux deux, ils m'eurent bien vite contenu.

Je me débattais sous leur étreinte ; je m'agitais, je vociférais des injures d'une voix étranglée.

— Du calme ! faisait Léonce ; j'avoue que la pilule est un peu amère ; mais à quoi cela te sert-il de te mettre dans cet état ?... De la modération, que diable !

— Non ! m'écriai-je, vous m'avez déshonoré, vous m'avez perdu ; je veux me venger, je veux vous tuer !

Mais le coup qui venait de m'atteindre était trop rude. Cette surexcitation tomba subitement ; je sentis le sang affluer à ma gorge et à mon cerveau ; mes idées se brouillèrent. Je me laissai aller inerte entre les bras de ces misérables et je m'évanouis.

Je restai ainsi environ une demi-heure.

Quand je revins à moi, j'étais étendu sur le parquet,

seul, la porte du cabinet fermée. Je fus quelques secondes à rassembler mes idées. Puis le sentiment de ma situation me revint et je me redressai vivement.

La colère qui m'avait suffoqué me reprit tout à coup. Je vociférai des malédictions contre les infâmes qui m'avaient dépouillé.

— Et ils m'ont encore laissé là, évanoui, sans secours... Où sont-ils?...

Je courus à la porte et l'ouvris. Personne dans l'escalier.

Je rentrai dans le cabinet.

— Ce Lentague n'est pas plus un homme d'affaires que moi, m'écriai-je, c'est un escroc, un scélérat, rien de plus.

Je feuilletai les papiers qui étaient sur le bureau: c'étaient, sous des couvertures neuves et des titres pompeux, un ramassis de vieilles paperasses achetées à la livre et bonnes pour l'épicier.

J'ouvris les cartons: ils étaient vides, à l'exception de deux ou trois, bourrés de foin et de chiffons.

Dans ma fureur, je lacérai, j'éparpillai, je jetai sur le carreau tout ce qui se trouva sous ma main.

Au bruit que je faisais le concierge de la maison accourut.

— Qu'est-ce qui se passe donc? demanda-t-il.

Mais sans lui répondre, je continuai mon œuvre de destruction.

Il courut à moi, et me prenant le bras:

— Comment! vous osez!... s'écria-t-il. Les papiers de M. Lentague!...

— Parlez-en de votre M. Lentague, un filou, un malfaiteur!

— Mais c'est vous qui êtes un malfaiteur. Est-ce qu'on s'introduit ainsi dans les appartements pour les saccager ? Je vais vous faire arrêter.

Il s'élança vers la croisée, l'ouvrit, et se mit à crier au voleur.

J'allais être arrêté, dans cette maison, chez ce faux homme d'affaires, conduit devant un commissaire de police, à qui il faudrait donner mon nom, apprendre ma profession, qui m'interrogerait et devinerait bientôt la vérité... J'étais perdu !

XXIII

Déjà toutes les croisées de la maison s'ouvraient. On descendait des étages supérieurs. On accourait de toutes parts. Une minute encore et j'étais arrêté !

Alors, je repoussai violemment le concierge qui me tenait au collet. Je bousculai un voisin qui venait de pénétrer dans l'appartement ; je m'élançai vers l'escalier que je descendis quatre à quatre : je traversai la cour, et, poursuivi par les cris de tous les locataires je pris la fuite comme un voleur.

Par quelles rues je passai, dans quel dédale j'égarai les personnes que je croyais sans cesse entendre derrière moi, je ne pourrais le dire.

Je sais seulement que tout à coup je me trouvai sur la place Royale, en sueur et hors d'haleine.

Alors je repris mon pas ordinaire, et, exténué, brisé

moralement et physiquement, j'allai m'asseoir, ou plutôt je me laissai tomber sur un des bancs qui sont sous les arbres de cette place.

Je restai là, quelques instants, inerte, l'œil fixe et la pensée vacillante, dans une sensation de vide et d'écrasement, sans autre idée que cette idée implacable : c'était fini, et j'étais bien perdu.

Probablement mon attitude était celle d'un idiot ou d'un homme ivre, car les promeneurs qui circulaient sur la place s'écartaient de moi en me regardant de travers.

Je m'aperçus de l'impression que je produisais ; et, tremblant d'exciter des soupçons, je me redressai et m'efforçai de prendre une attitude moins étrange.

Je regardai autour de moi. Sur la place les petits rentiers du Marais se promenaient et causaient tranquillement : au-dessus de ma tête les passereaux sautillaient en poussant de faibles cris. Ce calme heureux contrastait douloureusement avec le tumulte de mon esprit et de mon cœur.

Bientôt, une demi douzaine d'enfants gais, turbulents, vainement rappelés par leurs bonnes ou par leurs mères, vinrent s'ébattre autour de moi. Ils riaient de ce rire franc et argentin de l'enfance ; ils se chamaillaient par fois ; ils m'envoyaient leurs balles ou leurs billes dans les jambes... Alorsje songeai à ma femme, à toi, mon cher Richard, et de grosses larmes silencieuses roulèrent sur mes joues.

L'un de ces jeunes étourdis vit ma figure morne et mes larmes, et, se plaçant devant moi, me regarda : les autres vinrent voir curieusement ce qu'il regardait.

Cette inquisition me troubla. Je m'essuyai le visage, je me levai et quittai la place.

En m'en allant, j'entendis l'une des bonnes qui disait à l'autre :

— Bien sûr cet homme-là est pris de vin.

Et, un instant après, les cris joyeux des enfants recommencèrent.

Elle avait raison, cette femme. Oui, j'étais ivre : ivre de malheur et de désespoir.

J'allais, sans énergie, sans volonté, machinalement. Je sentais mes jambes inertes ployer sous moi.

J'arrivai ainsi sur le quai.

En passant sur le pont Marie, je m'appuyai sur le parapet et je regardai couler l'eau.

J'éprouvais comme un vague besoin d'anéantissement ; un instinct de suicide s'emparait de moi. Il me semblait que cette eau m'attirait; j'aurais été heureux de m'y précipiter. Peut-être, si j'avais été seul, là, dans la nuit, me serait-il venu une subite détermination : accoudé, immobile, je la sentais sourdre dans tout mon être, dans mes chairs plutôt que dans ma pensée.

Mais les passants, la foule me ramenèrent à la réalité ; le bruit qui se faisait autour de moi refoula cette vague aspiration au néant. Parmi ces passants il y avait, comme partout à Paris, des flâneurs, des désœuvrés; à peine avais-je commencé à regarder ainsi dans la rivière, que deux ou trois personnes, puis dix, puis cinquante, croyant qu'il y avait quelque chose à voir, s'étaient accoudées aussi, à droite et à gauche, cherchant ce que je regardais.

L'idée du suicide se fût-elle présentée à moi nette et impérieuse en ce moment, je n'aurais pu y céder.

Je me redressai donc et je rentrai péniblement rue d'Enfer.

A la vue de la maison que j'habitais, où j'allais retrouver ma femme et mon enfant, je m'arrêtai : je m'efforçai de reprendre contenance, de dissimuler mon agitation, de paraître naturel enfin, et je montai.

Mais sans doute j'avais bien mal composé ma physionomie, car ma femme fut douloureusement étonnée en me voyant, et sa première parole fut celle-ci :

— Qu'as-tu donc ?

Je serais mort plutôt que de lui dire ce que j'avais : quelle déchéance j'avais encourue, dans quelle honte et quelle misère je l'avais entraînée, elle et son enfant !

J'alléguai vaguement un malaise la fatigue résultant d'un travail excessif à mon bureau.

J'avais la fièvre ; malgré les sollicitations de Clémence, il me fut impossible de manger. Je me couchai.

Quelques instants après, tu vins me donner le baiser du soir.

Pauvre enfant ! tu étais tout triste, et je te vois encore approcher ton doux visage de ma bouche.

A ce cher contact, mes nerfs se détendirent, et je me mis à sangloter. Et toi aussi, tu fondis en larmes sans savoir pourquoi.

Ta mère alors s'approcha vivement et me supplia de dire ce que j'avais.

Je fus effrayé de ma faiblesse ; je feignis une grande irritation, et je vous repoussai tous deux.

— Je n'ai qu'un peu de malaise, dis-je, laissez-moi en repos.

Et je me tournai du côté de la ruelle.

Quand tu fus couché et endormi, Clémence qui s'était assise auprès de mon lit et se disposait à veiller, s'approcha de moi, et à voix basse, des larmes dans les yeux, renouvela ses supplications.

En effet, ce que je lui avais dit ne suffisait pas pour expliquer mon attitude, ma manière d'être depuis deux ou trois mois : j'avais des singularités, des impatiences, des effusions tout à coup, puis des ennuis, des brusqueries, des colères.

— As-tu à te plaindre de moi ? dit-elle.

Pauvre femme, me plaindre d'elle ! Qu'aurais-je pu lui reprocher ? Travail, dévouement, tendresse inaltérable, patience, elle avait tout.

Je lui jurai que non ; mais, je gardai mon secret.

Quelle nuit ! quel bourdonnement dans ma tête ! Comment sortir de la position où je m'étais mis ? Quelle issue ? N'y avait-il donc que la dégradation et l'infamie ? Une crainte affreuse me torturait : si j'allais être malade ! Si je gardais le lit huit jours seulement, quelqu'un me remplacerait à la caisse ! On verrait le désordre de ma comptabilité, les faux commis par moi ! Non, à tout prix, je ne devais pas être malade un seul jour !

Il faut que la volonté ait une terrible puissance ; car, abîmé, brisé que j'étais, cette idée m'empêcha de succomber.

Je devais aller, j'allai.

Le lendemain, à cinq heures, malgré les observations de Clémence, j'étais sur pied.

Je pris un peu de nourriture, et, sous le prétexte que l'air du matin me ferait du bien, je sortis.

J'errai au hasard dans les rues encore désertes. Je

réfléchis avec un peu de méthode à ma situation, et je me demandai ce qu'il me restait à faire.

A neuf heures, mon parti était arrêté. J'allai à mon bureau, comme d'habitude ; j'y restai jusqu'à cinq heures.

Alors, je pris toutes les preuves que j'avais de l'escroquerie de Léonce et de Lentague, leurs reçus, leurs imprimés, leurs lettres, leurs bordereaux.

Je les mis dans un petit portefeuille et je me rendis, non pas rue Saint-Marc, où l'esclandre de la veille m'empêchait de me présenter, mais rue Taitbout.

XXIV

Léonce était chez lui, en compagnie de Lentague.

Ce dernier fronça le sourcil en m'apercevant. Mais Léonce vint à moi et me dit avec enjouement :

— Ah ! te voilà, toi ? Tu entends joliment la plaisanterie, je t'en fais mon compliment.

— Ah ! vous appelez cela une plaisanterie, dis-je tout frémissant de colère... une escroquerie indigne !

Lentague, qui était assis, se leva, et, s'avançant vers moi d'un air menaçant :

— Voyons, me dit-il, qu'est-ce que vous venez chercher ici ?

Je fus stupéfié de cette audace.

— Rien, dis-je, je viens vous remercier. C'est trop juste, n'est-ce pas ? après ce que vous avez fait !... Ah !

misérables gredins! repris-je tout à coup, car je ne pouvais plus me dominer, vous vous êtes joués de moi; vous m'avez volé un argent qui ne m'appartenait pas; vous m'avez rendu criminel, infâme, et vous croyez que cela se passera ainsi!

Lentague fit un mouvement; mais Léonce le retint, et, avec un haussement d'épaules, lui dit à mi-voix :

— Laisse-le donc dire, c'est bien le moins!

J'entendis ces mots.

— Oh! je ferai mieux que dire, répliquai-je, j'agirai. Soyez tranquilles! Je suis perdu, je le sais, c'est inévitable; mais je vous entraînerai avec moi.

— Ah bah! fit Léonce. Tu vas nous dénoncer, peut-être?

— Monsieur est de la police? demanda Lentague.

Je ne répondis pas à cette injure, et, me tournant vers Léonce :

— Non, je ne vous dénoncerai pas; mais, avant peu, je serai découvert, et on apprendra en même temps le nom de ceux qui m'ont poussé au crime! Vous êtes mes complices, ne l'oubliez pas!

— Vos complices? fit Lentague, plus inquiet que menaçant cette fois.

— Oui, mes complices! C'est fort bien de commettre des escroqueries, et vous n'en êtes pas, je pense, à votre coup d'essai. Mais ici, le cas est plus grave. Il y a faux en écriture de commerce; vous connaissez trop bien le Code pénal pour ignorer ce qui nous attend tous trois : les travaux forcés!

Ma voix était assurée, mon geste énergique. L'indignation qui grondait en moi me donnait des forces dont je me serais cru incapable.

Léonce s'était rembruni et avait perdu son air aimable.

— Tes faux, dit-il brutalement, ne nous regardent pas.

—Vraiment! Tu oublies, monsieur le vicomte, que c'est toi qui me les as conseillés, ces faux. Ah! tu t'y entends... Puis, ignorais-tu ma position? Ne savais-tu pas que j'étais appointé à deux mille cinq cents francs, que je n'avais aucune fortune personnelle? Tu me croyais millionnaire, n'est-ce pas? Allons donc! quels juges persuaderas-tu?...

— Moi, dit gravement Lentague, j'ignorais vos malversations.

— Bien entendu! Et c'est pour cela sans doute que vous y faisiez allusion, quand vous m'avez engagé dans cette ridicule entreprise! Ah! j'ai compris alors que vous aviez reçu les confidences de M. le vicomte; et la crainte d'être dénoncé par vous n'a pas été sans influence sur mes déterminations. Combien de fois, par un mot, par une allusion plus ou moins directe, vous m'avez fait faire un nouveau pas dans le bourbier! Vous ne vous rappelez donc pas ce que vous me disiez quand je vous objectais la difficulté, le danger d'aller plus loin?

— Qu'est-ce que je vous disais?

— Vous me disiez d'une voix aigre-douce: « M. Causson, çà vous est si facile! » Et vous avez mieux fait que de me le dire, vous me l'avez écrit! Vous saviez que ces mots-là me faisaient courber la tête; à votre tour, cela pourrait bien vous gêner!

L'étonnement et la crainte étaient peints sur la figure des deux coquins.

Ils ne s'étaient attendus ni à cette énergie ni à cette audace.

— Nous ne savions rien, dit effrontément Léonce. Du reste, tu n'as pas de preuves.

— N'y eut-il que mes révélations, dis-je, et elles seront précises et remarquables de netteté; cela suffirait, je pense, avec des gens comme vous qui devez avoir eu déjà maille à partir avec la justice.

— Mais des preuves, encore une fois?

— Tu oublies donc, cher ami, la lettre que tu m'as écrite; les appels de fonds que vous m'avez adressés, monsieur Lentague. Vos reçus, vos bordereaux, vos certificats de souscription, à tous deux?.. J'imagine que ces pièces, produites à l'appui de mes paroles, ne laisseraient pas de faire un certain effet.

— Tu ne les montrerais pas, dit Léonce.

— Et qui m'en empêcherait?

— Ce serait infâme, et cela ne te sauverait pas.

— Qu'importe, si vous êtes perdus avec moi! Ah! je vous trouve plaisants, de parler aux autres d'infamie!

— Tu mens! Ces papiers n'ont pas la portée que tu dis.

— Nous verrons bien.

— Tu ne les as plus.

— Je les ai! dis-je, en frappant ma poitrine à l'endroit où se trouvait mon portefeuille, et, j'en userai!

Léonce et Lentague, convaincus de ma sincérité et de mon énergique résolution, échangèrent un rapide coup d'œil, et immédiatement leur attitude vis-à-vis de moi se modifia.

Mais je venais de commettre une imprudence, et ils n'étaient pas gens à négliger d'en tirer parti.

— Expliquons-nous, dit Léonce avec calme et en essayant de sourire. — Notre conduite te paraît abominable, et je confesse qu'elle n'est pas entièrement conforme aux principes de la morale ; mais je te prie de te mettre un instant à notre place. Pour un but que je te confierai tout à l'heure, nous avions besoin d'argent. Nous ne savions où en prendre. Tu te trouves là, sous notre main ; un jour tu viens chez moi, toi, caissier, gardien des pommes d'or que nous convoitions : tu étais prédestiné, comme tu vois. Si, tout d'un coup, sans préparation, je t'avais demandé 180,000 francs à emprunter, me les aurais-tu apportés? Non. Il nous a donc fallu recourir à quelque stratagème. Cela répugnait à notre caractère, à Lentague et à moi ; mais il le fallait. C'est donc un emprunt que nous t'avons fait, voilà tout. Nous te devons 180,000 francs, et nous ne cherchons pas à le nier.

— Que m'importe ! vous ne me rendrez pas ce que vous m'avez pris !

— Tu te trompes, nous n'avons qu'une pensée : nous libérer envers toi. Seulement, il faut du temps. Attends que l'entreprise à laquelle nous nous sommes voués, ait prospéré.

— C'est cela ! Invente encore quelque conte. S'agit-il toujours d'une distillerie modèle, ou d'une découverte du même genre ?

— Non, l'affaire, est, cette fois, des plus sérieuses. Eh ! mon Dieu, rien ne s'oppose à ce que je te la confie. Tu es trop gravement engagé vis-à-vis de nous pour éprouver la moindre velléité de trahison.

Alors Léonce expliqua nettement, sans la moindre ré-

ticence, qu'il avait formé, lui, Lentague et quelques autres, une association de joueurs, destinée à se répandre dans les différentes maisons de jeu de Paris, et à y faire de fructueuses récoltes. Déjà on avait réalisé des gains considérables; l'industrie prospérait, et on formait de grands projets pour l'été : on irait en province, à l'étranger, dans différentes villes d'eaux, et tout faisait présager que la campagne serait bonne.

Quant aux moyens employés par ces honnêtes joueurs, Léonce ne craignit pas de me les indiquer : ils trichaient.

Et, joignant l'exemple à la parole, il prit un jeu de cartes dans un tiroir, se mit à le manier, à faire des passes, à faire sauter la coupe, à filer la carte avec une effrayante dextérité.

Je le regardais avec stupeur... A quels misérables m'étais-je confié! A quel degré d'infamie étais-je descendu!

XXV

— Et c'est toi qui te livres à un pareil métier? m'écriai-je, lorsque Léonce eut rejeté sur la table les cartes qu'il venait de manier si habilement.

— Je n'en ai jamais connu d'autre, répliqua-t-il avec un sang froid cynique.

Il disait vrai; — et c'est peut-être le moment de donner

des détails sur ce duel en Belgique, dont il m'avait caché la véritable cause.

Ce n'était pas, comme il me l'avait dit, pour un voyage d'agrément ou d'affaires, qu'il avait quitté Paris, une semaine après notre première rencontre et notre dîner au Café Anglais.

Il était simplement allé rejoindre, à Bruxelles, son ami Lentague, dont la maîtresse, Constance Duhamel s'était fait une sorte de salon où elle donnait à jouer.

Lentague et Constance avaient quitté Paris à la suite de tracasseries de la police et dans l'espérance de rencontrer de nouvelles dupes.

Léonce se fit présenter dans le salon Duhamel, comme s'il ne connaissait pas les maîtres de la maison et il se mit à jouer pour le compte de l'association dont il était l'agent le plus actif.

On commença par admirer son bonheur ; puis on s'en étonna, puis on le suspecta, et enfin, un soir, quelqu'un découvrit le secret de sa veine, mais sans parvenir à le prendre sur le fait.

Le lendemain, la moitié des habitués manquait à la soirée, et, parmi ceux qui étaient présents, personne ne consentit à faire la partie du vicomte.

Celui-ci froissé, insista auprès d'un jeune homme, Albert Van Berghem.

Nouveau refus, relevé cette fois comme une insulte, et suivi d'une provocation.

Vainement les amis d'Albert s'opposèrent à ce qu'il se battît. Le jeune Belge crut son honneur engagé, alla sur le terrain et reçut une balle en pleine poitrine.

Lentague et Constance quittèrent immédiatement

Bruxelles et revinrent à Paris où, depuis une année, la police les avait oubliés.

Quant à Léonce, il fut arrêté par la police belge ; mais le procès qui fut intenté contre lui n'aboutit qu'à un acquittement.

En effet, le duel avait eu lieu dans les règles ; et, pour ce qui était des tricheries au jeu, on n'avait pu recueillir que des présomptions.

Ah ! si cette triste aventure m'avait été plus tôt révélée, si j'avais été édifié sur le compte de ce voleur doublé d'un spadassin... je serais encore un honnête homme !

La cynique réponse de Léonce, qui avouait n'avoir jamais connu d'autre industrie que celle du jeu, m'avait atterré.

— Et tu t'imagines, m'écriai-je, que je consentirai à être ton associé dans une semblable entreprise, à partager avec toi un gain honteux. Jamais !

A cette déclaration, Lentague partit d'un éclat de rire, et Léonce me dit avec colère :

— Vous vous y prenez un peu tard, mon cher monsieur Causson, pour avoir ces élans d'indignation. Fouillez dans vos papiers et dans vos livres, et vous les trouverez plus sales que mes cartes.

Je gardai le silence et baissai les yeux.

C'était vrai !

Oui, par mes crimes, plus graves encore que les leurs — caissier infidèle, voleur et faussaire, — j'étais descendu au-dessous de ces gredins ! Je n'avais pas le droit de leur reprocher leur indignité.

— Soyons donc raisonnable, continua Léonce, et n'ayons pas de ces pruderies intempestives. C'est en bel et bon argent, laborieusement gagné à la sueur de nos

doigts, que nous te rembourserons, avec intérêts, je te le repète. Le tapis vert tiendra les promesses de la distillerie modèle.

Ces derniers mots me rappelèrent les contes dont j'avais été berné.

— Tiens, tu mens encore! m'écriai-je. Tu te vantes d'une infamie dont tu es parfaitement capable, mais que tu n'as pu commettre. Tu as volé au jeu, soit! Mais monter une association de grecs, fonder une société en commandite pour exploiter les salons de jeu de Paris et de l'étranger! C'est impossible, c'est au-dessus de tes forces! Tu n'a plus un sou des sommes que toi et ton digne ami m'avez escroquées. Vous les avez dissipées, mangées!

— Ayez donc du génie pour être ainsi méconnu! fit Léonce avec une amertume ironique. Mon cher Causson, on ne peut plus te suivre dans les soubresauts do ton imagination: hier tu étais trop crédule, aujourd'hui tu ne l'es plus assez. Ce que je te dis est l'exacte vérité. L'association dont je te parle, existe et fonctionne assez convenablement, je m'en vante. J'en suis l'agent le plus actif, et par-dessus le marché le caissier; non pas un caissier pour rire qui n'a rien à enfermer sous clé. Ma caisse est garnie et en règle! Nous avons de la probité, nous autres, entre nous, s'entend. Ah! tu m'accuses d'avoir dissipé le montant de ton prêt, de ton apport social. Tu vas en juger.

Cette scène se passait dans la chambre à coucher.

Il fit jouer le ressort d'une porte dissimulée dans la boiserie, entra dans un petit cabinet tout rempli de hardes, poussa un second ressort et ouvrit la porte d'une cachette pratiquée dans le mur.

Dans cette cachette il y avait un coffre élégant, qu'il prit et qu'il apporta avec effort, car il paraissait lourd.

Il le posa sur la table, tira une clé et l'ouvrit.

— Regarde ! dit-il. Voilà ce qui me reste de mes dilapidations.

Je regardai, et tout à coup je tressaillis. Il y avait là, tant en or qu'en billets de banques, de deux cent cinquante à trois cent mille francs !

— Oh ! puisqu'il en est ainsi, m'écriai-je, rends-moi ce que tu m'as emprunté ; tire-moi de cette cruelle extrémité ! Cela t'est facile. Il te restera encore assez... Tu me sauveras l'honneur, la vie. C'est une bonne action, qui te portera bonheur.

— Oh ! répliqua-t-il en souriant, il ne faut pas dire de ces mots-là aux joueurs ; les bonnes actions ne leur portent jamais bonheur.

Je le suppliai à mains jointes ; je lui jurai le secret le plus absolu sur ce que je venais de voir, sur ce qu'il m'avait confié.

Il fut froidement inflexible et il remit le coffret en place après l'avoir fermé.

— Diantre ! fit-il en revenant à moi, je ne savais pas exciter si fort ta convoitise.

— Il ne s'agit pas de convoitise, dis-je. Cet argent est à moi ; j'en ai besoin, il me le faut absolument, tu le sais bien, sous peine d'être découvert, poursuivi, emprisonné. Ah ! je n'y survivrai pas ! Voyons, mon cher Léonce, tu ne veux pas ma honte, ma mort. Aie un bon mouvement.

Il me regardait en souriant.

— Laisse donc ! fit-il. Tu pousses toujours les cho-

ses à l'extrême. Prends les mesures que je t'ai indiquées, et rien ne transpirera de tes petites drôleries.

— Mais j'ai la tête égarée, perdue, tu le vois bien. Malgré moi, un jour je me trahirai, et tu seras entraîné dans ma ruine.

— Non, tu te calmeras.

Et comme j'insistais toujours.

— C'est impossible, reprit-il avec impatience. Ce que tu viens de voir est notre réserve, notre fond de roulement ; il n'est pas trop considérable pour la campagne qui va s'ouvrir. Il faut être en mesure de parer à toutes les éventualités. Dans trois ou quatre mois, si la chance à été pour nous, si nos affaires ont prospéré, puisque tu nous honores d'une confiance relative, que tu es si inquiet de ton prêt, nous verrons à te rembourser. Mais d'ici là, non. Prie donc que les choses tournent bien : sous ce rapport, du reste, je l'espère, nous n'aurons pas de mécompte. En tout cas, tu es convaincu maintenant que tes préventions étaient injustes. Il ne t'est plus possible d'en douter : nous sommes des gens d'ordre et d'économie.

Ces paroles, loin de calmer l'irritation qui grondait en moi, ne contribuèrent qu'à l'augmenter. La pensée que mon argent, l'argent de ma caisse, n'avait pas été dépensé, qu'il était là près de moi, que ces misérables pouvaient me le restituer et qu'ils s'y refusaient, cette pensée, dis-je, acheva de m'exaspérer.

— Je veux mon argent ! m'écriai-je tout à coup. Je le veux, je l'aurai !

Et repoussant avec violence Léonce qui se trouvait devant moi, je m'élançai vers la porte derrière laquelle il avait renfermé le coffret.

XXVI

Léonce et Lentague n'essayèrent même pas de m'arrêter. Ils savaient que mes efforts pour ouvrir cette porte seraient vains : habilement dissimulée dans la muraille, elle ne s'ouvrait qu'à l'aide d'un mécanisme connu seulement des deux associés.

Je tâtonnai, je cherchai. Je frappai la cloison de mes pieds, de mes mains. Peine inutile, impuissante colère! Au bout d'un instant, je retombai, brisé, sur un fauteuil.

Alors vaincu, anéanti, je songeai.

Dirai-je à quoi? Quelles pensées me traversèrent l'esprit?...

Oui, car je dois ici confesser toute ma honte.

La vue de ce coffret, de ces valeurs, qui avaient d'abord excité ma colère, ravivaient maintenant mes espérances.

Je me disais qu'après tout, il n'y avait plus d'impossibilité matérielle à ce que je fusse remboursé.

Il suffisait pour cela que Léonce eut un jour un bon mouvement, quelque chose qui ressemblât à du regret, à de la justice, à du repentir. Il n'était peut-être pas aussi dépravé qu'il paraissait l'être. Et ce bon mouvement il l'aurait sans doute, si son association prospérait. Dans la joie du gain, il se laisserait aller à terminer mon supplice par une restitution.

Plein de cette idée, dans laquelle je voyais mon unique

chance de salut, non seulement je sentais diminuer mon dégoût pour la coupable industrie qu'on venait de me dévoiler, mais je faisais des vœux pour qu'elle prospérât.

Oui, j'ai fait de ces vœux-là et dans mon égoïsme, je ne songeais pas que, pour me relever, je souhaitais la ruine d'autres malheureux !

Tandis que j'étais absorbé dans ces réflexions, Léonce s'était rapproché de Lentague à l'autre bout de la chambre. Ils causaient bas entre eux.

J'étais trop loin et trop préoccupé pour saisir un mot de ce qu'ils disaient. Je n'ai compris que plus tard quelle machination ils ourdissaient contre moi. La voici :

Lors de mes menaces, j'avais, en frappant ma poitrine, indiqué par un mouvement énergique et irréfléchi, que j'avais sur moi (ce qui était vrai) les preuves de leur complicité. Cette menace les avait inquiétés. Ces preuves, il s'agissait de me les enlever, et ils se concertaient pour y parvenir.

Tout à coup, ils cessèrent de causer.

— C'est bon, dit Lentague en se levant, je m'en charge.

Léonce en souriant vint vers moi, et de cet air à la fois gouailleur et aimable qui lui était particulier, il me dit :

— Lentague trouve, mon cher Causson, que tu es un bailleur de fonds trop désagréable et trop compromettant; il est d'avis de se débarrasser de toi au plus vite en te remboursant.

— Oh ! m'écriai-je, quel service vous me rendriez ! vous avez au delà de ce qu'il faut pour cela.

— Un instant ! ne faisons pas la moindre allusion au coffret. C'est le fond de réserve : on n'y touche pas.

Mais nous venons de convenir, Lentague et moi, que nos premiers profits te seraient successivement affectés jusqu'à concurrence de notre dette ; et, dès ce soir, nous voulons commencer ce remboursement par fractions. Dans peu de temps, dans quelques jours même, nous espérons être quittes envers toi ; cela te va-t-il ?

— Je ne puis pas poser de conditions, tu le sais bien ; mais le plus tôt que vous pourrez, je vous en supplie.

— Eh bien, toute de suite : commençons. Ce soir nous avons rendez-vous dans une maison particulière où on joue un jeu d'enfer. Nous n'en sortirons pas, bien certainement, sans un gain considérable : viens avec nous, et nous te le remettrons. Ce sera, je l'espère, un joli à-compte, pour t'aider à prendre patience.

Mon premier mouvement fut de refuser, en disant qu'on pourrait tout aussi bien me remettre cet à-compte le lendemain ; mais Léonce m'expliqua qu'il ne fallait jamais ajourner de pareilles perceptions, et qu'il était prudent de les faire séance tenante.

J'objectai encore que ces sortes de réunions m'étant tout à fait étrangères, j'y aurais la plus sotte des contenances. Mais je n'ajoutai pas que je rougissais d'y mettre les pieds et que je craignais de m'y compromettre : ces scrupules auraient pu faire éclater de rire mes deux interlocuteurs.

Léonce se borna à me répondre qu'il n'était pas nécessaire que je me misse en évidence, que je pourrais tout observer sans mot dire :

— Et les choses dont tu seras témoin, ajouta-t-il d'un air sérieux, te donneront une meilleure opinion, non seulement des opérations de la société, mais encore des probabilités d'un prochain remboursement.

Il fallut accepter.

Seulement je demandai la permission de rentrer un instant chez moi, d'abord pour prévenir ma femme, ensuite pour quitter mes vêtements de bureau.

— Y songes-tu? fit Léonce? Ta tenue est fort convenable; on est reçu là sans façon; la maîtresse de la maison ne regarde pas à ces détails; et, entre joueurs, on ne se gêne pas. On a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de la toilette!

— Mais je désire au moins dire un mot à ma femme.

— Cela nous prendrait trop de temps. Nous sommes pressés. Il faut dîner d'abord, et tu dînes avec moi. Je te retiens pendant que Lentague, de son côté, vaquera à ses affaires. Voyons, mets-toi là et écris un mot à Mme Causson.

Je fis ce qu'il voulait.

J'écrivis un mot à ma femme : je l'informais, qu'un travail très-pressé, urgent, me retenait à mon bureau et ne me permettrait pas de rentrer avant le matin.

Puis j'allai dîner avec Léonce, qui, par tous les moyens possibles, chercha à m'égayer, mais sans y parvenir.

Je mangeais peu, je tombais dans des tristesses subites : j'étais absorbé.

A chaque instant il me prenait des dégoûts, des envies de fuir, de rentrer chez moi, et de ne pas mettre les pieds dans ce monde interlope où on voulait m'entraîner.

Mais à chaque instant aussi l'idée que j'allais peut-être rentrer dans une partie de mes fonds me revenait; et, sans songer à ce qu'il y avait d'impur dans la source où allait être puisé l'à-compte qu'on faisait miroiter à

mes yeux, où plutôt en m'efforçant de n'y pas songer, je reprenais un semblant de résolution.

Léonce comprit ce qui se passait en moi ; aussi me répétait-il à tout propos :

— J'ai bon espoir, nous allons avoir des étrangers couverts d'or. Tu ne peux pas toucher demain matin moins de trente à quarante mille francs. C'est quelque chose, que diable ! Allons, déride-toi un peu. Avant huit jours tes craintes, tes tourments auront cessé. Tu oublieras notre liaison, comme on oublie un mauvais rêve. Te rendre le repos est mon vœu le plus cher.

Je soupirais et je reprenais courage.

Nous nous promenâmes un instant sur les boulevards ; puis, vers dix heures il m'emmena vers la Chaussée-d'Antin ; nous nous arrêtâmes à la hauteur de la rue Saint-Nicolas, devant une maison d'assez belle apparence.

XXVII

La surveillance dont les maisons de jeux clandestines sont maintenant l'objet ne s'exerçait pas, à l'époque où je fus introduit chez Mme Duhamel, avec la même rigueur que de nos jours.

Il faut avouer, du reste, que la fièvre du jeu était moins répandue à Paris qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Dans presque tous les cercles, les jeux de hasard étaient prohibés ! Si, vers une heure du matin, quel-

ques gens enfreignaient les règlements, fermaient les portes et organisaient un lansquenet ou un baccarat, on ne risquait pas alors les sommes considérables qui se perdent ou se gagnent maintenant en une nuit, dans les clubs à la mode. Tout a augmenté à Paris, depuis quelque temps, dans des proportions énormes : les objets de première nécessité, les objets de luxe, le prix des logements et l'amour du jeu.

A cette époque, une singulière industrie qui a subsisté quelques années, mais que la police a eu le bon esprit de faire disparaître, s'exerçait dans les quartiers élégants.

Je veux parler des tables d'hôtes tenues par des femmes.

Quelque femme galante sur le retour, louait un appartement, le meublait avec un mobilier de rencontre et annonçait à ses amies que, pour un prix relativement modique, trois ou quatre francs, elles trouveraient tous les jours à dîner chez elle, vers les six heures.

L'amie amenait un ou deux hommes de sa connaissance, et on se trouvait bientôt une vingtaine à table.

A droite et à gauche de la maîtresse de maison se plaçaient deux vieux habitués qu'on appelait : *M. le major* ou *mon cher général*, et qui étaient destinés à donner un air respectable à la maison.

Après le dîner, une de ces dames proposait, pour passer le temps, d'organiser un loto de famille.

Le major se récriait et demandait le lansquenet à la place du loto.

Le général, par esprit de corps, soutenait le major.

Quelques œillades provocatrices des plus jolies femmes de la société rangeaient les fils de famille fourvoyés

dans cette réunion à l'opinion du major et du général; et, bientôt assis autour de la table du salon, la maîtresse de la maison, ses amies et ses fidèles allégeaient les fils de famille, les étrangers et les imbéciles de tout l'argent qu'ils avaient eu l'imprudence d'apporter avec eux.

Le dîner n'avait coûté que trois francs, mais la soirée revenait à cinq, dix, quelquefois cinquante louis, suivant le milieu dans lequel on se trouvait.

Telle était une des nombreuses industries choisies par Lentague et sa maîtresse Constance Duhamel, depuis leur malheureuse campagne en Belgique.

Seulement, comme Lentague ne savait pas faire les choses à demi, que son ami le vicomte de La Coudraye lui avait inculqué le goût du luxe, et qu'il aimait d'instinct à opérer sur une grande échelle, son salon ou plutôt celui de Constance (car Lentague avait la prudence de se mettre à l'écart) était le plus riche, le plus confortable, le mieux composé de tous ceux du même genre.

Le prix du dîner était de cinq francs; mais, au restaurant, on n'aurait pu obtenir un aussi bon repas pour quinze francs par tête.

Des candélabres ornés de cinq bougies chacun remplaçaient la lampe suspendue au-dessus des tables d'hôte ordinaires.

Deux domestiques en livrée voyante faisaient le service.

Les femmes à la mode et les jolies femmes étaient seules admises chez Constance; et l'usage était de se décolleter, comme s'il s'était agi d'une soirée dans le meilleur monde.

Chacune de ces dames devait donner à l'avance le

nom des personnes qu'elles invitaient à les accompagner ou à les rejoindre dans la soirée.

Les gens trop sérieux, les mineurs dont les indiscrétions pouvaient être à craindre, les viveurs trop au courant de toutes les roueries parisiennes, les femmes qui ne savaient pas *se tenir*, les hommes mal notés, enfin toutes les personnes inutiles ou dangereuses étaient exclues de ces réunions.

On recherchait au contraire les innocents de vingt et un à vingt-cinq ans, les amoureux qui, pour se *poser* auprès de l'objet aimé, ne craignent pas de faire des *banquos* maladroits ; les joueurs qui se grisent au jeu, perdent entièrement la tête et ne font plus attention à ce qui passe autour d'eux ; les étrangers qui peu façonnés avec nos mœurs, prenaient Mme Duhamel pour une femme du monde ; enfin le ban et l'arrière-ban, des naïfs et des *pigeons*, comme on les appelait alors à cause de leur facilité à être plumés.

Lentague, Léonce, Constance et Angélina Proutan étaient l'âme de ce salon.

Oui, Angélina Proutan, l'artiste de la Porte-Saint-Martin, cette femme pour laquelle Maheurtier faisait tant de folies et à qui je l'avais vu remettre si facilement devant moi trois mille francs, était la maîtresse, l'associée en quelque sorte de Léonce, comme Constance était celle de Lentague.

Ces deux femmes étaient-elles au courant de toutes les infamies de leurs amants? Savaient-elles leur habileté à corriger la mauvaise chance au jeu, ou bien les prenaient-elles simplement pour des joueurs heureux et expérimentés?

C'est un point que je n'ai pu éclaircir et qui, du reste,

n'importait peu. J'ai su seulement dans la suite, qu'elles leur étaient étroitement attachées et qu'elles partageaient depuis plusieurs années leur bonne et leur mauvaise fortune.

C'est triste à dire ; mais les coquins inspirent souvent de grands dévouements et de grandes passions.

Maheurtier, qui, relativement à Léonce, était certainement le plus honnête homme de la terre, n'avait pu parvenir à se faire aimer d'Angélina. Elle se bornait à le subir, par respect pour ses billets de banque.

Lorsque nous entrâmes, vers les dix heures, dans le salon de Mme Duhamel, une partie de lansquenet était déjà organisée.

Autour d'une grande table ovale recouverte d'un tapis vert, et ornée de plusieurs flambeaux, étaient réunies une vingtaine de personnes.

C'étaient d'abord les femmes le plus en renom par leur esprit, leur beauté, leur luxe et le retentissement de leurs aventures :

Pélagie, une grande belle fille, renommée par ses préférences pour les officiers de l'armée de Paris ;

Léonie, une brune charmante, avec des petites dents faites pour croquer toutes les pommes du monde ;

La Nujac, un pastel vivant : de grands yeux peints, des lèvres peintes, tout plus ou moins peint ; célèbre par le luxe de ses attelages dans lesquels elle se promenait tous les jours, à la même heure, sans qu'on l'ait jamais vue accompagnée d'une autre femme.

Adèle C..., Adèle T..., Adèle D..., trois Adèle fort connues, fort à la mode. La première surtout, à qui la fortune adressait déjà ses plus gracieux sourires.

Rose Pompon, une célébrité chorégraphique qui a

joué, un instant, le rôle de favorite dans une petite principauté Danubienne ;

Louise P..., une blonde d'une beauté remarquable et d'une froideur proverbiale. C'est à son sujet qu'on a fait pour la première fois cette plaisanterie : Lorsque Louise P... se baigne, en plein été, la Seine charrie immédiatement des glaçons ;

Constance Duhamel, petite femme, d'une trentaine d'années, un peu fade, un peu maniérée et ayant trop de tendance à l'embonpoint ;

Enfin, supérieure à toutes, par sa jeunesse, son charme, sa beauté, son élégance, Angélina Proutan dont j'ai déjà eu l'occasion d'esquisser les traits, le jour où elle apparut dans nos bureaux de la rue Vivienne.

On remarquait parmi les hommes assis aux côtés de ces dames : un jeune attaché d'ambassade, entraîné dans cette société hétéroclite par son amour désordonné pour la plus jolie des trois Adèle ; un Allemand, un Anglais et un Péruvien, attachés au char de la Nujac ; un lieutenant d'infanterie, en faveur en ce moment auprès de Pélagie ; le prince de..., un Belge, qui faisait alors des folies pour Léonie.

Et deux ou trois jeunes gens, simplement attirés dans cette réunion par leur amour du jeu, et qui avaient la naïveté de croire qu'on pouvait y gagner.

Quant à Lentague, il avait refusé de prendre place parmi les joueurs ; il attendait ce soir-là mon arrivée et celle de La Coudraye.

Enfin on nous annonça et il vint à notre rencontre.

XXVIII

— La partie est-elle bonne ?

Telle fut la première question posée, devant moi, par Léonce à son associé Lentague.

— Excellente. La table est couverte d'or et de billets. Le prince de *** est fort en train ce soir ; il perdra sans hésiter ses dix mille francs pour plaire à Léonie. L'Espagnol essaye de réparer ses désastres de la nuit dernière et *s'enfile* déjà. L'attaché d'ambassade gagne une cinquantaine de louis, ce qui lui fait perdre la tête, nous le tenons. Enfin les femmes n'ayant jamais été plus jolies, les hommes seront encore plus bêtes que de coutume.

— Très-bien, dit la Coudraye, et, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Lentague, m'as-tu préparé des *portées* ?

— Oui, et les cartes sont entièrement semblables à celles avec lesquelles on joue en ce moment.

— Combien y a-t-il de paquets ?

— Cinq : avec les deux premiers tu peux passer sept fois, avec les trois autres, onze et treize fois. Il y a de quoi gagner tout l'argent qui est ici et cinquante mille francs sur parole.

— Si l'on tient mes coups ; mais si l'on a peur de mes *mains* et qu'on ne *ponte* pas.

— Rassure-toi, on *pontera*. Ces dames sont là pour encourager les *ponteurs*.

— As-tu suivi mes recommandations? Dans tes portées, il n'y a pas plus de deux ou trois *refaits*, n'est-ce pas? L'autre jour, il y en avait trop; cela éveille les soupçons.

— Sois tranquille; c'est arrangé de telle sorte que le plus habile s'y tromperait.

— Où sont les cartes?

— Voici la première main de sept coups, fit Lentague en glissant un petit paquet de trente cartes environ dans une des poches de Léonce; je te donnerai les autres à mesure.

Telle fut l'étrange conversation que j'entendis.

Je ne compris pas bien alors la signification de ces mots : *portées*, *mains*, *refaits*, mais ils me furent bientôt expliqués lorsque je vis Léonce à l'œuvre.

Allons! ils ne se méfiaient pas de moi; j'étais bien décidément leur complice!

— Veux-tu jouer? me demanda Léonce, avant de prendre la place qu'on venait de lui faire à la table de jeu.

— Oh! non, répliquai-je vivement.

Il crut qu'après ce que je venais d'entendre, j'avais peur, avec juste raison, de perdre mon argent, et il s'empressa d'ajouter :

— Tu n'auras qu'*à ne pas tenir contre mes mains.*

— Non, non, je ne joue pas!

La façon dont je prononçai ces mots effraya peut-être Léonce; il craignit quelque maladresse de ma part, une parole, un geste compromettant pour lui et il ne voulut pas me laisser seul livré à mes réflexions.

Avant de gagner sa place, je le vis se diriger vers une des femmes assises autour de la table et échanger quelques mots avec elle.

Cette femme, qui jusqu'alors m'avait tourné le dos et que je n'avais pu voir, se leva et me rejoignit.

Je reconnus aussitôt Angélina Proutan, et je pâlis.

— Qu'as-tu donc ? me dit Léonce à qui rien n'échappait.

— Mais, balbutiai-je, madame...

— Tu connais madame ?

— Oui, il me semble, je...

— Ah ! je sais, reprit-il, vous vous serez rencontrés dans le bureau de Maheurtier et tu crains qu'elle n'apprenne à ton patron ta présence ici ; rassure-toi, Angélina est discrète, lorsque je l'en prie.

Angélina fit un signe de tête et s'assit auprès de moi.

Quelles instructions lui avaient données Léonce ?

M'occuper sans doute, détourner mon attention du jeu, me séduire peut-être pour me jeter dans de nouveaux égarements.

Quoi qu'il en soit, Angélina, en esclave obéissante, étala bientôt devant moi toutes les ressources de son esprit, se livra aux coquetteries les plus raffinées, mit tout en œuvre pour m'éblouir, me faire perdre la tête.

Comme j'aurais dû m'apercevoir dès ce moment qu'on en voulait à ma raison !

Quelle soirée je passai !

D'un côté cette femme jolie au possible, splendide de forme, étincelante d'esprit, provocatrice au-delà de toute expression.

D'autre part, cette salle de jeu, couverte d'or, de billets, et ces mots magiques, étourdissants, sans cesse répétés, et si nouveaux pour moi :

— Banquo. Je fais cent louis; je tiens tout.

Puis, les parfums qui montaient jusqu'à moi et les coupes de champagne frappé qu'on faisait, depuis l'arrivée de Léonce, circuler dans le salon.

Pouvais-je refuser de boire comme les autres?

Angélina prenait mon verre, l'emplissait jusqu'au bord, y trempait ses lèvres et me le rendait en me disant de sa voix la plus mélodieuse :

— A notre santé à tous deux, cher monsieur, voulez-vous?

Cependant le jeu s'animait de plus en plus.

Léonce avait eu déjà deux *mains* de sept coups et avait gagné une dizaine de mille francs.

Les cartes, après avoir fait le tour de la salle, allaient lui revenir et j'avais vu Lentague se glisser derrière lui et lui remettre sans doute ce qu'ils appelaient *une portée* dans leur langage de *grecs.*

— Il y a cinq louis, dit Léonce.

Les cinq louis furent aussitôt couverts et gagnés par le vicomte.

— Il y a dix louis, reprit-il.

— Je les fais, répondit un des joueurs, le prince de...

Léonce retourna cinq cartes et s'arrêta ; il avait quatre cents francs devant lui.

— Banquo, dit une voix à l'autre bout de la table.

— Non, je *suis* mon argent, reprit le prince, j'en ai le droit.

— Parfaitement, monsieur, répliqua la Coudraye. Ah!

un *refait*. J'ai vraiment une veine insolente. Il y a quarante louis en banque.

— Je les fais.

— Il y a seize cents francs.

— Encore banquo.

— Désolé, prince ; vous avez perdu.

— Les voici, et je fais banquo des trois mille deux.

— Mais c'est de la folie s'écriaient les hommes ; *on ne court pas ainsi après son argent*.

— Laissez faire, disaient les femmes, il se *rattrapera*.

Sans prendre garde à ces interruptions, le prince répétait *banquo*, chaque fois que Léonce avait gagné un nouveau coup.

Ils en étaient arrivés à vingt-six mille six cents francs, et la main n'avait encore passé que neuf fois.

Tous les yeux étaient fixés sur eux ; tous les cœurs battaient.

Les bras croisés sur la table, les cartes posées devant lui, Léonce, impassible, attendait.

Le prince était très-pâle ; des gouttes de sueur coulaient de son front.

Sa main fiévreuse et frémissante s'égarait au milieu de cartes placées devant lui et auxquelles, en les retournant avec impatience, il semblait demander un conseil.

Quant à moi, j'avais quitté ma place auprès d'Angélina ; je m'étais approché de la table et je regardais.

Et, le croirait-on, j'avais oublié en ce moment les motifs qui m'avaient décidé à venir dans ce salon, les espérances qu'on avait fait miroiter devant mes yeux, le partage ou plutôt la restitution que j'attendais.

J'avais oublié que de tout cet argent étalé devant Léonce, j'allais avoir ma part.

Oui, j'avais oublié tout cela ; car ce n'était pas au jeu du vicomte que je m'intéressais, c'était au jeu du prince.

Je plaignais sincèrement ce jeune homme qui se laissait entraîner à perdre des sommes aussi considérables. Je devinais ses angoisses. Je souffrais pour lui. J'aurais donné tout au monde pour le voir gagner.

Non ! je puis le dire, mon cœur n'était pas le complice de Lentague et de la Coudraye.

— Il y a vingt-six mille six cents francs en banque, répéta pour la troisième fois Léonce ; si on ne veut pas *tenir*, je *partirai*, pour ce qu'on voudra.

Le prince hésitait.

— Allons, prince, du courage, lui cria Pélagie.

— Puisque vous avez tant fait, essayez encore une fois, dit Constance.

Léonie se pencha à son oreille et murmura :

— La Coudraye commence à avoir peur. Il va perdre.

— Banquo ! s'écria le prince en frappant sur la table. Léonce retourna un roi et une dame.

Le roi pour lui, la dame pour son adversaire.

Puis il tira lentement des cartes ; la sixième fut un roi.

— Encore gagné, dit la Coudraye.

— Ce n'est pas étonnant, dit le prince à haute voix.

Et, redevenu calme comme par enchantement, il se leva et marcha vers Léonce.

XXIX

Qu'allait-il lui dire ?

Pour moi il ne pouvait y avoir l'ombre d'un doute :

A quelque mouvement maladroit, à quelque signe imprudent échappé à Léonce, il avait reconnu un voleur dans son adversaire, et il allait, devant tous, lui reprocher son infamie.

Et, oubliant la honte qui en rejaillirait infailliblement sur moi, puisque j'avais été présenté dans cette soirée par La Coudraye, je m'associais intérieurement à l'indignation du prince, je faisais des vœux, pour qu'il pût se convaincre de la fraude dont il était victime et rentrer en possession de son argent.

Un peu plus, je l'éclairais sur sa situation, je lui prêtais main-forte.

La Coudraye, calme, impassible, était resté à sa place.

Lentague, Constance et Angélina s'étaient rapprochés de lui.

Le prince s'avançait toujours.

Tout à coup il fut arrêté dans sa marche par l'officier d'infanterie qui, depuis un instant, ne jouait plus et s'était borné à observer attentivement le jeu.

J'étais à deux pas de ces messieurs et je pus entendre les quelques mots qu'ils échangèrent à voix basse.

— J'ai compris vos projets, dit l'officier ; mais permettez-moi un conseil : ne faites pas d'esclandre.

— Je suis sûr d'avoir été volé, répliqua le prince.

— J'en suis persuadé comme vous, mais vous n'avez pas de preuves. Il niera, se plaindra d'avoir été insulté et vous demandera raison. Rien de plus triste que de se battre pour ces sortes d'affaires.

— C'est évident. Mais faut-il donc payer la somme que je viens de perdre?

— J'arrangerai cela demain ; voulez-vous me confier vos intérêts?

— Volontiers.

— Alors reprenez votre place comme si rien ne s'était passé.

— Eh bien! disait effrontément Léonce, qu'y a-t-il donc? Est-ce qu'on ne joue plus?

— Nous avions cru, fit Lentague en montrant le prince, que monsieur avait à vous parler.

— Moi, pas le moins du monde, fit celui-ci. Je me suis levé pour me remettre de mes pertes et essayer de changer la veine. Mais je ne joue plus sur cette main; j'ai assez perdu.

— Alors, je la passe, dit Léonce en remettant les cartes à son voisin de droite.

Le jeu continua ; mais la Coudraye était trop fin pour n'avoir pas compris qu'on ne croyait pas à son bonheur et qu'il était l'objet de graves soupçons.

A partir de ce moment, il n'eut plus de *mains*, et il négligea de se servir des dernières *portées* que Lentague lui avait préparées.

Il eut même l'esprit de tenir quelques banquos et de perdre une centaine de louis pour essayer de détruire le mauvais effet que ces trois mains consécutives avaient produit.

Quant à moi, je m'étais probablement trahi pendant la scène qui venait de se passer; Léonce avait deviné l'intérêt que je portais au prince ; peut-être même avait-il craint un instant que je ne me rangeasse du côté de son adversaire. Aussi Angélina, sur un signe du vicomte, m'enferma-t-elle dans un réseau de coquetteries plus étroit. Jamais peut-être aucune femme ne se donna plus de peine pour plaire à un homme, lui ôter toute volonté, lui faire perdre la raison.

Sa main douce et parfumée cherchait la mienne; elle dirigeait sur moi ses plus langoureux regards, sa bouche me souriait de la façon la plus agaçante et ses épaules à demi-vêtues frôlaient à chaque instant ma poitrine.

Vers les trois heures du matin, la maîtresse de la maison annonça qu'elle avait fait préparer à souper et qu'on eût à suspendre le jeu.

Plusieurs personnes se retirèrent ; entr'autres le prince de... et l'officier qui lui avait conseillé d'éviter tout scandale.

Il ne resta que les intimes.

Durant ce souper, qui se prolongea plus d'une heure et demie, le dernier coup me fut porté. On avait voulu, me faire passer par toutes les ivresses : celle que procure la vue de l'or et des billets sur une table de jeu, l'ivresse des sens, l'ivresse du vin.

On y était parvenu et j'avais entièrement perdu la raison.

Que devins-je alors ?

Mes souvenirs s'arrêtent ici.

Il est probable que je m'assoupis à la fin du repas et

qu'on me transporta sur le canapé d'un boudoir attenant à la salle à manger.

C'est dans ce boudoir que je me réveillai vers les sept heures du matin.

Les rideaux étaient fermés ; le plus grand silence régnait autour de moi.

D'abord, je ne compris pas comment j'étais là, dans cet appartement inconnu, au lieu de me réveiller dans mon lit, près de ma femme, à quelques pas de mon fils.

Peu à peu je me souvins ; une partie des événements de la veille m'apparut :

J'assistais à la partie de lansquenet, j'aperçus Angélina à mes côtés. Je me vis, à table, assis en face de Lentague et de Léonce.

Le vin circulait, et, excité par la gaieté des convives, par les toasts qu'on m'offrait de porter, par les paroles qu'Angélina murmurait à mon oreille, je buvais, je buvais toujours.

Au bourgogne avait succédé le bordeaux, au bordeaux le champagne... On venait d'apporter le café et les liqueurs, et Léonce m'offrit du kirsch.

— Non, non, lui dis-je, je ne veux plus rien. Ma tête tourne. Je ne boirai plus.

— Une goutte, dit Angélina, en se penchant vers moi et me tendant son verre... Je le veux.

J'obéis. Mais à partir de ce moment, j'avais perdu le souvenir.

Je quittai le canapé, j'ouvris les rideaux, j'essayai de réparer le désordre de ma toilette, je passai la main sur mon habit pour en faire disparaître les plis.

Tout à coup je poussai un cri.

Mon portefeuille, où j'avais enfermé la veille toutes les preuves de la culpabilité de Léonce et de Lentague avait disparu.

Oh ! je compris alors !

Ce n'était pas pour partager avec moi des bénéfices imaginaires qu'on m'avait attiré dans cette maison ; c'était pour me dépouiller de ces papiers qui pouvaient un jour, sinon établir mon innocence, du moins me mériter l'indulgence des juges, pallier mes torts à leurs yeux.

J'avais été victime d'une affreuse machination. On m'avait enivré pour me voler !

Mais allais-je donc partir, sans me plaindre, sans protester ; m'en retourner chez moi, sans crier au voleur ?

Non pas. Si les vins capiteux que j'avais bus la veille m'avaient un instant assoupi, ils avaient aussi contribué à surexciter mon système nerveux.

J'étais dans une agitation d'autant plus grande que j'avais été longtemps habitué à une existence rangée, à une vie calme.

Furieux, ne me possédant plus, je m'élançai vers un cordon de sonnette et je le tirai violemment, à plusieurs reprises.

XXX

Mes coups de sonnette ne produisirent aucun effet. Personne ne vint à mon appel.

J'ouvris la porte du boudoir et je me trouvai dans la salle à manger. Les restes du souper étaient encore sur la table ; mais tous les convives avaient disparu.

J'entrai dans le salon ; il était désert.

J'allais pénétrer dans une autre pièce, la chambre de de Mme Duhamel sans doute, lorsque tout à coup un domestique, à moitié endormi, apparut devant moi.

— Que veut monsieur ? me dit-il.

— D'abord me reconnaissez-vous ?

Il me regarda et répondit :

— Vous êtes la personne qui s'est trouvée indisposée hier soir après souper et que j'ai transportée sur le canapé du boudoir.

— C'est possible. Mais je viens de me réveiller et j'allais quitter cette maison pour rentrer chez moi, lorsqu'en fouillant dans la poche de ma redingote, je me suis aperçu que mon portefeuille avait disparu. Qu'est-il devenu ? L'avez-vous ramassé ?

— Non, Monsieur.

— Il faut qu'il se retrouve.

— Mais Monsieur a l'air de m'accuser ; je puis assurer à Monsieur...

— Je ne vous accuse pas. Ce n'est pas vous que j'accuse. Mais je veux mon portefeuille. Je ne sortirai d'ici qu'après l'avoir retrouvé.

Ce colloque avait lieu dans le salon, devant la porte qui conduisait dans la chambre de Mme Duhamel.

Tout à coup cette porte s'ouvrit et Constance apparut. Réveillée sans doute par le bruit que j'avais fait, elle avait revêtu, à la hâte, une robe de chambre, chaussé des pantoufles, et elle venait s'informer de ce qui se passait.

— Encore vous ici, Monsieur, me dit-elle. Je vous croyais parti depuis longtemps.

— Je ne demande pas mieux que de partir, Madame, répondis-je, mais je désire retrouver ce qu'on m'a pris. En venant hier ici, j'avais un portefeuille contenant des papiers importants : il a disparu.

— Et, fit-elle en m'interrompant, vous accusez mes gens de vous l'avoir soustrait. C'est reconnaître d'une étrange façon l'hospitalité que je vous ai si gracieusement offerte.

J'allais répondre, elle me dit :

— J'étais couchée depuis une heure à peine, et je commençais à m'endormir lorsque vous avez fait un bruit à réveiller toute la maison. Permettez que je regagne mon lit et veuillez, je vous prie, chercher votre portefeuille en silence.

— Oh ! il est inutile de le chercher, Madame ; il n'est probablement plus ici.

— Alors que demandez-vous ?

— Je demande que vous fassiez appeler ceux qui me l'ont soustrait : MM. de la Coudraye et Lentague.

— Monsieur ! dit-elle avec hauteur.

— Madame, repris-je sans me laisser intimider, je suis décidé à ne sortir d'ici que lorsque ces messieurs seront venus s'expliquer avec moi.

— Eh ! Monsieur, où voulez-vous que j'envoie chercher les personnes dont vous parlez? Allez vous-même à leur domicile.

— Non ; ils ne me recevraient pas. Au lieu qu'appelés par vous, ils accourront ici dans la crainte d'un scandale.

— Ces messieurs n'ont pas plus peur de scandale

que moi. Je ne les appellerai pas et je vous prie de vous retirer. Si on vous a volé, allez chez le commissaire de police porter votre plainte.

Cette phrase lui vint-elle naturellement sur les lèvres, ou bien fut-elle prononcée dans le but de m'effrayer? Dans ce dernier cas, il faudrait supposer qu'elle était au courant de ma situation. C'est possible ; je n'ai jamais été fixé à cet égard.

— Soit! m'écriai-je, sans me laisser abattre, je vais de ce pas chez le commissaire de police. Je me nomme, je me fais connaître et je déclare qu'un soi-disant vicomte de la Coudraye, sous le prétexte de me conduire dans le monde, m'a introduit hier chez une nommée Mme Duhamel : elle donne régulièrement à jouer tous les soirs ; il se réunit chez elle une société de grecs et de femmes légères ; on ne se contente pas de voler les gens les cartes à la main, on abuse de leur ivresse pour fouiller dans leurs poches et les dévaliser.

— Monsieur !...

— Et si, continuai-je, le commissaire de police hésite à me croire, je le prierai d'appeler en témoignage le prince de.... et le jeune officier, qui se sont retirés hier soir, avant le souper ; ils ne me paraissaient pas entièrement édifiés sur l'insolent bonheur au jeu de M. de la Coudraye.

J'avais touché juste.

Constance, qui s'était tenue debout jusque-là, s'assit sur un fauteuil, comme si décidément mes paroles méritaient d'être écoutées, et mes menaces d'être prises en considération.

Quant à moi, je répétai que j'allais chez le commissaire de police et je me dirigeais déjà vers la porte

lorsque le domestique, qui s'était éloigné depuis l'arrivée de sa maîtresse, entra tout à coup dans le salon.

— Monsieur ! Monsieur ! criait cet homme, voilà votre portefeuille. Je l'ai trouvé sous la table de la salle à manger à la place que vous occupiez pendant le souper.

Cette nouvelle inattendue ne me causa pas une grande joie. Le portefeuille pouvait avoir été retrouvé, mais, suivant toute probabilité, il ne contenait plus les papiers que j'y avais enfermés.

Je l'ouvris donc tranquillement, sans me presser.

Quelle fut ma surprise ! Rien ne manquait ; on ne m'avait rien soustrait.

— Eh bien ? me demanda madame Duhamel, qui avait repris son attitude arrogante, vous a-t-on volé, comme vous le prétendiez avec tant d'assurance ?

Dans mon étonnement, dans mon trouble, j'allais peut-être balbutier des excuses.

— Assez, me dit-elle. Je n'ai que faire de vos regrets ; mais, à l'avenir, je prierai M. de la Coudraye de mieux choisir les personnes qu'il jugera à propos de me présenter.

Et, sans me saluer, elle rentra dans sa chambre.

Je donnai quelqu'argent au domestique et je sortis.

Dans la rue, j'essayai de comprendre ce qui s'était passé. Il n'y avait qu'une explication possible :

Lorsque, chez Léonce, j'avais frappé ma poitrine en disant : J'ai sur moi les preuves de votre complicité, — Léonce et Lentague avaient aussitôt formé le projet de rentrer en possession de ces papiers, qui pouvaient les envoyer au bagne.

Ils m'avaient donc entraîné chez madame Duhamel

dans l'espoir de me faire perdre la tête, par tous les moyens en leur pouvoir, et ensuite de me fouiller, lorsque je serais à leur merci.

Mais au moment où l'on me transportait de la salle à manger dans le boudoir, mon portefeuille était tombé de ma poche et avait glissé sous la table, sans qu'ils s'en aperçussent.

Leurs recherches, quelques instants après, ayant été vaines, ils s'étaient dit naturellement que je n'avais pas sur moi les papiers en question, que je m'étais vanté de les avoir pour les intimider, et ils avaient remis l'affaire à une autre occasion.

Le hasard m'avait fait échapper à un danger ; mais comment conjurer tous ceux qui me menaçaient ?

Depuis que j'avais vu Léonce et Lentague à l'œuvre, tout espoir avait disparu. Pouvais-je croire que de pareils misérables me rembourseraient jamais ?

Et, en vérité, malgré la position horrible où je me trouvais, je suis maintenant persuadé que je n'aurais pas accepté cet argent escroqué si effrontément à d'honnêtes gens.

Lorsque je rentrai chez moi, vers les neuf heures, ma femme toute bouleversée m'attendait sur le seuil de notre appartement.

XXXI

D'après ma lettre, elle m'attendait, au plus tard, à qnatre ou cinq heures du matin. Son inquiétude redou-

bla, quand elle me vit ainsi pâle et défait. Il me fallut répondre à ses questions.

J'inventai une fable pour expliquer cette longue absence.

Me crut-elle ? Je ne sais. Mais elle était si bonne, elle me voyait depuis quelque temps, si triste, si chagrin, qu'elle eut l'air de me croire, pour ne pas augmenter mes tourments.

Je pris un instant de repos ; puis, malgré ses observations, je m'habillai à la hâte et je me rendis à mon bureau.

Pendant trois mois, à partir de ce jour, je n'entendis plus parler de Léonce et de Lentague.

Ils avaient quitté Paris le lendemain de cette nuit de jeu, soit qu'ils eussent entrepris cette fameuse campagne à l'étranger sur laquelle ils fondaient de si belles espérances, soit qu'ils eussent craint d'être inquiétés par le prince de *** et son ami, dont ils avaient éveillé les soupçons.

Combien furent longs, douloureux ces trois mois !

Ce n'était plus le violent désespoir qui m'avait secoué lorsque je m'étais aperçu de ma ruine et de mon déshonneur.

Non, j'étais alors dans un état relativement calme.

C'était une noire et morne désolation, une conviction absolue que tout était fini pour moi, que je n'avais plus aucun secours à attendre ; pour me sauver, il eut fallu un miracle auquel je ne croyais pas, malgré mon désir d'y croire.

Aussi parfois je me demandais pourquoi je ne dénonçais pas mon infamie et je ne livrais pas à la justice une victime qui lui serait dévolue tôt ou tard : A quoi bon ces

atermoiments qui ne pourraient rien conjurer ni atténuer?

Mais ces idées, je les repoussais bientôt: j'avais peur, j'étais lâche; je tremblais pour le moment terrible et invitable où tout serait découvert.

Ce moment, j'aurais voulu par tous les moyens le reculer, et pour y parvenir, je n'aurais sans doute pas hésité à aggraver ma faute.

Je me dissimulais à moi-même cette couardise de cœur sous un de ces spécieux prétextes dont abonde si fort la conscience humaine; je me disais qu'alors, ce ne serait pas moi seulement qui souffrirais, mais avec moi, ma femme et mon enfant; je devais prolonger le plus possible la calme et l'illusion dont ils jouissaient.

La preuve que je n'eusse pas hésité à aggraver ma faute dans le seul but d'en retarder l'explosion, se trouve dans la facilité, l'indifférence avec laquelle je renouvelais les emprunts qui tombaient à échéance, et remplaçais successivement un faux par un autre.

Je faisais ces renouvellements d'une façon détachée, machinalement, et par cette sorte d'instinct qui veut que nous veillons à notre sûreté, alors même que toute précaution est manifestement superflue et frappée d'inanité.

Toutefois de poignantes émotions secouaient de temps à autre cette torpeur, surtout quand je songeais à ta mère et à toi. Hélas! je devinais tout ce qui se passait en vous, ce que vous souffriez par ma faute.

Clémence continuait à être la femme dévouée, courageuse, que j'ai tant aimée; mais l'état de prostration dans lequel j'étais plongé lui causait les plus vives inquiétudes.

Ne pouvant me croire capable d'une infamie, ni acca-

blé sous le poids d'un remords, elle me supposait atteint de quelque grave maladie, qui éclaterait tôt ou tard, de quelque affection mentale qui se trahissait déjà par mon humeur chagrine et l'inégalité de mon caractère.

De là une profonde tristesse, que tu n'avais pas tardé à partager, mon cher Richard.

Ta gaîté enfantine se taisait devant les sombres préoccupations observées par toi sur nos visages.

Tu étais devenu hésitant et timide en présence de cette douleur dont tu ne savais pas le motif, mais que tu craignais de froisser par ton rire. Ainsi déjà ton enfance se trouvait empoisonnée par les émanations malsaines de mon infamie !

Quel sujet d'amères réflexions pour moi ! Que de fois je m'éloignai brusquement de vous pour ne pas laisser éclater mes sanglots !

Le soir, lorsque je voyais ta pauvre mère, courbée près de sa lampe, causant, travaillant, se fatiguant les yeux et les doigts :

— A quoi bon, pauvre femme, me disais-je, t'exténuer à économiser quelques sous ? Pourras-tu jamais regagner la centième partie de ce que j'ai dissipé ? Dix existences de labeur et de courage comme la tienne n'y suffiraient pas.

Je me disais cela, et, chose étrange, j'étais devenu, chez moi, d'une avarice, d'une ladrerie extrêmes.

Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Pourtant, je me sentais perdu ; je savais que je serais ruiné, foudroyé dans quelques mois. Quel inconvénient dès lors à me donner en attendant toutes les aises, à vous faire goûter un peu de bien-être ?

Eh bien, non ! j'économisais, je lésinais ; la moindre

dépense en dehors du strict nécessaire causait mon mécontentement. On ne raisonne pas cela. C'était absurde, mais c'était ainsi.

Persuadée que j'étais sérieusement malade, Clémence essayait tous les dimanches de me faire sortir de Paris. Elle était convaincue que l'air de la campagne me ferait du bien.

Nous allions hors barrière, ici où là. Mais quelle différence entre nos promenades et celles d'autrefois!

D'abord, pour ces excursions, il n'était plus question des Urbain. Leur compagnie me donnait sur les nerfs, m'irritait. Le ménage Urbain était heureux, sans souillure. Et moi j'étais souillé ; vous, malheureux !

Nous allions donc seuls.

Quelles tristes promenades !

Parfois, par une sorte de bravade, je voulais ressusciter nos gaietés d'autrefois. Je donnais l'élan, et comme vous étiez heureux de le suivre!

Mais cet entrain factice ne durait pas. Tout à coup je retombais. Il vous fallait revenir près de moi ; comme moi tristes et chagrins.

Comparaison triviale, mais juste : c'était comme un feu d'artifice mouillé qu'on allume, qui jette une lueur et s'éteint subitement.

Nous rentrions tous trois, la mort dans le cœur.

XXXII

Tout, à cette époque de ma vie, était pour moi prétexte à souffrance.

La chose en apparence la plus indifférente avait, en moi, à l'insu de tous, un retentissement douloureux.

Je me rappelle quelques-unes de ces circonstances. Elles surgissaient sous mes pas, comme pour me montrer, à tout moment, l'implacable destinée qui m'attendait.

Tantôt je rencontrais sur mon chemin une voiture cellulaire conduisant des prisonniers : un gendarme était assis à côté du conducteur ; deux autres gendarmes suivaient à cheval.

Combien y avait-il de misérables dans cette caisse roulante? Qu'avaient-ils fait? Où les menait-on ? Au tribunal, au bagne, ou dans quelque maison centrale ?

Cette fatale voiture m'apparaissait comme un spectre. Je m'arrêtais, frissonnant. Il me semblait que la voiture faisait halte, qu'un des gendarmes me disait d'y monter, et que, sur mon refus, il me poussait de force dans ce cachot mobile.

Une autre fois, j'étais allé au Palais de justice pour affaire.

Je vis, dans le large couloir qui précède l'escalier de la cour d'assises, un gendarme à côté duquel marchait, tête basse, un individu que les passants regardaient curieusement.

L'homme et le gendarme allaient côte à côte et avaient l'air de se donner la main. Mais il était évident que la main de l'individu était attachée à celle du gendarme.

Où conduisait-on ce malheureux? d'où le ramenait-on?

Je regardais tout haletant ces deux hommes passer.

Et parmi les curieux, qui comme moi s'étaient arrêtés, j'en entendis un qui disait :

— C'est Bitaubal, vous savez? ce commis aux écritures, qui a fait des faux chez un banquier de la rue de la Chaussée-d'Antin.

Je me hâtai de quitter cette place maudite.

A mon bureau, j'évitais d'ouvrir la *Gazette des Tribunaux*, de peur d'y trouver la relation de quelque crime qui eût du rapport avec le mien.

Ce journal me brûlait les mains, il m'éblouissait. Il me semblait que je dusse dès maintenant y trouver mon nom et la révélation de mon crime. Je le jetais avec colère et avec effroi sur un coin de mon bureau.

Mais j'avais beau faire. Les allusions à mon crime surgissaient de partout à l'improviste : cela m'apparaissait brusquement, et me sautait à la gorge en quelque sorte.

Ainsi, en revenant le soir de mon bureau, je passais souvent sous les galeries de l'Odéon ; et, flânant dans ma sombre mélancolie, peu pressé de rentrer dans ma maison, où je ne trouvais et ne pouvais apporter que de la tristesse, je regardais les étalages des libraires. Je parcourais distraitement les titres des ouvrages et des publications diverses.

Un jour, sur une grande livraison à couverture jaune, je vis ce titre : *Causes célèbres*.

Je m'arrêtai ; je fixai mes yeux sur ce titre qui me magnétisait.

Au dessous, il y avait l'énumération des causes contenues dans le recueil. Je parcourus cette liste, presque étonné de n'y pas voir figurer mon nom.

— Cela ne tardera pas, me dis-je ; moi aussi, je serai bientôt le héros d'une cause célèbre !

Puis je remarquai une affaire qui, quatre ou cinq ans auparavant, avait fait un certain bruit : Encore des détournements commis à l'aide de faux !

Une affreuse tentation me prit. Je voulus connaître les détails de cette triste cause et j'achetai le recueil.

Je lus ce compte-rendu en secret, clandestinement, comme si cela eût dû me compromettre.

Quelles émotions pendant cette lecture ! Il me semblait voir se dérouler mon propre procès. Je me voyais sur le banc des assises, à la place de l'accusé. Je m'identifiais avec lui, je ressentais sa honte et ses angoisses. Lorsque vint le récit de l'expiation, l'arrivée au bagne, le ferrement, je crus sentir à ma jambe le froid et le poids de la chaîne.

Mais l'impression la plus forte, la plus écrasante produite sur moi dans cette désolante période, ce fut celle que je ressentis au théâtre.

C'était à la fin d'août.

Maheurtier, comme tout le monde, était étonné du changement qui s'opérait en moi, et il était à cent lieues d'en soupçonner la cause.

Il me croyait souffrant, rien de plus. Maintes fois il m'avait demandé :

— Mais qu'avez-vous donc, Causson ? Vous êtes pâle, défait.

— Ce n'est rien, répondais-je, en essayant de sourire.

— Vous êtes malade ?

— Non, je ne sens aucune douleur.

— C'est égal, mon cher, vous êtes changé; il faut faire attention à cela.

Ces observations m'effrayaient ; je tremblais que les remarques de Maheurtier ne lui fissent soupçonner les causes de cette perturbation physique.

Un jour il me dit :

— Mon cher Causson, vous menez une vie trop sédentaire, trop uniforme. Il faudrait vous distraire un peu. Allez demain au spectacle avec votre femme. Cela vous amusera tous deux. Voici des billets.

Il me tendit un coupon que lui avait donné un auteur dramatique de ses amis : c'était pour un théâtre du boulevard. Je pris les billets en le remerciant beaucoup.

Dans la disposition d'esprit où j'étais, je n'avais guère envie d'aller au spectacle, et je me souciais peu d'utiliser ces billets ; mais, en y réfléchissant, je me dis que ma femme n'avait déjà pas trop de distractions ; pourquoi la priverais-je de celle-là ? Et moi, cela ne me ferait-il pas un peu de bien ? Cela ne m'arracherait-il pas, pour un instant, à mes sombres préoccupations ?

Je proposai cette partie de plaisir à Clémence, qui s'en montra d'autant plus heureuse qu'elle me voyait manifester un désir ; et, le lendemain soir, lorsque tu fus couché, nous nous dirigeâmes du côté des boulevards, plus gais, ma femme et moi, que de coutume.

On jouait un grand drame en six actes dont je ne me rappelle plus le titre : œuvre médiocre, probablement ;

mais, je doute qu'aucune pièce de théâtre ait jamais produit un pareil effet.

Il s'agissait d'un jeune homme qui, pour tirer un ami d'embarras et lui éviter une faillite, abusait de la confiance de son patron chez lequel il était caissier. Mais cela ne devait avoir qu'un temps; l'ami promettait de rembourser.

En effet, un jour celui-ci se présente avec la somme qui doit combler le déficit. Mais il est trop tard ! Le patron a découvert la fraude ; il prévient la justice. Cette découverte arrive juste au moment où le jeune caissier, qui aime la fille de son patron, s'aperçoit qu'il est aimé d'elle... Quelle situation !

Me voyez vous, moi, faussaire, assis dans la salle et regardant se dérouler cette intrigue.

Dès le premier acte, quand je devinai le sujet de la pièce, je pâlis et frissonnai.

Ainsi mon crime me poursuivait partout!... Impossible de le fuir.

Cependant je voulus faire bonne contenance, et, malgré l'émotion poignante qui me terrassait, garder un air à peu près impassible.

Hélas ! c'était au-dessus de mes forces. A mesure que le drame avançait, je sentais ma tête s'égarer, mon cœur faillir.

Clémence, s'apercevant de mon trouble, m'avait demandé à plusieurs reprises ce que j'avais; je répondis que la chaleur m'incommodait. Elle me proposa de quitter le spectacle. Je refusai, je voulus lutter, aller jusqu'au bout.

Au quatrième acte, quand ce malheureux se débat

dans le réseau de preuves et d'évidence qui l'étreint, quand la jeune fille qui l'aime, cherche à le sauver et se déclare sa complice, j'étais haletant, en sueur. Je faillis m'évanouir.

Clémence qui m'observait me prit vivement par le bras et me fit sortir avec elle.

L'air du dehors me ranima, mais j'avais une fièvre terrible. On dut m'aider à monter en voiture.

Arrivé chez moi, la fièvre redoubla. Clémence, alarmée, envoya, sans me prévenir, chercher un médecin. Dès que je l'eus aperçu, mon irritation augmenta. Je blâmai Clémence; je l'accusai de vouloir me rendre sérieusement malade en me contrariant. On se rappelle combien la crainte d'être alité, même quelques jours, me tourmentait.

Ici encore, c'était ma grande préoccupation.

Les excuses de Clémence, l'attitude du médecin me rendirent un peu de calme.

Je soutins énergiquement que je n'étais pas malade.

Le. médecin, sans en avoir l'air, et tout en disant comme moi, s'enquérait des causes de cette subite fièvre, m'examinait et me tâtait le pouls.

— Une perturbation morale peut seule avoir amené cette fièvre, dit-il; quelque travail intellectuel excessif, ou plutôt quelque préoccupation absorbante.

Je frisonnai à ces mots. Cet homme allait-il donc lire mon secret sur mon front, dans mes yeux?

— Vous vous trompez, docteur, dis-je en essayant de prendre un ton indifférent; du reste je ne suis vraiment pas malade, et je vais me lever.

Clémence voulut m'en empêcher; mais le médecin lui dit:

— Ne le contrariez pas : l'effort qu'il essaiera de faire peut triompher de la maladie qui menace de se déclarer.

Je me levai donc.

Je grelottais la fièvre, je pouvais à peine me tenir ; mais j'espérais que cette énergique volonté triompherait des défaillances du corps.

Malgré la résistance de Clémence, je voulus aller à mon bureau. En effet j'y allai.

Il paraît que j'avais une figure de déterré, car Maheurtier, en m'apercevant, recula presque effrayé.

— Mais vous êtes malade, mon cher Causson.

— Non, à peine une légère indisposition.

— Il ne fallait pas vous gêner ; vous m'auriez fait prévenir. Retournez chez vous, si vous vous sentez plus mal.

— Non, dis-je. Mon poste est ici ; je ne dois l'abandonner qu'à la dernière extrémité.

— Diable ! c'est romain, cela. Mais vous devriez réserver votre énergie pour des circonstances plus importantes.

Je persistai donc.

Au bout de deux ou trois jours, j'étais revenu à mon état de santé habituel, et je continuais à porter, sans nouvelles défaillances, le lourd fardeau de mes pensées et de mes préoccupations.

XXXIII

Un soir, au commencement de septembre, comme je sortais de mon bureau, je rencontrai Léonce ; c'était dans la rue Montmartre.

Il semblait s'être posté là pour m'attendre, et je compris que, précédemment, les rencontres que j'avais faites de lui et de Lentague n'avaient rien de fortuit.

Sans doute ma figure était bien celle d'un valétudinaire, car sa première parole en me voyant exprima la surprise.

— C'est toi, Causson, me dit-il; qu'as-tu donc? Tu es malade.

— Oui, je suis malade,... et tu sais bien pourquoi.

— Allons, allons, de l'énergie, que diable! Ecoute, j'ai quelque chose à te dire.

J'étais sur mes gardes: chaque fois que j'avais rencontré Léonce j'avais eu un surcroît d'embarras, de malheur.

Je restais froid, impassible, et secouant la tête, je répondis:

— C'est inutile. Laisse-moi.

— C'est dans ton intérêt. Viens.

— Non. Dis-moi cela tout de suite ici, je suis pressé.

— Tu n'es pas pressé, et tu m'écouteras. J'ai imaginé un moyen de nous sauver tous.

Je surmontai ma répugnance et consentis à le suivre. Il me fit entrer dans une sorte de cabaret aux environs des Halles et il demanda un cabinet. Quand nous fûmes assis:

— En quelques mots, dit-il, nous allons nous entendre, et tu ne seras pas fâché de ce que je vais te dire.

— De quoi s'agit-il? voyons, demandai-je avec impatience.

— Voici. D'abord, mon cher, Lentague et moi, nous avons joué de malheur. Une campagne qui s'annonçait

si bien, qui devait nous permettre de nous acquitter envers toi !...

— Je n'ai jamais compté là-dessus, répliquai-je.

— Ma foi, il se trouve que tu avais raison ; mais véritablement on devait concevoir les plus belles espérances ! Le diable s'en est mêlé, ou plutôt je soupçonne ce prince de... avec qui nous nous sommes rencontrés chez Mme Duhamel, de nous avoir vendus. Il avait sur le cœur les quelques billets de mille francs que je lui ai gagnés : c'est bien petit ! Bref, à Bade, à Spa, à Hombourg, partout espionnés, harcelés, obligés de déguerpir. Deux des nôtres sont restés *en plan*. Lentague et moi, nous avons eu mille peines pour nous échapper et rentrer en France. Et, je te l'avoue, je ne suis que médiocrement rassuré sur les intentions de la police française à mon égard. J'ose à peine voir Lentague. J'ai quitté, bien entendu, mon appartement de la rue Taitbout. Je loge maintenant rue Mauconseil, près d'ici. C'est là que tu pourras me trouver, si le cœur t'en dit. Quant à notre réserve, si brillante à notre départ, hélas ! il n'en reste plus que l'ombre, une quinzaine de mille francs à peine.

— C'est fâcheux, en effet.

— Pour toi surtout que nous voulions rembourser.

— Allons donc ! Vous ne me rendrez jamais ce que vous m'avez extorqué. Aujourd'hui vous ne le pouvez pas, soit ; mais si vous le pouviez, vous ne le voudriez pas.

— Comme tu es injuste ! Quitte donc cet air maussade, et rends-nous un peu justice. Nous voulons nous libérer envers toi, rien de plus positif. Pour cela il faut regagner ce que nous avons perdu et quelques fonds nous sont nécessaires.

— Et tu comptes sur moi ?

— Oui.

— En voilà assez, fis-je en me levant.

Il m'obligea à me rasseoir.

— Ecoute-moi, me dit-il ; après, tu seras libre. Et d'abord, oublions le piége que t'a tendu Lentague. Cela s'est fait contre mon gré. Il voulait t'enlever toutes les preuves de complicité que tu as contre nous. Comme si tu étais un homme, en cas d'esclandre, à nous livrer! Non, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas à m'expliquer là-dessus.

— Soit. Mais je te connais. J'ai confiance en toi. Cependant cette situation nous inquiète. Tu ne livrerais pas ces papiers, mais on les saisirait entre tes mains, ce qui reviendrait absolument au même.

— Après?

— Il faut absolument que ces pièces soient détruites. Or, tu ne consentiras à les détruire qu'autant que nous t'aurons tiré de la position où tu t'es mis pour nous. Eh bien, c'est justement ce que nous venons faire.

Alors il me développa ses projets.

Il s'agissait, de concert avec Lentague, de fonder quelque société par actions, qu'on parviendrait à faire coter à la Bourse, de contracter à ma caisse, par mon seul intermédiaire, un emprunt sur ces actions, et, une fois l'emprunt obtenu, un emprunt énorme, de laisser tout tomber à l'eau.

Ce plan que je me contente de résumer, était conçu avec une audace, une habileté, une prévoyance jusque dans les moindres détails, qui me stupéfièrent, et qui eussent fait regretter à un philanthrope que tant d'imagination fût employée au mal.

Mais je savais par expérience combien il fallait se défier de Lentague et de Léonce. L'opération qu'ils me proposaient pouvait les enrichir; elle ne m'aurait pas libéré.

Puis, faut-il le dire, mon esprit, fatigué, dégoûté, malade, était incapable d'un pareil effort. La prostration physique et morale où j'étais plongé, m'avait enlevé la lucidité et l'énergie nécessaires pour combiner une opération et la mettre en œuvre.

Je déclarai donc à Léonce que son plan, si ingénieux qu'il fût, était irréalisable.

— Je pourrais tout au plus, lui dis-je, faire un prêt insignifiant ; il faudrait en avertir Maheurtier, qui, immédiatement couperait court à cette spéculation. Il est inutile de se donner tant de mal pour un si mince résultat.

Je ne savais guère dissimuler. Léonce lut sur ma figure le motif de mon refus.

— Tu te défies de nous ? Voyons, sois franc.

— Quand cela serait ! Tu ne le trouverais sans doute pas extraordinaire ?

— C'est vrai, mais la chose est faisable, quoi que tu en dises.

— Peu importe, elle ne se fera pas, je le jure.

— Ah ? tu as donc trouvé un autre moyen d'effacer tes faux ? Songe qu'ils peuvent être découverts d'un moment à l'autre.

Et, comme je le regardais, effrayé.

— Oui, reprit-il effrontément, tu commences à espérer de pouvoir jouir de l'impunité. Mais certaines indications peuvent parvenir à ton bureau, à ton directeur.

Tant d'audace me fit bondir. Le misérable ! Je fus sur

le point de m'élancer sur lui, de l'écraser. Je me contins.

— Tu aurais encore, après ce qui s'est passé, l'infamie de me dénoncer ! m'écriai-je.

— Pourquoi pas ?

— Une lettre anonyme, n'est-ce pas? eh bien soit, fais cela !

— Du moment que tu ne veux plus marcher avec nous.

— Ah ! tu crois me tenir ; tu crois que je vais plier ! non, tu te trompes, tu triomphes trop vite. Tu oublies une chose, c'est que si je suis à ta merci, tu es sous ma main. Or, je te jure que le jour où je serai découvert, toi et Lentagne, vous serez arrêtés en même temps que moi.

— Cependant, si tu étais découvert sans qu'il y eût de notre faute.

— Tant pis ! — Après la menace que tu viens de me faire je serai sans pitié. Ainsi, veille à ma sûreté au lieu de chercher à me nuire.

Mon air de résolution l'effraya. Il me dit que cette menace n'était pas sérieuse, qu'il ne l'avait faite que pour tâcher de me décider.

Il me quitta ; et, comme il me tendait la main, je la repoussai avec dégoût. Il eut un mouvement de colère ; mais il se remit et il sortit, en me disant :

— Au revoir, en de meilleurs temps.

— Jamais, m'écriai-je.

J'eus en ce moment une énergie que depuis longtemps je ne me connaissais plus.

Cette conversation, ces menaces, m'effrayèrent pendant quelques jours ; bientôt je me rassurai. Tant que

j'aurais entre les mains les pièces que Léonce et Lentague avaient essayé de m'enlever, je n'avais rien à craindre d'eux.

C'était évident. Aussi, là n'était pas le danger.

A cette époque, on s'occupait beaucoup dans le monde financier, et même dans tous les mondes, de détournements, d'infidélités, de faux commis dans la banque par des employés. Ces délits se succédaient avec une rapidité et une persistance extraordinaires.

Il y a des époques pour cela. On dirait presque de certains crimes, qu'ils sévissent à la façon des épidémies : répétés, continuels, menaçants pendant une certaine période; puis, devenant rares, disparaissant presque, pour reparaître plus tard avec une nouvelle intensité.

Le genre de délits dont j'ai parlé occupait tellement l'esprit de tous les hommes d'affaires, qu'un jour j'entendis, dans la cabinet de Maheurtier, un de ses amis lui dire :

— Cela gagne partout. On n'entend parler que de dilapidations, de vols, de fuites à l'étranger. Heureusement tu es sûr de ton caissier?

— Causson? Oh! si celui-là venait à faillir, il faudrait douter de tous et de tout.

Cependant la plupart de ceux dont la chute faisait ainsi scandale avaient eu jusque-là des antécédents honorables.

L'un d'eux notamment était connu de moi. C'était un garçon modeste, doux, rangé, dont j'avais reçu plusieurs fois la visite. Certes, j'étais alors aussi loin de le soupçonner qu'il était loin de me soupçonner lui-même. Et peut-être en ce moment, en fuite, poursuivi, il se

souvenait de moi, et, bourrelé d'inquiétude et de remords, regrettait-il de ne pas avoir modelé sa conduite sur la mienne!

Il venait d'être jugé par contumace et condamné à vingt ans de travaux forcés.

Quel avertissement pour moi! quelle sinistre perspective ouverte devant mes yeux!

La nouvelle de son aventure avait stupéfié, indigné ma femme. Est-ce possible? Quoi, cet homme qui était venu me voir, que nous avions connu, qui avait l'œil si bon, si honnête, si loyal! Pouvait-on commettre de pareilles fautes?

Elle trouvait que la condamnation n'était pas assez sévère.

— Ah! Dieu merci, s'écria-t-elle, ce n'est pas toi qui serais capable de pareilles infamies!

— Non, certes, dis-je.

Elle m'embrassa avec effusion. J'étouffais, j'étais prêt à sangloter.

Tu étais là, mon cher Richard, près de nous, tandis que nous causions, et tu nous écoutais. Un mot t'avait frappé dans cette conversation, que tu ne comprenais pas et que tu ruminais, car tout à coup tu me demandas :

— Papa, qu'est-ce que ça veut donc dire les travaux forcés?

Oh! cette question, je l'entends encore!

Je tressaillis comme si ta voix enfantine eût sonné mon glas. Pour cacher mon trouble, je me levai et m'éloignai sans te répondre.

Cependant l'heure était venue où la catastrophe allait éclater.

XXXIV

C'était le 4 novembre.

Il était cinq heures passées, et il ne restait au bureau que Maheurtier et moi.

Nous allions sortir, quand un vieux monsieur entra : Il avait l'apparence d'un boutiquier enrichi et retiré des affaires.

Maheurtier alla à lui et lui demanda ce qu'il voulait, en lui faisant observer qu'il venait bien tard et qu'il vaudrait mieux qu'il repassât le lendemain.

— Il s'agit d'affaires urgentes. Et je vous prie de m'accorder un instant d'entretien.

Maheurtier y consentit, et ils passèrent dans son cabinet.

Je ne sais quel instinct me dit que cet homme allait confier à Maheurtier quelque chose qui me concernait et m'intéressait directement. Depuis six mois, du reste, j'étais continuellement dans des transes pareilles, et je m'arrangeais toujours de façon à entendre ce qui se disait dans le cabinet de Maheurtier.

J'ouvris donc la porte du couloir.

Mais cela ne suffit pas : la porte donnant dans le cabinet était fermée, et le visiteur baissait la voix.

Je m'avançai doucement jusqu'à cette dernière porte, je collai mon oreille à la serrure et j'écoutai.

Le visiteur se nommait Roché.

Il avait, en assez grand nombre, des actions de la

Caisse, et, à ce titre, il était matériellement intéressé à ce qu'il ne se commît aucun méfait dans l'administration.

— Or, dit-il, depuis hier, il m'est venu des soupçons ; j'ai des craintes.

— Quels soupçons ? quelles craintes ? demanda Maheurtier en se redressant, comme si les doutes de l'actionnaire l'eusssent atteint.

— Il ne s'agit, bien entendu, pas de vous, se hâta de dire celui-ci. Et vous sentez que si j'avais le moindre soupçon sur votre compte, je n'aurais ni la naïveté, ni l'insolence de venir vous en faire part.

— De qui s'agit-il ?

— De vos subordonnés, de vos employés.

— Je n'en ai que trois, dont deux, employés aux écritures, ne pourraient, quand même ils le voudraient, se livrer à aucune malversation.

— Bien. Et le troisième ?

— Le troisième est mon caissier. Sans doute celui-là serait à même de commettre des détournements ; mais je suis sûr de lui. J'en réponds.

— Oh ! vous savez que depuis quelque temps il est dangereux de répondre des gens, surtout des caissiers ; les journaux judiciaires en font foi. J'ai déjà eu l'honneur de vous soumettre, en ma qualité d'actionnaire, quelques observations à ce sujet...

— Je vous répète que je réponds de Causson. Mais à quel propos cette alarme ?

— Voici.

Et l'interlocuteur de Maheurtier baissa la voix au point que j'eus grand peine à démêler ce qu'il disait :

— Depuis que j'ai quitté le commerce je fais un

peu d'escompte : cela occupe mes loisirs ; or, hier, un de mes clients, je pourrais dire un de mes amis, un négociant de la plus parfaite honorabilité, m'apporte à l'escompte un effet de dix mille francs, c'est-à-dire un billet de gage endossé par la Caisse, puis par divers, et payable en décembre prochain.

— Eh bien ! qu'y a-t-il là d'extraordinaire? demanda Maheurtier.

— Attendez. J'escompte le billet. Les divers endosseurs, au nombre desquels figure en première ligne la Caisse, sont parfaitement bons pour payer à l'échéance. Par conséquent je suis bien tranquille, et je ne m'enquiers même pas du nom du souscripteur de l'effet. Mais, ce matin, par hasard, cet effet étant resté sur mon bureau, j'y jette machinalement les yeux et je lis cette signature : *Vidal*, 27, rue du faubourg Poissonnière.— Il faut vous dire que c'est là précisément mon adresse ; je demeure dans la maison depuis une dizaine d'années, et j'en connais à peu près tous les locataires, tous ceux du moins à qui leur position permet de souscrire honorablement des billets de cette importance.

— Je commence à comprendre ; je devine ce qui vous aura alarmé.

— Oui, n'est-ce pas? Je me dis : — « Tiens ! il y a donc un nommé Vidal dans la maison, cela m'étonne de ne pas le connaître. Il faut que, sans avoir l'air de rien, je m'informe auprès du concierge. » Une demi-heure après j'avais à sortir et je demandais au concierge s'il avait un locataire du nom de Vidal. Le concierge me répondit négativement. N'est-ce pas singulier?

Maheurtier convint que cela était assez extraordinaire ;

cependant il n'y avait pas, suivant lui, d'inquiétude à concevoir.

— En effet, dit-il, il peut s'agir tout simplement d'une adresse mal dictée ou mal écrite, soit qu'il y ait eu erreur sur le numéro, soit qu'on se soit trompé de rue. Il peut se faire aussi que nom et adresse soient de pure invention : par exemple, un drôle escroque des titres, craint de les négocier, et juge à propos de venir les escompter ici, — absolument comme un filou engagerait au mont-de-piété des effets volés. Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à craindre, car, à l'appui de votre billet, il y a certainement un gage qui en représente la valeur. C'est facile à vérifier. Vous avez là l'effet en question ?

— Oui, le voici.

Ils se levèrent et passèrent dans le bureau. Je n'eus que le temps de revenir à la caisse, et de tirer la porte du couloir.

On s'imagine dans quel état je me trouvais.

Ce billet Vidal était précisément un de ceux que j'avais souscrits sous des noms supposés : par une fatalité terrible, il se trouvait que l'adresse imaginée par moi était celle de ce bourgeois soupçonneux.

Comment sortir de là ?

Ma tête bourdonnait, tout tournait autour de moi.

Cependant je m'efforçais de paraître calme, absorbé dans la vérification d'un compte.

— Causson, me dit Maheurtier, voulez-vous chercher les titres qui garantissent le prêt n° 2181 ?

J'évitai de dire un mot, de peur que l'émotion de ma voix ne me trahît. Je courus à mes registres, et sans réfléchir, naïvement, je lus :

« Trois titres de rente cinq pour cent, chacun de 250 fr. »

C'était vrai ; c'était écrit ce que lisais. Mais ces titres de rente bien réels s'appliquaient à un bordereau contigu à celui Vidal et de la même somme. Car, dans mon trouble, j'avais entendu 2180 au lieu de 2181. Cette erreur certainement me sauva.

— Ah ! vous voyez, dit Maheurtier à son interlocuteur, il n'y a aucun danger.

Je me remis en comprenant l'erreur que je venais de commettre involontairement.

— Emprunt Vidal ? demanda Maheurtier.

— Oui, emprunt Vidal, répondis-je.

— 27, rue du Faubourg-Poissonnière ?

— Oui, 27, rue du Faubourg-Poissonnière.

— Vous aurez commis ou on vous aura fait commettre une erreur dans l'adresse. Mais cela se vérifiera à l'échéance. C'est bien.

Tous deux me laissèrent, et M. Roché se disposa à sortir.

Maheurtier le reconduisit en lui renouvelant toutes les bonnes raisons qu'il pouvait avoir de demeurer en repos. Mais je m'aperçus que M. Roché, avant de s'éloigner, causait bas avec Maheurtier dans l'antichambre.

Quelques mots qui me parvinrent et le ton dont ils furent prononcés m'indiquèrent de quoi il s'agissait :

Malgré les attestations de Maheurtier sur mon compte, mon attitude avait paru singulière à M. Roché; il avait remarqué de l'hésitation et de l'embarras dans mes façons ; il en augurait fort mal et il désirait qu'une vérification de ma caisse et de mes écritures eût lieu.

Maheurtier, tout en affirmant que cette vérification amènerait la justification la plus complète de ma conduite, ne crut pas devoir différer plus longtemps de céder au désir de cet actionnaire, sans doute dans la crainte que son refus prolongé ne le fît soupçonner lui-même.

Il accorda donc ce que l'autre voulait, et, en le quittant, il lui dit tout haut :

— Eh bien soit! soyez ici demain à huit heures sans faute.

— Comptez sur mon exactitude, dit M. Roché en descendant l'escalier.

XXXV

Maheurtier rentra, et, en me revoyant, il eut un air gauche et un peu embarrassé.

Ses manières avec moi, qui étaient plutôt celles d'un camarade que d'un supérieur, la confiance qu'il m'avait toujours témoignée, ne permettaient guère qu'il vînt brusquement me dire : — A tort ou à raison, on vous soupçonne ; demain matin, à 8 heures, soyez ici pour assister à la vérification qui sera faite de vos livres et de votre caisse.

Il usa d'un détour, dont je ne pouvais pas être dupe, après ce que j'avais entendu. Il feignit une grande colère contre M. Roché.

— Il y a, me dit-il, des gens d'une défiance infernale. Ainsi, ce monsieur qui sort d'ici est un des actionnaires les plus importants de la *Caisse*, et désire y engager la plus grande partie de ses capitaux ; mais il a des exigences incroyables. Ne voudrait-il pas se rendre compte par lui-même de nos opérations, de nos façons de procéder, de notre comptabilité ? J'ai été forcé d'y consentir, il sera ici demain matin à huit heures. Venez une heure plus tôt que d'habitude. Nous lui donnerons, ensemble, des explications : c'est ennuyeux, mais il faut ménager les clients.

— Je comprends cela, répondis-je sans trop savoir ce que je disais.

Ce que je comprenais surtout, c'est que j'étais bien décidément perdu.

Nous sortîmes.

Maheurtier me quitta sur le seuil de la cour, et je le regardai s'éloigner dans la direction du boulevard.

J'avais le cœur serré et défaillant.

Il me semblait que je voyais pour la dernière fois cet excellent homme, ce camarade, qui avait eu en moi une si large confiance, dont j'avais si indignement abusé, qui aujourd'hui, malgré la pénétration de son esprit et l'espèce de dénonciation dont j'étais l'objet, ne pouvait encore se décider à me soupçonner.

L'idée me vint de courir après lui, de le rappeler, de lui avouer ma faute, pour qu'il me la pardonnât et m'aidât à la réparer.

Que n'ai-je suivi cette inspiration !

Après avoir hésité, je me décidai tout à coup, et je fis quelques pas pour courir après lui. Mais il était trop loin ; il tournait l'angle du boulevard.

Je revins sur mes pas.

Puis, il faut le dire, je ne tenais pas absolument à le rattraper. Je n'osais pas! J'avais au cœur la timidité et la lâcheté du coupable.

Lâcheté et timidité absurdes, stupides; ce que je n'osais pas avouer ce soir, demain on le saurait, ce serait un fait public! Mais ce n'est pas au crime qu'il faut demander du raisonnement et de la logique.

Le dernier jour était venu.

Que faire? Que résoudre?

Fallait-il engager hardiment la lutte, payer d'audace ou bien valait-il mieux tout confesser, tout avouer?

Chose étrange! Je m'étais longtemps arrêté au premier parti. C'était bien entendu : je parlerais d'inexpérience, de bonne foi trompée, d'erreur; j'avais méticuleusement arrangé mon rôle. Maintenant qu'il s'agissait de le jouer, il me paraissait absurde, invraisemblable, impossible.

Ce coup qui m'arrivait subitement faisait évanouir toutes mes résolutions. Je me sentis mou, sans force et sans volonté.

Cependant le temps pressait. Il fallait prendre un parti. Douze ou quinze heures me restaient tout au plus.

Machinalement, et sans trop savoir pourquoi, je revins rue Vivienne. Je montai au bureau et m'y enfermai, après avoir demandé de la lumière, au garçon de service, sous prétexte de travailler.

Seul, maintenant, j'essayai de rassembler mes idées et d'arrêter un plan. Je commençai par récapituler celui médité si longtemps :

Maheurtier consultait mes livres, et, avec son regard fin et perçant ne tardait pas à en découvrir les irrégularités. Alors il m'interrogeait, et je répondais effrontément. J'entassais mensonge sur mensonge ; et, si j'étais confondu, j'accusais au lieu de me défendre, comme me l'avait autrefois conseillé Léonce.

Je disais :

— Ces valeurs dont je disposais, vous en disposiez aussi et vous n'en aviez pas plus le droit que moi. L'honneur me le défendait, mais vos statuts vous le défendaient aussi... Je...

Tout à coup je m'arrêtai :

— Mais c'est une nouvelle infamie à ajouter aux autres! m'écriai-je. Quoi! l'accuser, lui! l'accuser devant M. Roché, un de ses actionnaires, nuire à son crédit, le compromettre pour me disculper. C'est impossible! Je ne le ferai pas! je ne le veux pas. Assez d'effronterie et de mensonges! L'heure du châtiment est venue; je dois le subir, je dois m'humilier, confesser mon crime.

Et passant à un autre ordre d'idées, sautant d'un extrême à l'autre, agité, fiévreux, à moitié fou, je me mis à mon bureau et j'écrivis rapidement quelques pages.

Je commençais ainsi :

« Monsieur Maheurtier,

« Je suis un lâche, un misérable ; j'ai méconnu vos « bontés, j'ai abusé de votre confiance. Je suis un « voleur et un faussaire. Il y a près d'un an qne je vous « trompe, etc.... »

Je ne dénonçais pas les deux misérables qui m'avaient conduit à ma perte ; mais ces mots m'échappèrent :

» J'ai surtout obéi à des influences étrangères. »

Cette déclaration, jointe à quelques mots tracés au crayon par la Coudraye sur une carte de visite qu'on retrouva chez moi, fut plus tard interprétée contre le vicomte et son associé Lentague.

Sans signer et sans relire ce papier, je le pliai et le mis dans ma poche.

Puis, incertain sur ce que j'allais faire, je me dis qu'il me fallait un peu d'argent, soit pour moi si je fuyais, soit pour ma femme et mon enfant si je me décidais au suicide.

J'ouvris ma caisse.

Elle contenait une dizaine de mille francs en or et deux cent cinquante mille francs en billets.

Je pris un rouleau d'or et un billet de mille francs, et je quittai le bureau.

XXXVI

Je ne suivis pas mon chemin ordinaire, qui m'eût bien vite ramené chez moi. J'avais besoin d'un peu de réflexion et de répit, avant de me trouver en présence de ma femme.

J'errai donc par les rues à la tombée de la nuit, tellement absorbé, engourdi dans ma douleur, que j'allais devant moi à tort et à travers, heurtant les passants.

Par quelles rues je passai, il me serait impossible de le dire. Que m'importait, du reste?

Vingt fois, je faillis me faire écraser par les voitures.

— Gare donc ! criaient les cochers.

Un commis qui portait un gros ballot me heurta, rue Richelieu, je crois, et me cria :

— Faites donc attention !

Je m'excusai en disant :

— Pardon, vous avez raison.

Sur le boulevard des Italiens, je me plantai devant un kiosque et je me mis à lire les affiches des spectacles.

Combien de temps cette lecture m'absorba, je n'en sais rien. Mais, il faut croire que mon attitude méditative en face de ces *attractions* diverses avait quelque chose de singulier, car j'entendis à côté de moi la voix narquoise d'un gamin qui disait :

— Eh bien, bourgeois, à quoi nous décidons-nous?

Cette voix enrouée et ironique me réveilla, et je me remis à cheminer au hasard. Enfin, épuisé je m'assis sur un banc.

Bien qu'on fût au commencement de novembre, la soirée était douce et tiède.

Je regardai les voitures, les promeneurs ; et il me passait dans la tête, que tous ces gens-là étaient différents de moi, qu'il y avait entre nous une ligne de démarcation idéale, mais profonde et absolue. En effet, ils avaient un but, des projets, des espérances, la vie, l'avenir devant eux. Moi, je n'avais plus rien. Ma carrière se coupait, et finissait brusquement ; je sombrais dans un trou boueux. J'étais mort ; eux, ils étaient vivants.

Je vis passer une escouade de gardes municipaux qui se rendaient à quelque théâtre et mes réflexions prirent un nouvel essor.

— Si ces gens-là savaient qui je suis, me disais-je.

Un sergent de ville m'effleura la jambe en passant; je la retirai brusquement et je tressaillis.

— Demain peut-être, me dis-je, cet homme aura mon signalement et me cherchera.

J'allais me lever, quand un charmant enfant de quatre à cinq ans vint rôder curieusement autour du banc où j'étais.

Déjà deux ou trois passants m'avaient regardé avec une certaine curiosité : je devais avoir un air étrange, et probablement j'étais le seul individu qui, sur toute la longueur du boulevard, fut assis à pareille heure sur les bancs municipaux.

Le bambin, lui, se planta devant moi et m'examina.

Etait-ce une illusion? Il te ressemblait, mon cher Richard, à s'y méprendre. C'était ton air, ta figure...

Deux larmes me jaillirent des yeux.

Le père et la mère, qui s'étaient arrêtés pour regarder à la vitrine d'une boutique, revinrent précipitamment vers nous.

— Tiens, maman, un monsieur qui pleure, fit l'enfant attristé et prêt à pleurer lui-même.

Ils s'éloignèrent; j'entendis la femme qui disait bas à son mari :

— Pauvre homme!... C'est peut-être un père qui a perdu son enfant!

Ah! que ces paroles me sont revenues souvent à la mémoire.

Oui, elle avait raison, cette femme; j'avais perdu mon enfant. La mort ne me l'avait pas ravi, mais la honte : par mon crime, j'étais à jamais séparé de toi!

J'errai de nouveau par les rues, par les boulevards.

Tout à coup une idée me traversa l'esprit :

— Si j'allais voir Léonce?

Je me mis à marcher rapidement.

Qu'espérais-je? Peu de chose, et même rien. Je connaissais si bien mon homme maintenant! Mais enfin, il y avait peut-être là une dernière ressource. Celui qui avait été si ingénieux à me perdre, serait peut-être assez habile pour me sauver.

J'arrivai bientôt rue Mauconseil.

Devant le numéro que m'avait indiqué Léonce, je vis un petit rassemblement: douze ou quinze curieux, et trois sergents de ville faisant le guet.

Je m'avançai doucement et avec précaution.

— Circulez, messieurs, faisaient les sergents de ville en écartant les curieux.

Sur le trottoir en face on causait; je m'approchai pour écouter.

— Est-ce que ce sont des assassins?

— On ne sait pas.

— Non, ce sont des grecs, des filous.

— Il paraît qu'ils ont été pincés hier dans un tripot.

— Oui, et on fait, en ce moment, une perquisition chez eux.

— Est-ce qu'ils sont beaucoup?

— Deux. Il y a déjà longtemps qu'ils sont là. Ils devraient sortir.

Je soupçonnai qu'il pouvait être question de Léonce et de Lentague.

Bientôt plusieurs personnes apparurent à l'entrée de la maison...

— Tenez, les voici.

Chacun se précipita de ce côté. Je pus m'approcher

assez pour voir et distinguer les personnes. Je reconnus Léonce et Lentague.

Un agent de police et un commissaire les accompagnaient. Ils montèrent dans le fiacre qui attendait et qui se mit à rouler dans la direction de la Préfecture de police.

— Emballés, mes drôles ! fit l'homme qui nous avait donné des renseignements.

Certes, la scène à laquelle je venais d'assister ne devait pas me causer un grand étonnement ; cependant je restai stupéfié.

Il y a des moments où on devient superstitieux.

Evidemment il y avait là quelque chose de providentiel, de fatal :

— Moi aussi, demain, je serai arrêté. Un passant, un curieux, s'écriera : — *Emballé, mon drôle* !

Tout ce qu'il y avait de noir, d'affreux, de désespéré en moi reparut à la surface. Tel était mon sort, je n'y échapperais pas.

— Eh bien non ! jamais ! m'écriai-je : il me reste le suicide.

J'embrassai d'un coup d'œil l'avenir qui m'était réservé :

Mon arrestation, la prison, les larmes de ma femme et de mon enfant, le compte rendu des journaux, la publicité des débats, ma condamnation inévitable, la malédiction de mon père et de tous les miens, la vie du bagne.

Et si je me tue ? Mon enfant n'a pas même la honte d'une condamnation, d'une flétrissure. On ne juge pas les morts. Ah ! plutôt mille fois le suicide !

Comment n'avais-je pas résolu cela tout de suite ?

Je marchais d'un pas ferme maintenant. Je savais ce que j'allais faire. .

XXXVII

En passant rue de la Monnaie, je vis la boutique d'un armurier.

J'étais si bien décidé que, spontanément, j'allais entrer pour acheter un pistolet, de la poudre et des balles. Déjà j'avais la main sur le bouton de la porte, lorsqu'une réflexion m'arrêta.

« Suffit-il, me dis-je, de demander ces choses-là pour qu'on vous les donne? L'état dans lequel je suis peut inspirer des soupçons à l'armurier. Il me fera suivre, peut-être... Non ! »

Je repris mon chemin.

« A quoi bon un pistolet ? L'homme décidé à mourir, comme je le suis, a des moyens infaillibles ! »

J'étais arrivé sur le Pont-Neuf.

« Ceci, dis-je, en souriant et en regardant le fleuve, est à la portée de tout le monde. »

Comme, autrefois, au Pont-Marie, je m'accoudai sur le parapet près d'une des boutiques qui existaient alors sur le Pont-Neuf.

Je regardai l'eau brune et profonde.

Mais, chose étrange ! autant j'étais agité, anxieux, lorsque j'avais eu la tentation de me précipiter du haut

du Pont-Marie, autant, en ce moment, j'étais calme, tranquille. Mes idées étaient nettes, précises.

En effet, pourquoi du trouble? C'était un parti pris; une chose résolue, fatale.

En une minute mon plan fut arrêté.

« Je suis sûr de la mort, me dis-je; je n'aurai qu'à me lier les bras ou les jambes de façon à ne pouvoir nager... Mais pourquoi me précipiter maintenant? Il y a trop de monde; on voudrait me secourir. Il ne faut pas que mon dessein puisse avorter. Je dois revoir ma femme, mon enfant, les embrasser une dernière fois. Je rentre. Ils ne se doutent de rien. Je prétexte un travail qui me retiendra une partie de la nuit. Je veille, et pendant qu'ils dorment, je sors doucement, en cachette, je me fais ouvrir la porte, et je reviens sur le pont. Il est deux ou trois heures du matin, tout est désert. Je me précipite. C'est fini. »

Satisfait de cette résolution, je passai sur la rive gauche et je rentrai chez moi.

A mesure que j'approchais, je sentais le cœur me battre plus fort, et, arrivé rue d'Enfer, je m'arrêtai inquiet, palpitant.

« Pourrais-je cacher mon trouble? à Richard oui; mais à ma femme?... Si elle allait me deviner?... Et, à supposer qu'elle ne se doutât de rien, si la vue de ces deux êtres chéris allait m'enlever mon courage?... si j'allais manquer de cœur.

J'hésitai à monter. Je fus prêt à revenir sur mes pas, et à tâcher d'en finir tout de suite.

« Non! me dis-je, Clémence n'aura aucun soupçon· Sa vue et celle de Richard ne peuvent me faire hésiter!

N'est-ce pas pour eux, encore plus que pour moi, que je veux mourir ? Allons, pas de faiblesse ! »

Je montai.

J'avais eu tort de douter de moi : je soutins admirablement mon rôle.

J'eus un air naturel, et même peut-être moins préoccupé que d'habitude.

Depuis longtemps je rentrais en retard. Je donnai les prétextes déjà donnés : j'avais été retenu longtemps à mon bureau par un travail pressé ; ce travail était même si considérable que je serais probablement obligé de passer une partie de la nuit pour l'achever.

Clémence accepta ces raisons ; elle se borna à me faire observer qu'elle craignait que je ne tombasse malade à me fatiguer ainsi.

Je la rassurai.

Le dîner m'attendait depuis longtemps. Je mangeai avec appétit. Le repas fini, près du feu, toi, Richard, entre nous deux, nous causâmes longtemps, bien plus longtemps que d'ordinaire : il semblait que je ne pusse me rassasier de vous deux.

Je te pris sur mes genoux, mon cher enfant, je t'embrassai à plusieurs reprises, mais doucement, sans démonstration, froidement pour ainsi dire.

Et cependant quel cœur dans ces baisers, — les derniers !

Je promenais mes mains sur ton cou, sur tes épaules, sur ton visage ; je roulais tes boucles blondes autour de mes doigts comme si j'eusse voulu m'imprégner de toi et emporter quelque chose de ton être dans la tombe que j'allais m'ouvrir.

Et toi, qui ne pouvais te douter de cela, pauvre enfant! tu t'impatientais de ce manége. Tu criais de ta voix mutine :

— Veux-tu bien finir? vilain papa qui me tire les cheveux!

Je me dis alors qu'il fallait que ta mère fût endormie aussi pour que je pusse exécuter mon projet. Je parlai de mon travail, et j'engageai Clémence à se coucher tout de suite.

Elle manifesta le désir de veiller et de travailler un peu. Je m'y opposai énergiquement : cela la fatiguait ; je ne le voulais pas.

Elle céda ; et, sans affectation, presque tranquillement, je la serrai dans mes bras et l'embrassai. Oh! la chère femme!... Mais non, il ne fallait pas. Ce dernier adieu, ce suprême baiser, devait être froid et tranquille!

Elle se coucha, et bientôt je fus seul dans la pièce qui me servait de cabinet.

Je plaçai ma montre sur la table. Il était dix heures. Je décidai que je sortirais à deux heures après minuit. J'avais quatre heures devant moi.

Je réfléchis. Était-ce l'influence produite par cette dernière scène ou par l'approche de l'heure fatale? Je ne sais. Mes pensées prirent une teinte de mollesse et d'attendrissement. Je m'apitoyai. Je ne voulus plus songer à ma femme et à mon enfant ; mais je revis mon village, mon père et ma mère ; je me souvins de mes jeunes années, des débuts si heureux de mon mariage...

Des larmes sillonnaient mes joues... Je chassai brusquement ces souvenirs énervants.

Il était dix heures et demie.

— Allons ! me dis-je, écrivons à Clémence un mot qu'elle trouvera demain. Quel réveil ! Pauvre femme ! Cela est capable de la tuer. N'importe, il le faut.

Et, avant d'écrire, moi qui me croyais si résolu, si ferme, je m'arrêtai. Je réfléchis encore.

Je me mis à douter que le suicide fût mon seul refuge. Une question de justice se posa devant moi :

— Ai-je le droit de me tuer ?

Ce n'étaient pas, je l'avoue, des considérations religieuses qui me faisaient hésiter. Non ; je doutais de mon droit, au point de vue purement humain.

Je me disais qu'il y avait des compensations nécessaires : J'ai lésé la société par mon crime : je lui dois une réparation, une expiation. J'ai contracté une dette envers elle ; je la renie en me tuant. Je me rends insolvable. Je fais banqueroute à la société.

Je me laissai aller quelques instants à ces idées ; tout à coup, je les repoussai comme une lâcheté. C'était une insidieuse façon d'éviter la mort : je reculais ; je cherchais des biais, des prétextes !

Pourquoi donc ces scrupules ne m'étaient-ils pas venus tout de suite ? Pourquoi ne m'avaient-ils pas agité quand, après avoir été témoin de l'arrestation de Léonce et de Lentague, j'avais vu si clair dans ma destinée, j'avais compris d'une façon si nette qu'il ne me restait plus qu'à mourir ?

Que venais-je parler d'expiation et de réparation esquivées ?

Non, sans doute il n'est pas bon que le crime reste impuni ; mais le mien le sera-t-il donc ? Quelle est la plus redoutable peine infligée par les hommes ? — La

mort! N'est-ce pas cette peine-là que je m'inflige?...

Une réparation?

Lorsque j'aurai pourri le reste de mes jours dans un bagne, où sera la réparation? Quand, par l'éclat d'un procès scandaleux, j'aurai imprimé la honte sur mon fils et ma femme qui sont innocents, où sera l'équité?

Allons! plus d'hésitation.

Je me mis à écrire rapidement, fiévreusement.

Mes idées se heurtaient, s'enchevêtraient. Tout le désordre de mon cœur et de mon esprit jaillissait pêle-mêle sur le papier.

Quels élans! Comme je m'accusais et demandais pardon!... Quels adieux!...

Il était une heure du matin. Je terminai ce griffonnage. Je ne voulus pas le relire. J'avais peur de retomber dans quelque nouvelle hésitation.

Il fallait marcher sans s'arrêter ni retourner la tête; il fallait en finir.

Je me levai doucement et me disposai à sortir.

Mon cabinet était au fond de l'appartement : il me fallait passer par la chambre à coucher.

Je la traversai avec des précautions infinies. Clémence avait les yeux fermés et semblait reposer. Je la regardai un instant; j'eusse voulu l'embrasser, c'était impossible.

Les yeux mouillés de larmes, le cœur défaillant, je dus me contenter de me tourner vers elle, et avec la main de lui envoyer un baiser, en murmurant tout bas :

— Adieu!

Elle n'était pas endormie! Elle feignait de l'être.

Elle avait vu mon geste ; et si bas qu'eût été prononcé ce mot adieu, elle l'avait entendu.

Comme si une commotion électrique l'eût frappée, elle se leva ; d'un bond elle fut à moi, me prit dans ses bras, et, effrayée, folle, impérieuse :

— Pourquoi ce baiser ? Pourquoi cet adieu ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Dis-le moi. Je veux le savoir.

XXXVIII

Je fus épouvanté de ce réveil et de ces questions ; J'affectai cependant un air tranquille, et, posant la lampe sur la cheminée :

— Il n'y a rien, dis-je ; qu'as-tu, donc !

— Si, s'écria-t-elle, il se passe quelque chose d'extraordinaire. Tu as beau retenir tes larmes ; je les vois rouler dans tes yeux.

— Moi ! Ah ! par exemple !

— Tu pleures.

— C'est peut-être la fatigue d'avoir veillé.

— Non. Il y a autre chose. Pourquoi ces airs mystérieux, cette lampe baissée, ce baiser de loin, du bout des doigts ?

— J'avais peur de t'éveiller.

— Enfin, ce mot adieu ?

— L'ai-je dit ? Je ne me souviens pas.

— Et ton émotion, ta figure altérée ?

— Pas le moins du monde. Je n'ai pas la figure altérée. C'est tout naturel, je...

Ici un expédient me vint à l'esprit.

— Eh ! mon Dieu ! dis-je, qu'est-ce que tout cela signifie ? Je suis là, dans cette chambre à travailler. Ma besogne même n'est pas encore achevée, et il faut que je me hâte de la reprendre. Pendant que je griffonne, vous êtes là tous deux, toi et Richard, à côté de moi. Je songe à vous, je laisse une minute mon travail pour venir voir si vous reposez, si vous dormez bien...

— Non ! s'écria-t-elle, il y a autre chose, dis-le moi, je t'en supplie.

Elle m'enlaçait dans ses bras, suppliante, éplorée.

— Mais non, dis-je, il n'y a pas autre chose. Voyons, Clémence, je t'en prie, laisse-moi finir ma tâche, et, vite, recouche-toi. Il fait froid, tu es imprudente, tu peux attraper du mal.

— Comment veux-tu que je dorme, reprit-elle, quand tu me caches un secret, quelque chose d'affreux, peut-être ? Oh ! il y a longtemps que je m'en doute, que je souffre, que je gémis en silence. Qu'ai-je fait pour ne plus avoir ta confiance ?

Elle s'assit sur le lit tristement, les bras pendants, et de grosses larmes lui sillonnaient les joues.

J'allai vers elle, je l'embrassai et la suppliai de se remettre au lit, d'être calme, de dormir.

— Non, fit-elle en m'écartant avec un mouvement triste et découragé, je ne pourrais fermer l'œil ; je vais m'habiller.

Elle prit, en effet, ses vêtements.

J'étais au désespoir. Il était deux heures du matin.

Elle allait veiller, se tenir là tout le reste de la nuit. Il me serait impossible d'éviter son regard, de sortir...

Je me laissai tomber sur une chaise et cachais ma tête dans mes mains.

Puis, mon pauvre cœur meurtri par toutes ces terribles émotions, se brisa tout à coup et je sanglottai.

Clémence ne fit qu'un bond, elle se jeta à mes genoux, me prit les mains, me les pressa, et, en larmes, elle aussi :

— Ah ! je savais bien, s'écria-t-elle, que tu souffrais ! Tu as depuis longtemps un secret qui te pèse, qui te tue. Partage-le avec moi. Confie-le moi.

Je détournai la tête ; je voulus, par un suprême effort, nier encore, protester; elle ne m'en laissa pas le temps.

— Ne nie pas, s'écria-t-elle. Ce serait inutile. N'affecte pas un calme, une tranquillité que tout dément. Me crois-tu donc aveugle? Ce que mon intelligence n'a pu pénétrer, penses-tu que mon cœur ne l'ait pas pressenti? Ah ! il y a près d'un an que je sens planer sur nous un malheur : quel est-il? j'ai inutilement cherché; j'ai tout supposé, et n'ai pu m'arrêter à rien. Mais ce malheur est sûr, imminent. Comment ne l'aurais-je pas soupçonné? Depuis un an, tu n'es plus le même. Toujours sombre, préoccupé, insensible à mes caresses et à celles de ton enfant, comme si une barrière terrible se fût élevée entre toi et nous. Que t'avons-nous fait? Ne nous aimes-tu plus?

— Ah! m'écriai-je, tu le sais bien, que je vous aime...

— Alors pourquoi n'as-tu plus avec nous de ces bon-

nes expansions d'autrefois? Les gentillesses de Richard te font mal, t'irritent. Pauvre enfant! il s'en aperçoit, il en est tout triste. Moi, tu me repousses. Tu ne peux rester auprès de nous, ou tu y restes silencieux, farouche. As-tu à te plaindre de moi? Ah! je t'en supplie, parle. Je ferai tout pour tâcher de te plaire, pour ramener un sourire sur tes lèvres.

— Non, dis-je, il ne s'agit ni de toi, ni de Richard; tu es la meilleure des femmes, comme il est le plus doux des enfants. Ce sont vos bonnes qualités à tous deux qui redoublent mon ennui, qui achèvent de m'accabler.

— De t'accabler! fit-elle avec stupeur; c'est à n'y rien comprendre, à en perdre la raison! Comment notre amour, qui devrait faire ton bonheur, te rend-il plus malheureux? Où trouver un remède à un mal qu'on ne connaît pas, que tu t'obstines à cacher? Bien des fois je t'ai interrogé, et non-seulement tu ne m'as pas répondu, mais encore mes questions t'irritaient. Alors, je me suis tue, j'ai tâché d'imaginer, mais quoi? à quelle supposition m'arrêter? J'aurais peut-être dû t'épier, peut-être aurais-je surpris ton secret. Je n'ai pas eu ce courage; cela me répugnait. Cependant, sans le vouloir, que de symptômes alarmants, terribles, j'ai saisis! Ta tristesse qui devenait de plus en plus sombre, tes inquiétudes, ces terreurs qui parfois te donnaient la fièvre... mon Dieu! qu'y a-t-il là-dessous?... Et tes retards, tes absences, ces nuits passées, sous prétexte de travail? Pourquoi n'en était-il jamais ainsi il y a un an? Que faut-il que je croie? Ah! cette incertitude est effrayante; elle me tue.

— Pourquoi te tourmenter ainsi ? Il n'y a vraiment pas sujet. Remets-toi. Aie confiance.

Je balbutiai, je ne savais plus que dire. Le terrible aveu me brûlait les lèvres, et cependant je ne pouvais me décider à le laisser échapper.

— Que j'aie confiance, fit-elle avec un sourire navré, quand ce soir encore tu as usé d'une défaite, d'une dissimulation envers moi.

— Clémence!...

— Oui ! Crois-tu donc, tourmentée effrayée, comme je le suis, que j'aie pu dormir depuis hier soir ! J'ai veillé, j'ai prêté malgré moi l'oreille. Eh bien, travaillais-tu, là, dans cette chambre à côté, à une besogne de ton bureau ? Non ! Tu n'avais apporté ni papiers, ni registres ; et puis, j'ai entendu ton pas agité, tes soupirs étouffés...

— Je t'assure...

Elle releva la tête brusquement, et me regardant en face :

— Veux-tu me montrer le travail que tu es en train de faire ?

— Mais, m'écriai-je, ces soupçons, cette inquisition...

— Ah ! quand tu devrais me haïr à jamais, il faut que je sache la vérité.

Et, rapide, sans que je pusse la retenir, elle s'élança dans mon cabinet.

La lampe, restée dans la chambre, éclairait assez cette pièce pour qu'elle aperçût la lettre que je venais d'écrire et qu'elle devait ouvrir le lendemain.

Elle la prit. Mais j'étais près d'elle et je voulus la lui arracher.

Elle résista.

Ce fut une sorte de lutte mêlée de supplications de part et d'autre. Nous étions revenus dans la chambre à coucher. Clémence, tenant toujours la lettre, avait pu lire la suscription : *Pour Clémence.*

— Pour moi ! s'écria-t-elle.

— Oui. Mais je t'en prie, tu ne devais lire cela que plus tard...

— Pourquoi plus tard ? pourquoi m'écrire ?... Ah ! je m'explique ce mot *adieu.* Tu voulais donc nous quitter, fuir !...

— Je t'en supplie, ne lis pas, ne m'interroge pas...

J'allai vers elle et, impérieusement, sans, du reste, qu'elle résistât beaucoup, je lui repris cette lettre.

— Il y a donc, s'écria-t-elle, un malheur épouvantable ; je ne me trompais pas !... Et tu veux me le cacher !... Pourquoi ? Ne suis-je plus rien pour toi ? Ne t'aimé-je plus, que tu doutes de moi !... Oh ! parle, je t'en conjure... Quoi qu'il arrive, je suis prête à te suivre partout. Un malheur supporté en commun me sera moins lourd que ton silence et mes angoisses. Tu verras si je suis courageuse et dévouée ; mets-moi à l'épreuve.

En parlant ainsi, elle se jeta à mon cou, suppliante, caressante.

Machinalement, plutôt que par un effet de ma volonté, car j'étais abîmé, vaincu, je l'écartai doucement.

Elle aussi n'en pouvait plus.

Elle baissa la tête et laissa tomber ses bras.

— Alors, dit-elle, tu veux que je meure ; tu veux me tuer...

Je fus navré de son accent. L'idée me vint que si elle apprenait cette nouvelle sans que je fusse là pour

amortir le coup, elle se porterait à quelque extrémité. Alors que deviendrait Richard ?

Je relevai tristement la tête et fixant mon regard sur elle :

— Ecoute, lui dis-je, tu le veux absolument. Tu as du courage, tu le dis, et j'ai pu le voir ; mais auras-tu la force de supporter ce que je vais t'apprendre!

— Mon Dieu ! qu'est-ce donc ?

— Tiens, lis !

Et je lui tendis la lettre.

Elle la prit, l'ouvrit d'une main tremblante et s'approcha en chancelant de la lampe.

Elle était en proie à une telle émotion que sa main froissait et faisait vaciller le papier.

— Je n'y vois pas, dit-elle.

Cependant elle finit par distinguer quelques mots.

— Tu me demandes pardon, fit-elle, tu demandes pardon à notre enfant ; que nous as-tu donc fait ?...

— Ce que je vous ai fait ! Ah ! misérable que je suis? je vous ai perdus à jamais ! je vous ai flétris...

— Flétris, perdus! répéta-t-elle.

Je marchais à grands pas dans la chambre.

Oui, dis-je brusquement, lis ! Et tiens ! laisse-moi sortir, j'ai la tête en feu. L'air me fera du bien ; tu liras pendant ce temps.

Je me dirigeai vers la porte. Mais elle me barra le passage.

— Tu ne sortiras pas ! s'écria-t-elle.

— Non, laisse-moi, je le veux !

Une subite exaltation s'était emparée de moi. Inconséquent comme tout homme au désespoir, je venais en une minute de changer d'idée. Je voulais, quoi qu'il

pût advenir en mon absence, sortir et mettre à exécution mon projet. Clémence me résista.

— Jamais ! tu es égaré, hors de toi...

Elle lutta vaillamment.

— Tu veux donc, m'écriai-je, que je tombe vivant entre leurs mains. Tu veux que j'aille au bagne !

— Au bagne?

— Oui, je suis un voleur, je suis un faussaire !

XXXIX

Cette révélation lui arriva comme un coup de massue. Elle chancela et s'appuya à la cloison pour ne pas tomber.

Pauvre chère créature ! Jamais dans ses plus effrayantes suppositions elle n'avait pu imaginer que je fusse capable de quelque chose de pareil.

Elle fut sur le point de s'évanouir.

Je l'écartai et tournai le bouton de la porte pour sortir.

— Dans quelques heures je serai découvert, emprisonné, m'écriai-je. Plutôt mourir !

Clémence s'était ranimée ; elle s'élança, elle s'attacha à moi.

— Non, reste !... jamais ! je ne veux pas ! s'écria-t-elle.

— Tu veux donc achever de me perdre !

Alors il lui vint une de ces inspirations spontanées, comme seules peuvent en avoir les natures vraiment aimantes :

— Soit ! s'écria-t-elle tout à coup. Tu veux mourir, mais je t'ai dit que tu ne mourrais pas seul. Viens ! que ce soit une affaire résolue.

— Mais Richard, notre enfant ! m'écriai-je.

— Eh bien ! qu'à cela ne tienne !

Elle ouvrit la porte du cabinet où tu étais couché, et, se dressant devant moi, avec une résolution effrayante :

— Il y a, dans la maison, assez de charbon pour nous trois ! dit-elle.

— Pour nous trois ! Y songes-tu ?

— Oui. Puisque tu le veux ! C'est toi qui l'auras tué !

Ce fut à mon tour de la prier ; elle fut inflexible ; quand je lui disais que nous n'avions pas le droit de disposer de la vie de notre enfant, elle répondait :

— Qu'importe ?

Ah ! sans doute, elle savait bien que je ne consentirais jamais ; si je l'eusse mise à l'épreuve, elle eut été la première à m'arrêter et à me demander grâce.

Mais ce fut moi qui dûs fléchir.

Et, peut-être, éprouvais-je une satisfaction secrète et inavouée à voir ce chemin de la mort si énergiquement barré devant moi.

— Que veux-tu donc ? demandai-je.

— Que tu vives ? Non-seulement parce que je t'aime et t'aimerai toujours, mais parce que ta vie est utile.

— De quelle utilité peut être ma vie, si je suis arrêté, jugé, emprisonné ?

— Tu as encore du temps devant toi, fuis ! Tu passeras à l'étranger, je t'y rejoindrai avec Richard.

Ici je l'arrêtai.

— Non, dis-je énergiquement. Jamais!

Malgré l'abjection où j'étais descendu, je ne pouvais me faire à l'idée que ma honte rejaillît sur mon enfant. C'était cette crainte surtout qui m'avait poussé au suicide. Je me disais : moi mort, plus de poursuite, plus de condamnation, plus d'infamie déversée sur les miens.

Si je fuyais et si Clémence me rejoignait plus tard, avec son enfant, pouvais-je espérer que celui-ci, vivant à l'étranger, y vivant pour le reste de ses jours, ignorerait mon passé?...

— Ecoute, dis-je à Clémence. Je le veux bien : Je fuirai. Je travaillerai, je réparerai mon crime, autant que possible et dans la limite de mes forces ; mais à une condition.

— Laquelle ?

— Dès que j'aurai mis le pied hors de France, je veux être mort aux yeux de tous : toi seule me sauras vivant. Mon nom, qu'une condamnation va flétrir, je ne le porterai plus, et tu vas me jurer que notre enfant ne le portera jamais.

Je n'eus pas besoin d'insister pour être compris. Clémence me fit la promesse que j'attendais d'elle.

— Laisse passer, dis-je, les poursuites et la condamnation ; que Richard les ignore. Il a cinq ans et demi : il est facile de les lui cacher. Dès ce matin, conduis-le chez madame Urbain ; et, dans la soirée, que madame Urbain le mène à Montreuil, où il restera six mois, un an, s'il le faut. Hélas, il aura bientôt oublié son père !

Oublié par toi, mon fils ! Ah ! cette pensée me déchirait le cœur. De grosses larmes coulaient de mes yeux.

— S'il te parle de moi, continuai-je, tu lui diras que je suis parti pour un long voyage. Plus tard, tu lui apprendras ma mort.

Et comme j'allais encore m'attendrir :

— Non ! m'écriai-je avec énergie, je ne veux pas, s'il a un jour, de nobles instincts, de généreuses aspirations, qu'il soit écrasé par mon nom, par mon passé. Il faut qu'il entre dans la vie sans souillure?

Ces conditions acceptées, il fut question de ma fuite, des moyens que nous emploierions pour correspondre à l'insu de tous.

Cinq heures sonnèrent. Je n'avais plus un instant à perdre : il fallait partir.

Tout à coup je me souvins que j'allais laisser Clémence sans argent.

— J'ai deux mille francs, lui dis-je ; la moitié me suffira. Toi, il te faut quelques ressources.

— Non, dit-elle, je ne veux rien.

— Tu rougis de toucher à cet argent, n'est-ce pas? Tu as raison. Ah ! cette dernière humiliation m'était réservée !

Elle se jeta en pleurant dans mes bras, me demanda pardon, et, ouvrant le rouleau de mille francs que j'avais posé sur ma table, elle y prit quelques louis.

— C'est tout ce qu'il me faut, dit-elle pour attendre le moment où je pourrai travailler.

. . . .

Je me dirigeai vers ton lit, mon cher Richard, je t'embrassai longuement, en silence, et lorsque tu te réveillas peu de temps après mon départ, ton visage devait être encore baigné de mes larmes...

Puis, je la pressai longtemps sur mon cœur, elle, ma chère compagne, ma courageuse femme !

. . . .

J'errai un instant dans les rues, attendant une voiture qui pût me conduire quelque part : je ne savais où, — car nous n'avions rien pu décider quant à ma fuite.

Un fiacre passa. Je l'appelai et je montai dedans.

Lorsque le cocher me demanda où je voulais être conduit, j'eus un instant d'hésitation ; puis j'indiquai, au hasard, la barrière Blanche, et je roulai sans savoir ce que j'allais devenir.

. . . .

. . . .

Ici se termine la première partie des *Mémoires* de Causson.

Le récit qui va suivre est extrait de la seconde partie de ces *Mémoires* et des documents judiciaires et de police que nous avons pu nous procurer.

XL

Après le départ de Causson, Clémence rentra dans l'appartement.

Cette foudroyante révélation, les émotions de cette scène l'avaient brisée. Ses jambes fléchissaient : elle se laissa tomber, inerte, sur son lit.

Alors éclata son désespoir, jusque-là contenu. Des sanglots convulsifs faisaient haleter sa poitrine, des lar-

mes inondaient son visage. Mille pensées effrayantes s'entrecroisaient dans son esprit et faisaient frissonner tout son corps.

— C'était donc vrai : il était parti, lui qu'elle aimait!... et parti pour toujours peut-être!... Elle ne le reverrait plus!... Et elle restait là, seule, avec ce pauvre enfant qui dormait d'un sommeil si calme, si confiant, égayé de doux rêves!... Seule, dans la misère et dans la honte! — La honte... Comment en était-il venu là, lui dont elle connaissait la droiture et la loyauté? Quelles influences, quelles suggestions infernales l'avaient tout à coup entraîné! Elle expliquait maintenant ces tristesses, ces accablements fiévreux dont il disait toujours : Ce n'est rien!... Et elle n'avait rien deviné!. Hélas! le pouvait-elle? Aurait-elle jamais osé le soupçonner? Ah! n'importe, c'était son devoir. Elle devait le presser, le supplier, lui arracher un aveu... Peut-être eût-il été encore temps. Elle l'aurait sauvé!. . C'était sa faute aussi, à elle... Et maintenant, quoi?... Une fuite précipitée et inquiète, une condamnation inévitable... On l'arrêtait : le bagne!... Elle fuyait les regards et rougissait de ses souffrances... Pour eux tous, le dénûment et l'infamie... même pour cet enfant, qui n'avait qu'un tort, celui d'être à eux et de porter leur nom! Etait-ce donc possible tout cela? C'était un cauchemar, n'est-ce pas? Et elle allait s'éveiller...

Elle se dressait, les cheveux épars, regardant autour d'elle, avide de ressaisir une réalité moins horrible.

Non, c'était vrai!

— C'est de là qu'il lui avait adressé ce muet et suprême adieu ; là que, se levant tout à coup, elle l'avait interrogé, pressé de questions et de caresses, et que

l'aveu de son crime s'était échappé dans un sanglot. Puis, cette lutte entre eux, ces recommandations, ces serments échangés, et enfin, dans l'escalier, ce pas chancelant dans l'ombre du matin et alourdi par l'ivresse du désespoir !

Oui, c'était vrai !

Elle retombait, suffoquée de douleur.

Elle songea à son père, pour la première fois sans regret !...

Et, dans cette chambre où les dernières lueurs d'une bougie pâlissaient, devant les blanches clartés de l'aube, régnait un morne silence scandé par la respiration pure et régulière d'un enfant endormi.

. . . Mais ce n'était pas une nature vulgaire. Elle ne devait pas tarder à réagir contre cet inévitable saisissement, contre ces défaillances de la première heure.

Bientôt, en effet, elle se redressa.

Lentement, et d'une main qui tremblait à peine, elle essuya ses larmes.

Ses traits, tout à l'heure contractés, avaient maintenant la pâleur et l'immobilité du marbre. Ses grands yeux noirs, secs et fixes, exprimaient une résignation et une fermeté stoïques.

Une subite révolution venait de s'opérer en elle :

A quoi bon ces larmes, ce désespoir ? Une voix intérieure lui avait crié :

« — Pas de lâcheté ! Si rude que soit l'épreuve, il » faut la subir ; si lourd que soit le fardeau, il faut le » porter. Lutte et souffre ! c'est ton devoir. »

Et cette âme vaillante s'était roidie, résolue à sa tâche, prête à s'y user jusqu'au bout.

Elle s'habilla à la hâte.

Puis, elle ouvrit les tiroirs de la commode. Elle y prit les hardes de son enfant, qu'elle noua dans un foulard ; elle fit un autre paquet de ses hardes à elle.

Tout était prêt. Il n'était que temps de partir. Les gens de justice pouvaient arriver ; il ne fallait pas que Richard, assistât à des événements dont il pourrait un jour se souvenir.

Elle entra dans le cabinet.

L'enfant, dans son petit lit, dormait, un de ses bras étendu, l'autre mollement replié au-dessus de sa tête. La lumière du matin baignait, sans les entr'ouvrir, ses paupières aux cils longs et soyeux.

En voyant cette tête fraîche et reposée, ces lèvres roses vaguement frémissantes, comme dans l'attente du baiser maternel, Clémence eut un brusque tressaillement et ses yeux se mouillèrent.

Mais elle se raffermit bien vite.

Plus de faiblesse !... Celle-ci devait être la dernière.

Elle toucha la main de l'enfant et l'appela doucement.

Il ouvrit des yeux étonnés, s'agita pour chasser un reste de sommeil, et, tout en se détirant, se laissa embrasser.

Il demanda pourquoi on l'éveillait, s'il était l'heure d'aller en classe ?

— Non, dit-elle ; tu as congé aujourd'hui.

— Congé... tiens ! Pourquoi donc ?

Et, sans attendre d'explication (car c'était déjà une imprudence d'en avoir demandé une), il manifesta sa joie.

Mais ce fut bien autre chose quand il apprit qu'on allait à Montreuil, chez Mme Prévot !

Il battit des mains, il gambada sur son lit, il sauta dix fois au cou de sa mère.

— Bonne petite mère !

Il était triomphant.

Et des questions :

— Quand partirait-on ?

— Tout de suite.

— Avec papa ?

— Non. Il était à son bureau.

— Ah ! le vilain papa !... Eh bien, tant pis ! on s'amusera sans lui, avec les petits Urbain,... car on allait prendre les petits Urbain en passant, n'est-ce pas ?

— On essayerait.

— Oui ! Et s'ils ne venaient pas, eux non plus, tant pis encore ! Il s'amuserait tout seul... avec Phanor. (Il avait gardé le meilleur souvenir du chien de la jardinière)... Et il courrait par tout le jardin ; il toucherait aux espaliers ; il mangerait des pêches... Oh ! des pêches !...

Il fallut qu'elle lui expliquât qu'il n'y avait pas de pêches au mois de novembre, et pourquoi il n'y en avait pas... et qu'elle fût calme et souriante à cette joie enfantine. Elle eut cette force.

Habillé à la hâte, il ne se fit pas prier pour quitter la maison.

C'était par un affreux temps de neige fondante et de boue.

Ils allèrent, se tenant par la main, clapotant dans les rues, — elle, pressant le pas, soucieuse, lui, absorbé dans son rêve et insensible aux ennuis du chemin.

On arriva chez les Urbain.

Le mari était déjà à son atelier; Mme Urbain, seule avec ses deux enfants.

Ce fut une surprise: comment se faisait-il que Clémence vînt à pareille heure? Qu'était-il donc arrivé?...

Clémence s'enferma avec Mme Urbain dans une chambre contiguë.

C'était pour elle un instant redouté.

Elle dut avouer le crime et la fuite de son mari, subir les étonnements et les questions de son amie: « Comment donc? Ah! mon Dieu! mais ce n'est pas possible! » Et cette répulsion, mal déguisée sous de la pitié, que toute déchéance inspire même aux meilleurs et aux plus dévoués.

Clémence supporta courageusement cette épreuve.

Pressée de repartir, de savoir si Mme Prévot consentirait à se charger de Richard pendant quelques jours, elle pria Mme Urbain de lui retenir, pour le soir même, une chambre meublée, au plus bas prix possible, dans le quartier Saint-Antoine.

Car, pour ce qui était de revenir dans l'appartement de la rue d'Enfer, jamais elle n'y consentirait;... et peut-être, d'ailleurs, l'en chasserait-on!

Pendant ces confidences, les trois bambins, eux aussi, n'avaient pas cessé de causer.

Richard avait dit son voyage à Montreuil, et les petits Urbain voulaient absolument qu'on les y menât avec lui. Sur le refus de leur mère, ce furent des larmes, des cris. Il fallut pour les apaiser un peu, qu'on leur promît une compensation; et encore regardèrent-ils partir Richard d'un air triste et boudeur.

Ils lui portaient envie!

Ce fut, de la barrière à Montreuil, un long et pénible trajet.

Allégée de ses hardes, qu'elle avait laissées chez Mme Urbain, soutenue par une énergie fébrile, Clémence dut prendre et porter son enfant dont les pieds s'engluaient dans la boue.

Elle fit de fréquentes haltes avec ce fardeau, sous un vent froid.

Enfin elle arriva.

Chez madame Prévot, mêmes confidences, même confusion douloureuse.

L'excellente femme déclara qu'elle serait trop heureuse de garder Richard près d'elle, et elle pria qu'on le lui laissât le plus longtemps possible.

Mais le difficile fut de le faire consentir à rester.

Son beau rêve s'était évanoui ; il avait passé par toutes les déceptions : d'abord, les petits Urbain qu'on n'avait pas laissés venir ; puis, cette vilaine route et cette bise glacée. On arrivait ; la maison était triste ; sa mère causait avec Mme Prévot, et il restait seul. Il s'était glissé dans le jardin ; il était laid : plus de fruits aux arbres, à peine quelques feuilles flétries. Enfin, il avait fait des avances à Phanor, et celui-ci, peu soucieux de quitter la paille de sa niche, s'était mis à gronder. Il n'y avait évidemment plus qu'à retourner à Paris.

Aussi, en apprenant qu'il lui fallait rester à Montreuil, opposa-t-il une vive résistance.

Les caresses de Mme Prévot et les injonctions de sa mère le touchèrent peu.

Ce qui le décida, ce fut de voir celle-ci affligée, prête à pleurer : il eut honte de lui causer ce chagrin.

Et, passant d'un extrême à l'autre, il déclara qu'il

avait tort, qu'il se plaisait beaucoup chez Mme Prévot, qu'il serait bien sage — à condition pourtant que sa mère reviendrait le lendemain.

Elle le lui promit et l'embrassa avec force.

Il la regarda partir, tâchant de sourire, quoique son petit cœur fût bien gros.

Et elle, chemin faisant, songeait à cet enfant qui la consolerait par sa gentillesse, qui grandirait près d'elle, tandis que son père ne le verrait plus.

— Moi qui me plaignais! murmura-t-elle.

XLI

Voici, pendant ce temps, ce qui se passait rue Vivienne.

M. Roché persistait plus que jamais dans ses soupçons. Dès la veille au soir, il s'était assuré que la supposition de Maheurtier était sans fondement : il n'y avait pas plus de Vidal au numéro 27 de la rue Poissonnière qu'au même numéro de la rue du Faubourg-Poissonnière.

Il vint donc sonner au bureau de la *Caisse centrale* bien longtemps avant l'heure indiquée par Maheurtier.

Antoine, le garçon de bureau, l'introduisit en le priant d'attendre.

M. Roché attendit, mais en maugréant très-fort, et non sans quelque raison, contre ces chefs de maison, ces directeurs, qui peuvent dormir avec l'idée qu'on les vole.

— Quelle insouciance, quel laisser-aller ! se disait-il. Comment veut-on que les domestiques et les sulbalternes restent honnêtes, quand les maîtres ferment les yeux?... Ceux-ci sont les vrais coupables, et on devrait les punir.

Ce n'était pas de ce jour seulement que M. Roché professait cette théorie.

Lorsqu'il était à la tête d'un des établissements les plus considérables du boulevard, son premier commis ayant profité d'un relâchement de vigilance pour le voler, il s'était écrié : « C'est bien fait, c'est de ma faute! » Ce qui ne l'avait pas empêché, bien entendu, de poursuivre énergiquement le commis et de le faire condamner.

Enfin, vers huit heures un quart, Malheurtier entra, l'air ennuyé, maussade. Il n'était pas habitué à être éveillé si matin.

Et pourquoi l'éveillait-on? Pour une lubie qui avait passé dans cette vieille cervelle.

— Vraiment, mon cher directeur, vous n'y songez pas! s'écria M. Roché en l'apercevant. Comment pouvez-vous être aussi tranquille, quand il est certain que ce caissier a abusé de votre confiance?

— Allons donc!

— C'est certain, vous dis-je. J'ai cherché ce Vidal, le prétendu souscripteur de mon billet, et je ne l'ai pas trouvé.

— Qu'importe?... puisque nous avons un solide nantissement.

— Est-ce bien sûr?...

— Vous avez entendu comme moi, hier, l'énonciation des titres.

— Hum !... Puis il est tard, et il devrait être ici depuis longtemps, ce caissier... Vous lui avez donné rendez-vous pour huit heures ?

— Oui, mais il l'aura oublié. Il va venir, comme d'habitude, à neuf heures. Attendons.

Neuf heures sonnèrent, puis le quart après.

Tous les employés étaient à leur poste ; mais de Causson pas de nouvelles.

M. Roché triomphait. Maheurtier commençait à avoir des craintes.

Il avoua que ce retard lui paraissait en effet, singulier; et il envoya un de ses commis aux informations rue d'Enfer.

Le commis prit une voiture, et, une demi-heure après, rapporta ce que le lecteur sait déjà : Causson était sorti le matin, avant le jour, et sa femme et son enfant n'avaient pas tardé à le suivre.

Alors plus d'incertitude : le vol était manifeste. M. Roché se souvint qu'il était un des plus fort actionnaires de la Caisse, et se montra moins glorieux :

— Combien ce misérable emportait-il ?... peut-être tout ce qu'il avait sous la main... des millions !... Et alors, c'était la faillite pour la Société, — et, pour lui, une perte considérable...

Il était fort agité.

Maheurtier, au contraire, gardait un sang-froid parfait. A peine avait-il laissé échapper un mouvement de surprise.

Il envisageait déjà la situation et la jugeait avec sa lucidité d'esprit habituelle.

— Causson n'emporte rien, ou presque rien, dit-il froidement. — Du reste, je prends tout sur moi...

— Comment !... Vous vous reconnaissez responsable.

— Parfaitement. C'est mon devoir.

— Ah !... très-bien.

Et la figure de l'ancien commerçant s'éclaircit.

Il félicita Maheurtier et lui serra vivement la main : ces derniers mots cicatrisaient sa plaie.

Le commissaire de police, qu'on s'était hâté d'envoyer prévenir, arriva bientôt.

On crocheta la porte du bureau de Causson.

Tout y était dans l'ordre accoutumé : les livres à leur place, les deux caisses fermées.

— Pourquoi les fermer, s'il en emportait le contenu? fit à mi-voix Maheurtier, qui s'efforçait de douter encore.

— Pour prolonger l'illusion et se donner le temps de fuir, répondit le commissaire.

Cependant il fallait s'assurer que tout ceci n'était pas une fausse alerte.

Rien de plus facile, au moins pour la créance Vidal : il suffisait de contrôler sur les registres le billet dont M. Roché était porteur.

C'est ce qu'on fit.

Maheurtier reconnut avec stupeur qu'à la place du nantissement superbe indiqué, la veille, par Causson, il n'existait pour ce prêt qu'un nantissement dérisoire.

Il vit bien, tout à côté, les rassurantes énonciations accolées à un autre prêt et dont son caissier lui avait donné lecture.

Mais qu'est-ce que cela signifiait? Comment Causson avait-il trouvé assez d'audace et de présence d'esprit pour lui donner ainsi le change? S'était-il donc, lui

Maheurtier, trompé à ce point sur cet homme? Il eut un instant d'anxiété. Mais il se rassura bientôt, car il comprit la vérité :

Ce n'était pas son audace qui avait sauvé Causson, c'était l'excès de son trouble. S'il avait indiqué un nantissement au lieu d'un autre, c'était, non par un machiavélisme longuement prémédité, mais par une erreur spontanée, due au seul égarement de son esprit !

On ajourna les autres vérifications, qui eussent pris trop de temps.

On renonça même à éventrer les deux caisses, comme on était tenté de le faire, pour en constater le contenu : le commissaire de police ayant admis que les clés de ces deux caisses pouvaient être saisies au domicile de Causson (supposition qui, en effet, se trouva exacte).

C'est à ce domicile qu'il importait de faire une perquisition. Ils s'y rendirent tous trois en voiture, après l'accomplissement dans les bureaux de la rue Vivienne de toutes les précautions et formalités usitées en ces occurences.

Devant le Palais de Justice, le commissaire fit arrêter et descendit. Vingt minutes après il revint, muni de toutes les pièces nécessaires pour opérer une perquisition et une arrestation.

Il était, en outre, accompagné de deux hommes, dont l'un, un greffier, compléta le chargement de la voiture, tandis que l'autre, Moule, déjà connu à cette époque pour un des plus fins limiers de la police, se plaça à côté du cocher.

Ce qui se passa ensuite dans l'appartement de la rue d'Enfer, on le sait; nous l'avons raconté en commençant ce récit.

Nous avons dit comment Clémence était survenue au milieu des perquisitions opérées chez elle.

Ce qui la ramenait, ce n'était pas, comme l'avait supposé Moule, cette curiosité inquiète et fiévreuse qui fait rôder le coupable autour du théâtre de son crime; ni même ce sombre attrait qu'ont pour un malheureux les lieux où il a été frappé et où il a souffert.

Il s'agissait de quelques effets oubliés et qu'elle revenait prendre. De retour à Paris, après avoir visité, avec madame Urbain, la chambre que celle-ci lui avait retenue rue de Charonne, elle s'était aperçue que son paquet et celui de son enfant étaient insuffisants.

Quant à l'interrogatoire qu'elle dut subir, nous ne le reproduirons pas plus que nous ne l'avons fait autrefois.

En effet, à quoi bon copier ce procès-verbal?

Cette interminable série de demandes et de réponses, ces répétitions, ces insistances, ces dénégations, n'apprendraient rien qu'on ne sache déjà.

Ce procès-verbal, comme toutes les pièces de cette sorte, serait sec, froid, incomplet. Ce que la plume d'un greffier ne rend pas et ne saurait rendre, c'est la physionomie d'une pareille scène, l'attitude des personnages, les péripéties de la lutte.

Comment saisir au vol et noter ces rapides évolutions de l'attaque et de la défense?

D'un côté: La bénigne intonation de ces demandes habilement graduées et compliquées comme un engrenage; ces airs d'affirmation, là où l'on doute le plus, de dénégation là où l'on est le plus près de croire: ces affectations de sévérité ou d'intérêt; ces prétendues contradictions relevées; ces promesses d'égards, si on est sincère; ces brusques retours à une question

qu'on croyait épuisée; ces feintes commisérations?...

Et de l'autre. Cette réserve où l'on voudrait se tenir; ces hontes qu'on tâche de surmonter, cette crainte d'en trop dire; cette impatience de n'être pas cru; ces défaillances, et, un instant après, ces redressements et ces fiertés; ces troubles de l'esprit et ces explosions du cœur?

L'interrogatoire était terminé.

Clémence dût en subir d'autres dans le cabinet du juge d'instruction, le soir même et les jours suivants.

Pendant que la justice tourmentait ainsi bien inutilement la pauvre femme, Moule, pressé de tenir la promesse qu'il avait faite au commissaire, s'élançait à la poursuite de Causson.

XLII

Cependant, que devenait le fugitif?

Le chemin de fer du Nord n'avait pas encore conquis la spécialité qui lui vaut de nos jours la préférence des comptables infidèles.

Dépourvu de tradition, sans autre idée que celle d'une fuite quelconque, Causson avait désigné la barrière Blanche, comme il aurait indiqué tout autre point de Paris, au hasard, pour répondre à la question du cocher.

Le fiacre s'était mis à descendre la rue de la Harpe.

Enfoncé dans un coin de la voiture, Causson avait tâ-

ché d'arrêter un plan ; il n'était parvenu qu'à songer de nouveau à sa femme et à son enfant, et à se lamenter sur l'abandon où il les laissait.

Puis, il s'était rappelé son pays natal : il revoyait son père, sa mère, sa sœur. Quel coup pour eux quand cette nouvelle leur arriverait ! Ils n'y voudraient pas croire, d'abord. Mais il faudrait bien se rendre à l'affreuse vérité. Alors, cris et larmes des deux femmes, sombre accablement du vieillard... qui le reniait et le maudissait !

Le fiacre était arrivé au pont Saint-Michel.

Et Causson, poursuivant son idée, se rappelait le dernier voyage qu'il avait fait dans son pays :

Il y avait près de trois ans. C'était au mois d'août. Il était avec sa femme et son enfant.

Quelle joie alors ! Comme ils étaient heureux tous trois !

Levés de grand matin, ils étaient allés prendre le bateau à vapeur, quai de la Grève, par une belle matinée.

Le service ne devait pas être changé. Il était certain qu'en ce moment le bateau chauffait et était sur le point de partir...

Le fiacre avait passé la rue de la Barillerie et le pont au Change.

Causson tout à coup se pencha à la portière et cria au cocher :

— Place de l'Hôtel-de-Ville !... dépêchez-vous !

Le cocher, ravi d'être dispensé d'une longue course, ne se le fit pas dire deux fois.

Il tourna à droite, fouetta ses chevaux et suivit les quais.

Causson ne s'était pas trompé. Arrivé place de l'Hôtel-de-Ville, il vit le bateau qui chauffait.

Il se hâta de descendre de voiture, prit un billet pour Montereau, courut au quai, s'embarqua, et, deux minutes après, les roues de la machine battaient l'eau.

Ainsi s'exécutaient les prévisions de Moule.

Sur le pont, Causson examina la figure de ses compagnons de route : une seule lui parut suspecte, celle d'un gros monsieur qui avait l'air de le regarder curieusement en dessous.

Mais il se rassura bientôt : son crime n'était pas encore découvert ; et d'ailleurs, si cet homme avait l'intention de lui poser la main sur le collet, il l'aurait fait immédiatement, à Paris, et n'aurait pas attendu que le bateau fût parti.

Seul, à l'écart, il réfléchit à la détermination qu'il venait de prendre, de retourner dans son pays ; il ne la regretta pas.

Il fuyait Paris, c'était l'important ; de quelque côté qu'il allât, peu lui importait.

Pourquoi le chercherait-on, ici, plutôt que là ?

Il comptait sans l'instinct de Moule, l'agent de police.

Et même, c'était un avantage, pensait-il, de fuir à à travers des parages connus : il trouverait plus aisément une retraite ; ses parents ne le repousseraient pas. La première stupeur passée, après les reproches et les gémissements, qu'on lui pardonnât ou qu'on le maudît, on l'aiderait à se cacher, et, plus tard, à s'expatrier, dès qu'une occasion favorable se présenterait.

Il avait donc été bien inspiré.

On arriva à Montereau vers deux heures du soir.

Il tombait de sommeil et mourait de faim.

Cependant il ne pouvait s'arrêter ; il fallait qu'il continuât sa route, sans le moindre retard. Son crime devait être alors connu à Paris; la police le cherchait, le télégraphe jouait dans toutes les directions.

Tout à l'heure, il en avait remarqué un qui agitait au loin, sur une éminence, ses grands bras décharnés, et il s'était demandé avec un serrement de cœur, si ces signes énigmatiques ne figuraient pas les sept lettres de son nom.

Plusieurs pataches stationnaient sur le quai. Il demanda au conducteur de l'une d'elles s'il allait dans la direction de Joigny.

— Oui, bourgeois.

— Et vous partez?

— Dans une petite demi-heure.

— Vous avez une place ?

— A votre service.

— Bien. Je la retiens.

Une demi-heure, ce n'était pas un retard, et cela lui permettrait de manger un morceau.

Comme il allait s'éloigner, il vit le même gros monsieur, dont la figure lui avait paru suspecte sur le pont du bateau, s'approcher du conducteur et échanger avec lui un colloque absolument semblable au sien.

Cela fit renaître ses inquiétudes.

Elles redoublèrent quand le gros monsieur vint le saluer et lui dire avec un sourire aimable :

— Il paraît, Monsieur, que j'aurai le plaisir de continuer ma route avec vous.

Il tressaillit et tourna le dos sans oser répondre.

— Quel était cet homme? Pourquoi s'attachait-il à lui de la sorte? Que signifiaient ces paroles ? N'y avait-

il pas sous leur banalité une méchante ironie?... Et puis ce sourire!...

Il résolut de prendre une autre voiture : mais les conducteurs auxquels il s'adressa remontaient la Seine et non l'Yonne.

Il était consterné.

Mais il se rassura de nouveau.

— C'est impossible! se dit-il; cet homme est un honnête bourgeois et non un agent de police. Où avais-je la tête? Allons, plus de ces sottes terreurs!

Un hôtel de belle apparence était sur le quai. Il n'osa y entrer de peur de se faire remarquer.

Il prit une rue étroite et sale, et, au bout de cinquante pas, rencontra une mauvaise auberge où il se fit servir le premier plat venu.

Il avait encore un quart d'heure devant lui.

Au milieu des hasards de sa fuite, bien des heures pouvaient s'écouler avant qu'il trouvât à manger. Aussi crut-il prudent d'entrer dans une boulangerie et d'acheter un petit pain.

Puis il songea avec effroi que, non-seulement il n'avait pas de passeport, mais encore qu'il portait ses vêtements de tous les jours; il était facile de le reconnaître sur les points de la route où son signalement était parvenu.

Il acheta une blouse qu'il passa sur son paletot; et il entra chez un barbier pour faire abattre ses favoris.

Ces précautions sommaires prises, il se hâta de revenir sur le quai. On l'attendait.

Deux gendarmes allaient et venaient autour de la voiture, regardant la mine des voyageurs. Il frissonna en les apercevant.

Le conducteur ne le reconnaissait pas et continuait à maugréer contre le retardataire.

— C'est moi, dit Causson.

— Vous... allons donc !...

Et, après une seconde d'examen :

— En effet, je crois vous remettre. Mais votre barbe que vous avez fait couper, et cette blouse neuve ?...

Les gendarmes qui entendaient cela !...

Bien qu'il s'attendît à être appréhendé, il fit bonne contenance et répondit d'un ton dégagé :

— Eh bien, quoi !... J'ai mis ma blouse parce que les soirées sont froides... Avec cela qu'elle est bien close, votre patache !

— Allons ! suffit... En route...

Causson se hâta de monter, et la voiture partit... enfin !

Il se trouvait seul dans le compartiment du fond avec le gros monsieur.

— Cet imbécile de conducteur qui ne vous reconnaît pas, fit celui-ci d'un air fin : je ne m'y serais pas trompé, moi !...

XLIII

Causson ne répondit rien, et durant le trajet de Montereau à Sens, malgré les avances que lui fit son compagnon, il évita de lier conversation avec lui.

Il se tenait retranché dans son coin, prêt à se défen-

dre énergiquement si on essayait de porter la main sur lui.

Puis il se calmait et se laissait aller, au branle de la voiture, à une somnolence inquiète :

« Que faisait-on à Paris, se demandait-il ? Clémence avait-elle eu le temps de conduire Richard à Montreuil, comme il l'en avait priée ?

« Sans doute on avait depuis longtemps ouvert son bureau, sa caisse. Que disait Maheurtier ? Oh ! c'était infâme de l'avoir trompé ainsi ! Pourquoi n'avait-il pas achevé le billet qu'il avait commencé pour lui ?

« Ce billet, mais au fait, il ne l'avait plus ; il avait dû rester rue d'Enfer, on l'avait trouvé !

« Qu'importait d'ailleurs ? Sa culpabilité était avérée, indiscutable.

« Quant à Léonce et à Lentague, les pièces qui établissaient leur complicité, il les avait là, dans sa poche.

« Ils étaient déjà sous la main de la justice, ces misérables qui l'avaient perdu. Révèlerait-il cette infamie ignorée qui les ferait passer de la police correctionnelle en cour d'assises ?

« Quoi de plus facile ? Il n'avait qu'à mettre ce paquet sous enveloppe à l'adresse d'un procureur du Roi quelconque et à le jeter dans le premier bureau de poste venu. Ils méritaient, certes, qu'il fît cela.

« Mais ce serait lâche, peut-être ! Il verrait. Et d'ailleurs qu'importaient ces misérables ? Que ne les oubliait-il pour ne songer qu'à sa femme et à son enfant ?

« Où étaient-ils, eux, ces êtres chéris, qu'il précipitait dans le malheur et dans la honte ? Clémence ne succomberait-elle pas à tant de misère ? »

Il sentit ses traits se crisper et les larmes lui monter aux yeux. Cette émotion pouvait le compromettre. Il s'efforça de chasser ces pensées, de se raffermir, et se penchant à la portière, il regarda vaguement sur la route.

On relaya à Sens, à la nuit tombante. Là encore, nouvelles inquiétudes. Deux gendarmes faisaient le guet, comme à Montereau.

Enfin la voiture quitta le relai sans encombre.

Mais à partir de ce moment les questions du gros homme devinrent si fréquentes et si indiscrètes, que Causson ne put se dispenser d'y répondre, sous peine d'éveiller des soupçons qui, en définitive, n'existaient peut-être pas encore.

Ce fut un long ennui entrecoupé de transes.

Causson s'était donné pour marchand de vins : justement son compagnon en était un.

Il allait faire des achats à Joigny : l'autre y allait également dans le même but.

« Où était-il établi ? Il était étonnant qu'ils ne se connussent pas... Quels étaient les prix et les qualités des vins ? Est-ce qu'il n'était pas le beau-frère d'un nommé Gérard ? Les coupages ne réussissaient guère cette année. Du reste, on avait beaucoup de mal dans la partie, etc. »

Puis : « Les banquiers étaient des gredins qui se sauvaient avec l'argent de leurs clients... Il avait perdu la moitié de sa fortune dans une faillite... Un de ses amis avait été plus avisé : il avait placé ses fonds à la *Caisse centrale des Capitalistes*, et il ne perdrait rien, lui, on pourrait en répondre !... »

Ce verbiage était-il sincère ? N'était-ce pas une ruse ?... Fallait-il se rassurer ou craindre ; voir dans cet homme un fâcheux ou un ennemi ?

Tout en donnant des répliques aussi courtes et aussi insignifiantes que possible, Causson se demandait si son signalement n'était pas déjà parvenu à Joigny et s'il ne courrait pas risque d'être arrêté au moment de son arrivée : peut-être déjà l'attendait-on !

Cette crainte prit une telle consistance qu'il résolut de ne pas s'exposer au danger.

Au relais de Villeneuve-sur-Yonne, il appela le conducteur et demanda à descendre.

— Comment ! est-ce que vous vous arrêtez ici ? s'écria le marchand de vins. Je croyais que vous alliez à Joigny ?

— Sans doute. Mais ce sera pour demain... Je vais essayer de traiter ici une affaire...

— Tiens ! au fait, il y a dans ce pays un crû qui n'est pas trop à dédaigner. Ma foi, c'est une idée !... Je descends avec vous !

Causson fut tellement épouvanté qu'il se hâta de payer le conducteur ; et, tandis que le marchand de vins faisait chercher sa valise, il s'esquiva par une rue latérale, et courut jusqu'à ce qu'il se trouvât au milieu des champs.

Il respira.

La nuit était sereine, le ciel étoilé ; il gelait. Il écouta. On n'entendait d'autre bruit que le roulement de la diligence qui continuait son chemin.

Il n'était pas poursuivi ; mais que faire ? Il pouvait être onze heures.

Rentrer à Villeneuve et y demander un gîte ? Il ne l'osait pas.

D'un autre côté, passer cette nuit en rase campagne,... par ce froid ?...

Tandis qu'il réfléchissait au parti à prendre, une brise glacée le faisait frissonner.

—Qu'importe, dit-il tout à coup. Marchons.

Il grelottait.

Il ne connaissait pas le pays. Il savait seulement qu'il était à quatre lieues de son village et qu'il devait aller dans la direction du sud.

Mais comment se reconnaître dans cette nuit? Il ne savait pas se guider sur les étoiles. D'ailleurs, une brume venant du couchant s'étendait peu à peu vers le ciel et le voilait. La terre, sous ses pas, de sombre devenait noire.

Il fallait avancer jusqu'à ce qu'il rencontrât un refuge, un abri quelconque qui ne recélât pas un piége.

Il allait, au hasard, par les chemins pleins de cailloux et d'ornières, les quittant, à droite ou à gauche, quand il se supposait dévoyé; heurtant du pied contre les sillons des champs et les sarments de vignes; s'arrêtant net et juste à temps au bord d'une fondrière; toujours l'œil et l'oreille tendus aux mille rumeurs de la nuit, aux clartés de l'horizon, aux aboiements lointains des chiens dans les fermes.

Cela durait depuis une heure, quand tout à coup il distingua, à dix pas devant lui, une masse noire dont le faîte s'arrondissait en dôme.

Il s'approcha avec précaution; c'était une meule de blé. Il résolut de s'y étendre pour prendre un peu de repos; il était exténué.

Sur l'un des flancs de la meule, il arracha le blé à pleines brassées, y creusa par ce moyen une cavité profonde où il se blottit, après avoir ramené sur lui la

paille qu'il venait d'extraire ; à peine était-il étendu dans ce lit improvisé, qu'il s'endormait d'un profond sommeil.

Le lendemain, il était grand jour quand il se sentit agité par des secousses brusques et réitérées. La paille se condensait sur sa poitrine et sur sa tête, comme si quelqu'un eût pris à tâche de l'étouffer.

Tout à coup il sentit une piqûre à la jambe et poussa un cri de douleur. En même temps, un cri d'effroi répondit au sien.

Il se dressa, secoua sa litière, se releva comme il put, et, dégagé enfin, apparut au jour, à côté de la meule.

Une fourche à dents de fer était à ses pieds, et, à cent mètres, un paysan fuyait à toutes jambes.

Il comprit.

Il fallait déguerpir au plus vite.

Ce valet de ferme allait semer l'alarme, prévenir une autorité quelconque. Avant une demi-heure, il y aurait, autour de ce tas de paille, tout un village armé de faux, de bâtons et de fusils rouillés.

Il ramassa son chapeau, s'épousseta et gagna le large.

Tout en marchant, il s'orientait.

La veille, il ne s'était que fort peu égaré.

Derrière lui, à trois kilomètres, Villeneuve ; à sa droite, un grand ruban bleu-clair qui serpentait au loin dans la vallée, et qui ne devait être que l'Yonne.

Il se rapprocha de la rivière, décidé à la remonter : c'était un guide infaillible.

Il avait le corps un peu reposé, l'esprit inquiet. Il se mit à mordre dans le pain qu'il avait acheté la veille à Montereau.

XLIV

Mais Moule n'était pas resté inactif.

La veille, à trois heures et demie, il quittait la maison de la rue d'Enfer.

Dix minutes après, une note contenant le signalement de Causson et l'ordre de l'arrêter, était remise au Ministère de l'intérieur, avec prière de télégraphier sans retard à Joigny.

Heureusement pour Causson la ligne était occupée par des dépêches administratives fort urgentes, et, la nuit survenant, cette note ne put être transmise que le lendemain matin.

Comme quatre heures sonnaient, Moule sortait de Paris, et brûlait le pavé sur l'ancienne route de Paris à Lyon.

Il était seul, sans armes : à quoi bon?... Un faussaire !... Cela ruse, mais ne lutte pas.

Il voyait déjà le pauvre caissier tendre, en pleurnichant, ses mains aux menottes: mais il dédaignait de les lui appliquer.

Il s'informait à chaque relai sans obtenir aucun indice du passage de Causson.

Il arriva à Fontainebleau ; rien encore !

Cela devenait singulier. Il commençait à douter... Est-ce qu'il se serait lancé sur une fausse piste ?,..

Tout à coup il se frappa le front avec la main :

— Imbécile que je suis, s'écria-t-il !... Il aura pris le bateau à vapeur... Et moi qui ai oublié de passer quai de la Grève !... Mais ça ne fait rien. Tant mieux ! Il est à Montereau, couché dans quelque auberge, bien tranquille... Il est minuit... Dans trois ou quatre heures, je le pincerai... dans son lit. En route !

La chaise de poste repartit au galop.

Elle arriva à Montereau à quatre heures.

L'agent de police fit lever les gens dans deux ou trois auberges, en pure perte.

Enfin il frappa à l'auberge où Causson avait mangé.

L'aubergiste, en voyant le portrait daguerréotypé que lui présenta Moule, reconnut sans la moindre hésitation l'homme qu'il avait servi la veille.

— Ah ! enfin, s'écria Moule. — Et combien de temps est-il resté ici ?

— Dix minutes à peu près.

— Avez-vous remarqué de quel côté il se dirigeait en sortant de chez vous ?

— Oui ; il a pris à droite, et comme je regardais dans la rue, je l'ai vu entrer là-bas chez le fripier du coin.

« Un déguisement, pensa Moule : ça doit être joliment fait ! » Puis, s'adressant à l'aubergiste :

— L'avez-vous vu sortir de cette boutique ?

— Non. J'étais revenu à mon comptoir...

En ce moment, la femme de l'aubergiste intervint :

— Attendez donc !... Je l'ai revu, moi, votre homme, un quart d'heure après, sur le quai, au moment où il montait dans une diligence.

— Vous en êtes sûre? Vous l'avez bien reconnu?...

— J'en peux jurer quond on voudra.

— Cependant il n'avait plus les mêmes vêtements?

— Non, il avait une blouse sur son paletot, et il m'a semblé qu'il avait fait couper sa barbe.

— Et pour quelle destination devait partir la voiture où vous l'avez vu monter ?

— Dame ! je ne pourrais pas dire au juste.

L'aubergiste n'en savait pas plus que sa femme.

Il fallait cependant que Moule fût renseigné sur ce point.

Il obtint pleine satisfaction à la caserne de gendarmerie.

Le brigadier, qui avait assisté au départ de la diligence, raconta ce qui s'était passé, sans omettre cette particularité que le conducteur avait hésité un instant à reconnaître la *pratique* qui lui avait retenu une place.

— Et vous ne l'avez pas arrêté là-dessus ! s'écria Moule.

— Nous ne savions pas.

— On doit toujours savoir ! Ça se flaire, ces choses-là !

Il laissa le brigadier à ses regrets, et remonta en voiture.

A Sens, il ne s'arrêta que pour demander, au relais, s'il n'était pas descendu un voyageur.

On lui répondit que non.

A Villeneuve-sur-Yonne, même question, suivie cette fois d'une réponse qui fit tressaillir Moule : Un voyageur était descendu.

— Lequel ?

— Il n'y en avait qu'un.

— Comment ! Il y en avait deux... vous vous trompez !

— Je n'en ai vu qu'un... Un monsieur très-gros.

— Bien. Mais l'autre ?

— Il n'y en avait pas d'autre.

— C'est impossible ! s'écria Moule en frappant du pied avec impatience.

Est-ce que sa proie allait lui échapper ! Est-ce qu'au sortir de Sens, Causson aurait eu l'idée de quitter la voiture pour pousser une pointe à droite ou à gauche, ou même pour revenir sur ses pas, et, en brouillant ainsi ses traces, d'égarer la police ?

— C'est inadmissible ! se répétait Moule ; il n'est pas de cette force là !

Il demanda l'heure à laquelle le conducteur de la diligence repassait à Villeneuve.

— Le soir, de cinq à six heures.

— C'est trop tard. Je ne puis pas attendre jusque-là. Mais, au moins, ce voyageur qui est descendu ici, où est-il ?

— Problablement dans la ville.

— Il faut que je le trouve.

Moule allait sortir du bureau et se mettre en quête du marchand de vins, quand celui-ci entra : il venait retenir une place pour Joigny.

Il fut très-épouvanté, l'excellent homme, d'avoir voyagé en compagnie d'un individu que la police recherchait. Puis il raconta ce qui s'était passé, la nuit précédente, au relais de Villeneuve : la disparition subite de Causson.

— Allons donc ! s'écria Moule ; je savais bien qu'il avait dû descendre ici.

Il n'imaginait pas que la placide figure du marchand de vins et ses manières aussi rondes que sa personne, eussent causé au fugitif la panique à laquelle il avait cédé ; mais il comprenait qu'en approchant de Joigny, où il était connu et où son signalement était peut-être

transmis, Causson n'eût pas jugé prudent de suivre jusquà destination la grande route dans une voiture publique; il avait dû se jeter à travers champs pour regagner son village à pied.

C'était, comme on voit, la vérité, ou peu s'en fallait. Maintenant, que résoudre?

« Descendu à Villeneuve au milieu de la nuit, Causson n'avait pas dû reprendre immédiatement sa route. Brisé de fatigué, il avait attendu le jour dans quelque ferme. Depuis deux heures il devait s'être remis en marche, mais en avançant lentement avec mille précautions. S'il avait fait deux lieues maintenant, c'était tout. C'était donc ce carré de quatre lieues d'étendue compris entre Villeneuve et Ch... qu'il fallait battre. Causson y serait infailliblement pris avant la chute du jour; il y était enfermé, à n'en pouvoir sortir. A droite, l'Yonne grossie par de récentes pluies; en avant, les gendarmes et les agents de Joigny évidemment prévenus, depuis la veille, par le télégraphe; derrière et à gauche, la brigade de Villeneuve que Moule allait placer en observation.

Ce plan, conçu en deux minutes, fut immédiatement mis à exécution.

Puis Moule remonta, en toute hâte, dans sa chaise de poste, qui reprit sa course au galop.

A six kilomètres environ de Joigny, il fit arrêter et descendit : il se trouvait dans les parages où, selon ses conjectures, Causson devait être arrivé.

Il écrivit au crayon un mot à l'adresse du procureur du roi, et remit ce mot au postillon : celui-ci repartit aussitôt.

Resté seul sur la route, Moule explora du regard la campagne.

L'horizon était restreint : à cinq cents pas à droite, l'Yonne ; à gauche, des coteaux couverts de vignes. Un pâtre, deux ou trois paysans au loin ; mais rien qui ressemblât à son homme.

Il quitta la route et gravit les coteaux à gauche. Il regarda : rien encore.

Alors commença une série d'explorations en tous sens, de marches, de contre-marches, d'informations prises dans les hameaux et les fermes, d'attentes, de joies, régulièrement suivies de déceptions.

Cela dura jusqu'à quatre heures et d mie du soir.

Moule jusque-là s'était montré patient, tenace, infatigable ; il avait accueilli chaque déception avec un redoublement d'ardeur. Mais, en ce moment, il commença à se décourager, à douter de la justesse et de la réussite de son plan.

Qu'espérer, en effet ? Pendant six heures il n'avait pu découvrir ni une trace, ni un indice ; et, tout haletant, épuisé, il se retrouvait au bord de l'Yonne, presque à son point de départ, si ce n'est qu'il s'était rapproché d'une demi-lieue environ de Joigny.

A quoi bon continuer ? On était en novembre, dans une heure il ferait nuit ; déjà le soleil baissait à l'horizon, derrière des nuages d'un rouge sanglant.

Or, de deux choses l'une : Causson était déjà hors de l'enceinte où on avait tenté de l'enfermer, ou bien il s'était caché dans une retraite impénétrable, décidé à n'en sortir qu'à la nuit close ; dans l'un et l'autre cas, toute battue nouvelle serait inutile.

Moule se faisait ces réflexions, amèrement, l'œil

sombre et les poings crispés, furieux contre Causson et contre lui-même, et il se disposait à employer ce qui lui restait de forces pour gagner piteusement Joigny, quand tout à coup il tressaillit et cessa de gesticuler.

A trois cents pas, il venait d'apercevoir un homme qui suivait la rivière, en ayant l'air de se dissimuler, le plus possible, derrière les peupliers et les saules dont l'Yonne est bordée en cet endroit.

L'homme venait à lui.

Se jeter à plat ventre, ramper jusqu'à une oseraie toute proche, s'y glisser, gagner la berge, et là, se cacher derrière un vieux saule et attendre, ce fut pour Moule l'affaire d'une minute.

L'homme continuait d'approcher.

Sans faire un mouvement, de peur de se découvrir, Moule l'observait, le regard tendu dans une fixité anxieuse.

Etait-ce Causson? L'agent de police ne pouvait encore distinguer ses traits; mais il voyait parfaitement un chapeau à haute forme et un paletot brun. Où était la blouse achetée à Montereau? Causson devait la porter. Fallait-il encore subir une déception?

Enfin l'homme arriva à une quarantaine de pas, et Moule découvrit, posé sur son bras gauche, un objet bleuâtre. Il frémit de joie.

Plus de doute : c'était lui, Causson!

Inquiet, se croyant poursuivi, il avait dû faire tout à coup quelque course effrénée, et tout haletant, en sueur, il s'était débarrassé de sa blouse.

D'ailleurs, il était là, à vingt pas, et Moule, qui avait gravés dans l'esprit les traits du daguerréotype, pouvait maintenant comparer. C'était bien cela!

Une joie immense, féroce, gonfla la poitrine de l'agent de police.

XLV

Causson avançait avec précaution, comme toujours, mais moins défiant et moins craintif.

Toute la journée, il s'était senti cerné, traqué ; maintenant il osait respirer un peu.

Comment ne fut-il pas paralysé par le terrible regard dont Moule l'enveloppait ?

Non, il allait toujours.

Il n'était plus qu'à dix pas.

Moule était entièrement rentré derrière le tronc. Sa tête, ses épaules et jusqu'au moindre pli de ses vêtements étaient cachés.

Il attendait là, raide, silencieux, collé à l'arbre, immobile comme une statue.

Il ne voyait plus sa proie, mais il l'entendait venir !

Causson marchait toujours sans deviner le danger.

Il atteignit le saule.

Alors il entendit une voix formidable.

— Halte-là ! on ne passe pas !

En même temps une lourde main s'abattait sur son bras et l'étreignait.

A cette voix, à ce contact inattendu, le malheureux fit un bond de surprise et poussa un cri de terreur.

Puis il se mit à trembler de tout son corps ; ses dents s'entrechoquaient.

Moule, en face de lui, ricanait :

— Bonjour, monsieur Causson. Enchanté de faire votre connaissance. Mais vous avez tort de vous promener, à cette heure-ci, au bord de l'eau. Il fait frais. C'est une imprudence d'avoir ôté votre blouse ; ramassez-la donc.

Frissonnant, éperdu, le malheureux caissier joignait les mains dans une attitude de supplication désespérée et murmurait d'une voix étranglée :

— Grâce !

L'autre n'avait l'air ni de le voir ni de l'entendre.

— Allons, mon cher monsieur, en route ! n'attendons pas la nuit. Vous trouverez là-bas, à Joigny, un petit logement un peu étroit peut-être, mais bien sain, où l'on aura mille attentions pour vous... On vous soignera, on vous hébergera, et nous repartirons pour Paris dans une bonne voiture. Allons, en route !

Et il le poussait.

Causson n'opposait qu'une résistance passive, inerte, et, continuant à implorer :

— Oh ! je vous en prie, disait-il, laissez-moi !... Vous êtes de la police, — je vois bien !... qu'est-ce que cela vous fait que je sois libre ?... laissez-moi. Vous direz que vous ne m'avez pas trouvé, que vous avez perdu mes traces.

— Ah ! superbe ! fit Moule, superbe !

La résistance devenait plus prononcée.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est ? s'écria l'agent de police ; des manières !... Excusez !... Ah ça, finissons !

Il le poussa avec tant de violence qu'il lui fit faire trois pas en avant.

— Laissez-moi ! cria Causson d'un accent où il y avait cette fois autant d'irritation que de prière. Laissez-moi, je ne veux pas qu'on me maltraite.

Une nouvelle poussée lui répondit.

Causson l'évita en partie, fit un demi-tour sur lui-même et tenta de s'échapper. Mais Moule le retenait par le bras.

Les positions étaient changées.

Moule, au lieu de pousser, tirait maintenant. Mais Causson tirait aussi de son côté.

— Vas-tu bien venir, canaille ! criait l'agent de police.

— Ah ! laissez-moi, à la fin ! fit Causson. Je ne vous suivrai pas !

Et d'un geste brusque et violent il dégagea son bras et tenta de fuir. Il n'avait pas fait dix pas que Moule l'atteignait de nouveau, au bord de l'oseraie.

— C'est comme cela ! s'écria Moule exaspéré, attends un peu !

Et il se mit à le secouer brutalement, à le tirailler, à le frapper.

Mais Causson s'était accroché à une touffe d'osier et tous les efforts de Moule étaient en pure perte.

Vainement celui-ci essaya de lui faire lâcher prise ; vainement il tenta de lui ouvrir les doigts et lui laboura la peau des mains avec ses ongles.

Alors furieux, hors de lui, il se mit à le frapper à tort et à travers, à coups de pieds, à coups de poing.

Un de ces coups dans la jambe fit hurler Causson de douleur.

Il lâcha la touffe d'osier, mais pour se précipiter sur Moule, furieux comme lui.

Alors s'engagea une lutte terrible.

Moule était plus trapu, plus musclé ; mais la douleur, la rage, le désespoir, doublaient les forces de Causson.

Ils se frappèrent, s'étreignirent, ardents, impitoyables.

Moule, sans faiblir, criait, appelait à l'aide ; et chacun de ses cris augmentait la fureur de Causson.

Enfin le pied du caissier heurta contre un rejet de saule. Il trébucha, mais en entraînant Moule.

Il tombèrent tous deux.

La lutte continua par terre, plus acharnée s'il est possible.

C'était sur la berge, à quatre pas de la rivière, sur une surface qui s'en allait en pente.

Chaque secousse, chaque soubresaut les rapprochaient du bord.

Ils ne s'en apercevaient pas.

Prendre le dessus, tout était là pour eux.

Deux fois, Moule parut l'avoir : deux fois, Causson se dégagea.

Cependant, Causson faiblissait. Moule le sentit.

Il redoubla d'énergie et domina une troisième fois son adversaire.

Un peu plus, il allait lui poser un genou sur la poitrine.

Causson se vit perdu.

Il fit un effort désespéré, suprême.

Il souleva Moule, le fit pencher et retomber.

Moule se redressa et revint sur Causson,

Mais, du même coup, tous deux roulèrent, et ils sentirent en même temps une fraîcheur glacée : ils étaient dans l'eau.

La lutte n'en continua pas moins.

Chacun s'efforçait de détacher son adversaire des gazons de la rive.

C'était maintenant à qui noierait l'autre.

Mais les rôles étaient intervertis ; tout l'avantage semblait appartenir au caissier.

Moule, en effet, jetait des cris d'angoisse ; il cherchait moins à attaquer qu'à enfoncer désespérément ses doigts dans la terre glaise et les gazons pelés du bord.

Le malheureux ne savait pas nager !

Causson s'en fut bien vite aperçu.

Il poussa un cri de joie : il était sauvé !

Sans plus chercher à remonter sur la berge, il se dégagea de l'étreinte de Moule, se lança en pleine eau et se mit en devoir de gagner la rive opposée.

Mais à peine avait-il fait trois brasses, qu'il aperçut au loin, sur cette même rive, trois paysans qui accouraient : ils seraient au bord avant qu'il ne l'eût atteint et s'empareraient de lui.

Il revint donc à son poiut de départ.

Débarrassé de Causson, Moule était parvenu, malgré le peu de prise que le terrain lui offrait, à remonter d'un pied.

Encore un effort, et il allait être hors de l'eau.

Causson comprit le danger.

Si Moule reprenait pied sur la berge, il était perdu, car il se trouvait barré à droite et à gauche. Il n'aurait plus d'autre ressource que de se livrer au courant, et

tôt ou tard il lui faudrait bien aborder, c'est-à-dire se laisser prendre.

Il n'hésita pas. D'une brasse, il atteignit Moule, saisit une de ses jambes, arc-bouta les siennes contre le talus, et donna un vigoureux coup de jarret.

Moule poussa un cri déchirant.

Causson l'avait entraîné avec lui en pleine eau.

En ce moment, et tandis que les trois paysans arrivaient sur la berge de gauche, le galop sourd et précipité de deux chevaux résonnait sur celle de droite, d'où Moule venait d'être arraché.

Bientôt deux gendarmes apparurent. Eux aussi, ils avaient entendu des cris et ils accouraient.

XLVI

En apercevant les gendarmes, Causson fut terrifié.

Quoi qu'il pût advenir à Moule qui barbottait et perdait la respiration, c'en était fait de lui, Causson. Il n'échapperait que pour se faire appréhender.

En quelques secondes, les gendarmes furent en face d'eux.

— Courage! crièrent-ils, vous le tenez, n'est-ce pas, le scélérat, le gueux? Faut-il aller à votre secours?

Ce fut pour Causson un trait de lumière.

On le prenait, lui, pour l'agent de police : il fallait donc que Moule fût le fugitif, le faussaire!

Cette erreur pouvait le sauver.

— Non, restez, cria-t-il. C'est inutile... J'en viendrai à bout, seul !...

En même temps, il pressait sur la nuque de Moule et lui tenait la tête sous l'eau.

Quel instant ! quelle âpre volupté ! Se sauver et se venger du même coup !

Car il était sûr d'échapper maintenant, pourvu que les gendarmes persévérassent dans leur erreur.

Et qui les en tirerait ?

Quant à lui, il était excellent nageur ; il tenait Moule à sa discrétion, et il l'empêcherait bien de parler de sitôt.

Il ne voulait pas le tuer, non !

Il voulait le mettre hors d'état de lui nuire, lui donner une rude leçon, le punir de l'avoir maltraité.

Il plongeait donc avec l'agent de police, le tenait sous l'eau, le ramenait un instant pour se convaincre du degré d'asphyxie où il était arrivé, le replongeait.

Et, tout en se livrant à ce manége, il se donnait l'air de lutter contre le courant, contre les convulsions dangereusement désordonnées du noyé.

— Courage ! criaient, des deux rives, gendarmes et paysans.

— Soyez tranquilles ! répondait Causson. Il me donne du mal, le bandit, mais je ne le lâcherai pas.

Enfin Moule ne donna plus signe de vie ; il était au point où il fallait qu'il fût. Causson se décida à gagner terre.

Une crainte instinctive et bien naturelle des gendarmes lui faisait préférer la berge où se tenaient les trois paysans, et il essaya de couper de ce côté.

Mais, pour y atteindre, il avait à traverser le milieu de la rivière, à vaincre par conséquent la plus grande force du courant. C'était difficile, presque impossible. Il était exténué, et il tirait Moule après lui.

Force lui fut donc de tourner vers la droite.

L'un des gendarmes, qui avait cassé une branche de saule, la lui tendit : ce secours commençait à venir à propos.

En quelques secondes, les deux hommes furent sur la berge, l'un couché sans mouvement, sans un souffle, l'autre grelottant, brisé.

— Enfin! ce n'est pas dommage! s'écria Causson. Brrr!...

Il se secouait comme un chien mouillé.

Un des gendarmes lui jeta son manteau sur les épaules.

— Merci, fit Causson.

Et, montrant le poing à Moule :

— Oh! le gredin! s'est-il défendu?... Voilà qui peut compter pour une campagne! Je suis capable d'en crever! Si la Préfecture ne me récompense pas, il n'y a plus de justice sur la terre.

— Vous êtes bien sûr que c'est lui? demanda l'un des gendarmes.

— Comment! si j'en suis sûr!... Vous n'avez donc pas reçu son signalement de Paris?

— Si!

— Eh bien, alors, regardez!

— C'est juste, nous n'y pensions pas.

— Plus une chose est simple, moins on y pense, fit sentencieusement Causson, qui, roulé dans le manteau du gendarme, s'était assis sur la berge.

Les deux gendarmes examinèrent Moule, et dirent d'un ton convaincu :

— En effet, c'est bien cela !

Mais ce sujet était scabreux; Causson jugea prudent d'y faire diversion.

— Ah ça ! s'écria-t-il d'un ton de reproche, à quelle heure, je vous prie, vous est arrivée cette dépêche de Paris ?

— A dix heures, ce matin.

— Et depuis ce temps-là vous n'avez rien fait ? J'ai battu le pays toute la journée et je ne vous ai pas rencontrés !

— Pardon, nous avons fait des recherches aussi... Nous avons occupé Ch... où Causson se rendait, disait la dépêche, et où il aurait toujours été pincé cette nuit.

— C'est égal, vous me paraissez plus ménager vos chevaux que je ne me ménage moi-même... Et tenez ! fit-il en montrant ses mains déchirées, voyez dans quel état je me suis fait mettre par ce scélérat ! Mais, il est pris !

— Et j'ai bien peur qu'il ne donne pas grande besogne aux juges ! fit en secouant la tête un des gendarmes qui était penché sur Moule et cherchait à le ranimer.

— Croyez-vous ? fit Causson, avec une inquiétude qui, cette fois, n'était pas jouée.

— Dame ! on verra... Mais vous avez tort, vous, de rester là, mouillé comme vous êtes... Dépêchez-vous d'aller vous réchauffer.

— Vous avez raison... Brrr ! je grelotte...

— On grelotterait à moins ; un bain froid par le temps qu'il fait !

— Aussi, ne vous êtes-vous pas pressés de venir me rejoindre dans l'eau, hein ? mes gaillards.

Et ramassant sa blouse qui était restée sur la berge :

— Tiens! continua-t-il, voici la blouse de ce misérable qui pourra remplacer provisoirement ma chemise.

L'un des gendarmes donna à Causson des indications.

La nuit n'était pas encore complète ; on pouvait distinguer les collines à l'horizon :

— Tenez, lui dit-il, vous voyez ce chemin, là-bas, qui contourne la côte?

— Oui.

— Eh bien suivez-le ; quand vous aurez fait un demi-kilomètre, vous prendrez à droite; au bout de cent cinquante pas, vous trouverez un sentier qui vous conduira à une ferme.

— Bon ; c'est compris.

— Nous vous y rejoindrons dans une demi-heure au plus tôt; nous ne pouvons pas courir, embarrassés de ce gaillard-là. Il m'a tout l'air d'un cadavre.

— Quoi qu'il en soit, vous aurez moins de peine à le garder que moi à le prendre. Au revoir!

— Eh bien! vous laissez mon manteau?

— Oui, il m'embarrasserait. Je me réchaufferai en courant.

Et Causson partit en effet, dans la direction indiquée, laissant les deux gendarmes prodiguer leurs soins au noyé.

XLVII

Causson, au lieu de prendre à droite comme on le lui avait recommandé, prit à gauche.

Il se souciait peu que les gendarmes vinssent le retrouver dans la ferme, pendant qu'il serait en train de se sécher; Moule pouvait reprendre connaissance, et s'empresser de dissiper l'erreur dont son adversaire avait profité.

Il alla donc devant lui, sans savoir où le conduiraient les chemins qui se déroulaient dans la nuit.

Il lui suffisait que cette nouvelle route le menât loin du danger qu'il savait certain, imminent, au risque peut-être de tomber dans un autre.

Quelque mouvement qu'il se donnât, ses vêtements mouillés, collés à sa peau, le glaçaient.

Quand il fut à quelque distance, il s'abrita un moment derrière un buisson, se déshabilla tout grelottant, et passa sa blouse sèche sous sa chemise qu'il tordit.

Puis il reprit sa course.

Il se sentait un peu moins mal. Bientôt la réaction se fit et une chaleur moite lui vint à la peau. Si exténué qu'il fût, il n'avait garde de s'arrêter de peur de se refroidir; il sentait aussi que le moindre repos l'engourdirait et qu'il lui serait impossible de reprendre sa course.

Il marcha donc pendant une heure encore.

Cependant il fallait que cette course eût un terme. Depuis quelque temps il se demandait où il pourrait rencontrer un gîte sûr et chaud. Il ne pouvait songer à passer cette nuit comme la précédente ; le lendemain, il ne se réveillerait pas.

Il sondait la nuit du regard, tâchant de découvrir quelque maison hospitalière, et déjà il avait arrangé dans son esprit une histoire, un accident propre à le faire bien accueillir.

Enfin, à trois cents pas, il aperçut une clarté vers laquelle il se dirigea.

Il s'approcha avec précaution des bâtiments ; il arriva devant une grille. Ce n'était pas une ferme, comme il le croyait, mais une maison bourgeoise.

Il se demandait avec anxiété quel accueil l'attendait; s'il fallait sonner ou chercher ailleurs un autre gîte, quand, sur le chemin qu'il venait de parcourir, il entendit les pas de deux hommes.

Il écouta. On venait à lui.

Bientôt les pas se rapprochèrent.

Il abaissa la main qui tenait déjà le bouton de la sonnette, s'écarta doucement de la porte, et se tint en observation contre le mur : grâce à la nuit, il pouvait espérer n'être pas aperçu.

Mais il était, à peine, à ce poste, que deux chiens qui l'avaient éventé s'approchèrent de lui et se mirent à gronder et à aboyer d'une façon menaçante.

— Gipsy, ici !... cria une voix.

— Il y a quelque chose là, fit une autre voix.

— Il faut voir.

Causson était tremblant. Impossible de fuir : les deux

chiens eussent sauté sur lui. Il fallait, quoi qu'il en dût résulter, qu'il se découvrît.

— Retenez vos chiens, dit-il d'une voix effrayée. Je suis un voyageur égaré.

Les deux hommes en costume de chasse et armés de fusils, s'approchèrent en écartant les chiens, et l'un d'eux fit cette réflexion tout haut :

— Est-ce que je me trompe?... Il me semble connaître cette voix.

Causson fit une remarque semblable, car il s'écria :

—Ah ! mon Dieu ! est-ce possible ? quel bonheur ! Toi... Frédéric Bodard ?. .

— Oui. Et c'est toi, Causson ! Comment se fait-il... par quel hasard te trouves-tu ici ?

— Pas si haut !... Ah ! mon cher ami, si tu savais?...

— Qu'as-tu donc ? Tu trembles. Tes vêtements sont mouillés ?...

— Oui. Je te dirai tout; qui est avec toi ?

— Iriel, mon garde.

— Un homme dont tu es sûr, n'est-ce pas?

— Oui, comme de moi-même. Ah ça, il y a donc un mystère ?

— Je te dirai cela à toi, tout à l'heure, en particulier.

— C'est juste, entrons d'abord.

Après avoir ouvert la grille avec un passe-partout, Frédéric voulut faire passer Causson devant lui, mais celui-ci refusa.

— Non, dit-il, ma présence ici doit rester un secret entre nous trois. Commence par éloigner tes gens. Il ne faut pas qu'on me voie.

Frédéric fit ce que demandait Causson, et, quelques

minutes après ils étaient tous deux dans une pièce séparée où flambait un grand feu.

Causson troqua sa tunique mouillée contre du linge et des vêtements empruntés à Frédéric.

Iriel leur servit un plantureux souper auquel Frédéric fit honneur, mais auquel Causson put à peine toucher, bien qu'il n'eût, pour ainsi dire, rien mangé depuis trente heures

Frédéric fut presque effrayé de l'état d'abattement et de prostration où il le voyait.

— Qu'est-ce qui t'amène, mon pauvre ami? lui demanda-t-il en lui prenant la main. Moi qui te croyais à Paris, chez MM. Drevot... Non, tu as changé?

— Hélas!

— Enfin, qu'est-ce que tu as? Conte-moi cela, et si je puis t'être utile...

Causson, hésitant, tremblant, dut confesser son crime, sa fuite jusqu'au moment où Frédéric l'avait recueilli errant et misérable.

Et ce n'était pas seulement la honte qui le faisait balbutier et frémir, c'était la crainte aussi.

Il avait peur que Frédéric, dans un accès de mépris et d'indignation, ne le chassât de chez lui.

Aussi termina-t-il, en le suppliant, à mains jointes, de ne pas le livrer à la justice.

— Y songes-tu? s'écria Frédéric; pour qui me prends-tu donc?

— C'est pourtant ton devoir, murmura Causson.

— J'en doute, et quand cela serait, j'y manquerai cette fois. Ah! pauvre malheureux, quoi que tu aies fait, tu seras toujours mon ami!

Ils se pressèrent les mains avec effusion, les larmes aux yeux.

Cependant il fallait prendre un parti, assurer une retraite à Causson.

Frédéric proposait de le garder et de le cacher chez lui : sa maison étant isolée, nul voisin ne pourrait s'apercevoir de la présence d'un étranger ; quant à sa vieille gouvernante et à son domestique, il croyait pouvoir répondre d'eux. En cas de recherche, il se faisait fort de le dissimuler aux plus fins agents.

Causson paraissait indécis, peu rassuré.

— A moins que tu ne préfères, dit Frédéric, te réfugier chez mon garde. Tu y serais aussi bien caché qu'ici et peut-être même mieux. Iriel habite, seul avec sa mère, une maisonnette à trois quarts de lieue, au milieu des bois.

Causson donna la préférence à la maison du garde, décidé par cette considération qu'en cas de surprise il ne compromettrait pas son ami.

On fit part de cette détermination à Iriel qui y souscrivit et qui se hâta d'atteler la voiture.

Causson sortit avec précaution, comme il était entré, une heure auparavant. Il eut soin, de peur de laisser aucune trace de son passage, d'emporter les vêtements qu'il avait quittés.

Il pouvait à peine se tenir et Frédéric fut obligé de lui donner le bras. Ils firent ainsi quelques pas sur le chemin.

Bientôt Iriel, conduisant la voiture, les eut rejoints. Frédéric aida Causson à monter et lui promit d'aller le voir le lendemain matin.

Durant le trajet, Iriel, fidèle aux recommandations de

son maître, ne fit aucune question à Causson ; du reste, celui-ci n'eut guère été en état d'y répondre ; il était profondément assoupi et se laissait aller comme une masse inerte aux cahots de la voiture.

Vers onze heures, après avoir traversé de grands bois dans des chemins coupés d'ornières profondes, ils arrivèrent à une petite maison bâtie au milieu d'une clairière. Une vieille femme attendait sur le pas de la porte.

— C'est toi, Jacques ? demanda la vieille femme.

— Oui, mère, répondit Iriel en baissant la voix.

— Ah ! mon Dieu, que tu viens tard ! j'ai été inquiète. Tiens ! pourquoi as-tu la voiture de M. Frédéric ?

— Chut ! tais-toi, fit Iriel en descendant de voiture. J'amène quelqu'un, ajouta-t-il tout bas.

Il fut obligé de prendre Causson sur ses bras et de le porter dans la maison où il le déposa, dans la première chambre, sur son lit.

Le malheureux ouvrait de grands yeux égarés ; de longs frissons le secouaient ; il était en proie à une fièvre violente.

Iriel, aidé de sa mère, le déshabilla, le coucha ; puis il remonta dans la voiture qu'il ramena chez son maître, après quoi il revint à son logis. Il lui fallut près de deux heures pour ce double trajet.

Quand il fut rentré, au milieu de la nuit, il trouva Causson plongé dans un délire affreux ; il s'agitait, voulait se lever, et jetait des cris d'effroi.

Iriel envoya coucher sa mère, après lui avoir dit ce qu'il savait au sujet de Causson, et lui avoir enjoint d'observer, comme il le ferait lui-même, les recommandations de Frédéric.

Puis, il s'assit au chevet du malade, et le veilla jusqu'au matin.

Tout en cherchant à calmer, à réprimer ses mouvements désordonnés et violents, il réfléchissait à cette complication soudaine: ce n'était pas une simple indisposition, c'était une grave maladie qui se déclarait. Dès lors, comment continuer à cacher le fugitif qui se décelait lui-même par les cris que lui arrachait le délire?

Comment le soigner dans une maison où il y avait si peu de ressources? Il faudrait un médecin: à qui s'adresser?

Il était fort perplexe, et toutes ces difficultés lui paraissaient à peu près insurmontables; cependant il songeait que son maître ne manquerait pas de venir de bon matin et saurait probablement le tirer d'embarras.

Bientôt, comme le jour commençait à poindre, il crut qu'il ne tarderait pas à voir entrer Frédéric Bodard.

En effet, sur le chemin creux qui serpente dans le bois il entendait le pas d'un cheval.

Il se leva.

— Cela m'étonne pourtant, murmura-t-il, qu'il vienne à cheval.

Il regarda au coin de la fenêtre et aperçut le tricorne et les buffleteries d'un gendarme.

Il fit un mouvement de stupeur; mais il eut bien vite pris son parti.

Il revint au lit, enveloppa le malade dans une couverture, l'enleva dans ses bras, et ainsi chargé, avec une agilité et une vigueur extraordinaires, il grimpa la raide échelle qui menait, par une trappe, au grenier.

Il avait à peine dépassé le bord de la trappe que trois

coups surs et précipités résonnaient à la porte; comme celle-ci tardait à s'ouvrir, une brusque poussée fit céder le loquet.

Un gendarme entra.

XLVIII

On devine aisément ce qui s'était passé sur la berge.

Les deux gendarmes avaient employé beaucoup plus d'empressement et de bonne volonté que de secours réels et efficaces pour faire reprendre connaissance à leur criminel et le ramener à la vie.

Après un quart d'heure de tentatives infructueuses, ils avaient fini par se persuader que tout ce qu'ils faisaient et pourraient faire encore serait avantageusement remplacé par la chaleur d'un bon feu.

Ils résolurent donc de ne pas attendre davantage une résurrection fort improbable dans de pareilles conditions, et de se rendre immédiatement à la ferme.

L'un d'eux, remonté à cheval, reçut des mains de son compagnon le corps inerte de Moule; et tous deux, emportant ce fardeau, suivirent au pas le chemin précédemment parcouru par Causson.

Arrivés à la ferme ils s'informèrent de l'hôte qu'ils y avaient expédié, et, comme on n'en avait pas de nouvelles, ils supposèrent qu'il s'était égaré et s'appitoyèrent sur son sort.

Puis ils songèrent à leur prisonnier; il fallait enfin le tirer de sa léthargie.

Ils n'employèrent pas pour cela une thérapeutique bien compliquée.

La chambre où on venait de les recevoir était une grande pièce servant de cuisine, de salle à manger, et un peu de chambre à coucher, car il y avait, au fond, deux lits symétriquement installés.

Dans la vaste cheminée flambait un feu de sarment.

Après avoir dépouillé leur homme d'une partie de ses vêtements, ils l'étendirent sur la dalle du foyer, assez près de la flamme pour qu'il pût cuire, assez loin pour qu'il ne se calcinât pas ; le fermier admirait cette profonde entente de l'art culinaire.

L'effet de la chaleur ne tarda pas à se faire sentir. La partie du corps de Moule qui était en train de rissoler, eut de légers tressaillements ; puis les doigts remuèrent, le bras s'agita, la jambe s'étira.

La moitié de l'opération était faite. Il n'y avait plus qu'à la compléter. Aucune hésitation n'était possible. Il s'agissait tout simplement de retourner Moule comme on eût pu faire d'un rôti, afin que l'un des côtés n'eût rien à envier à l'autre sous le rapport de la cuisson.

C'est ce qui fut fait.

Comme Moule était d'une parfaite homogénéité, le même phénomène se reproduisit.

Alors les assistants attendirent que la vie, ramenée de si loin, et sollicitée par un moyen dont l'énergie égalait la simplicité, se manifestât.

Ils n'attendirent pas longtemps.

Moule éternua, faiblement d'abord, puis plus fort, *crescendo*, sept ou huit fois de suite.

Et ces éternuements réjouissaient le cœur des gen-

darmes qui se disaient que la justice aurait son cours, tandis que le fermier comparait intérieurement Monle à ces mauvaises herbes qu'on a beau couper, mais qui repoussent toujours.

Bientôt Moule rouvrit les yeux, bâilla, se secoua comme au sortir d'un rêve pénible.

Et une minute après, il se rendait si bien compte de ses sensations et avait si bien repris possession de lui-même, qu'il se tordait sur la dalle et cherchait instinctivement à éviter le feu dont la vivacité lui déplaisait.

On le releva, on l'assit sur une chaise, on le vêtit de vieilles loques usées dont le fermier ne se servait plus, et il se laissa faire, bonnement. Il avait même là-dessous un petit air innocent et champêtre auquel ceux qui le connaissaient n'auraient jamais cru que sa figure matoise pût s'accommoder.

Ses yeux n'étaient plus hagards ; on lisait dans leur fixité la tension du cerveau cherchant à rassembler des idées.

Il ne lui restait plus guère qu'à recouvrer la parole. Un coup de *fil-en-quatre*, généreusement administré par le fermier, la lui rendit.

A peine avait-il avalé ce cordial, qu'il se dressa sur ses jambes comme s'il eût été mû par un ressort, et s'écria d'une voix nette et vibrante :

— Où est-il?

Les deux gendarmes échangèrent entre eux un sourire malin.

— Ne vous tourmentez pas, dit l'un d'eux.

Et pesant de la main sur l'épaule de Moule, il le fit retomber sur la chaise.

Mais l'agent de police se dressa avec plus de vigueur et de vivacité que la première fois.

— Ah ça, est-ce que vous vous moquez de moi? s'écria-t-il; est-ce que vous ne m'entendez pas? je vous demande où est Causson... qu'est-ce que vous en avez fait?

Les deux gendarmes croyant à une ruse et s'attendant à quelque accès de fureur réel ou simulé, vinrent se placer de chaque côté de leur prisonnier pour veiller sur ses mouvements : le drôle, décidément, ressuscitait outre mesure.

— Allez-vous me répondre fit Moule en les regardant l'un après l'autre d'un air impérieux.

— Mon bon ami, dit l'un des gendarmes d'une voix doucement ironique, ne vous inquiétez pas de Causson ; il est en lieu sûr, et il ne s'échappera pas, je vous en réponds.

— Bien, mais je désire savoir...

— Dans quelle peau il est logé? interrompit l'autre gednarme; vous savez cela mieux que personne.

— Pardine, fit le fermier avec un rire épais, c'est comme cet autre qui cherchait son âne et était monté dessus!

Moule fit un bond et, de ses poings, écarta brusquement les gendarmes.

— Mille tonnerres! s'écria-t-il.

Il avait compris.

En un clin d'œil il fut ressaisi, contenu et dans l'impossibilité de faire un mouvement.

— Mais laissez-moi donc, triples idiots! s'écriait-il. Ah! mon Dieu est-ce possible?... C'est cela! tenez-moi bien, serrez-moi, ficelez-moi; emmenez-moi triompha-

lement en prison ! Vous ne m'avez pas encore mis les menottes?... Et, pendant ce temps, l'autre qui court et qui se moque de vous et de moi! O misère! Faites-donc de l'art en province !

Les gendarmes commençaient à se regarder l'un l'autre d'un air de doute et d'hésitation.

— Alors, dit l'un d'eux à Moule, vous ne seriez donc pas le nommé Causson?

— Et vous?... répliqua Moule avec un ricanement de mépris.

— N'empêche, fit l'autre gendarme, que ce serait toujours bon à prouver.

— A prouver! Ah ça, est-ce que vous ne l'avez pas, la preuve? Est-ce que vous ne m'avez pas encore fouillé?

Les gendarmes ne dirent mot.

— Non, ils ne m'ont pas fouillé ! continua Moule. Allons, c'est complet !

Il prit son paletot qui séchait auprès du feu sur le dos d'une chaise, et chercha dans la poche de dessous.

— C'est que vous ressemblez pas mal au signalement, fit un des gendarmes en secouant la tête.

— Qu'est-ce qui ne ressemble pas à un signalement? Il faudrait avoir une corne de rhinocéros... Tenez ! voyez-la, votre preuve ! Elle vous crève les yeux depuis deux heures.

Et il tendit brusquement les deux objets qu'il venait d'extraire de sa poche : le portrait de Causson qu'il mit sous le nez de l'un des gendarmes, et le mandat d'arrêt, tout mouillé, qu'il colla presque sur la figure de l'autre.

Puis, sans faire attention à leur attitude penaude et décontenancée, il se mit à se promener à grands pas dans la chambre, haussant les épaules, gesticulant, irrité

et superbe dans l'humiliation de sa défaite, comme un général battu par la faute de ses lieutenants.

— C'est cela grommelait-il, d'une voix sourde où de temps à autre perçait un éclat, arrêtons-nous les uns les autres ! c'est plus drôle ! Je voudrais être, pour un moment, assassin, voleur ou faussaire pour en rire ! Quelle pitié ! avoir bravé le tiers-point de Lacenaire, le couteau de Soufflard, et les pistolets de Pavignot ; être depuis dix ans la terreur de la haute et de la basse *pègre*, des *grinches* et des *escarpes ;* avoir livré une douzaine de têtes à *Charlot,* cent au moins, à Brest et à Toulon ! Et tout cela, pour aboutir ici, dans je ne sais quel trou de province, à me faire noyer par un gratte-papier compliqué de deux imbéciles qui m'arrêtent. Ah ! si Vidocq savait cela ! s'il me voyait sous cette défroque de paysan !

Il s'arrêtait devant les deux gendarmes humbles et confus, lui sarcastique et mordant :

— Ah ! ça, messieurs, pas de demi-mesure, je vous en prie. Faisons les choses largement ! Passez-moi, la camisole de force. Vous n'en avez pas ? — Eh bien ! mettez-moi les poucettes, là, un peu de poucettes... c'est bien le moins, et je mérite cela, que diable !

Sa colère acheva de s'exhaler dans ces ironies sans que personne lui répondit.

Puis il reprit le ton sérieux et sévère ; il demanda aux gendarmes ce que signifiait leur conduite ; pourquoi, dans le doute, quand sur deux hommes il y en avait certainement un de coupable, ils n'en arrêtaient qu'un, au risque de se tromper.

— Est-ce qu'on ne pêche pas tout, dans ces cas-là ? s'écria-t-il avec un redoublement d'irritation ; est-ce que la police est idiote et ne sait pas reconnaître les

siens ? Ah ça, voyons ! pourquoi ce choix, cette préférence... qui m'honore ? pourquoi moi, et pas lui ?... quelle raison ?...

— Dame, fit timidement un des gendarmes, quand nous sommes arrivés sur la berge...

— Eh bien, quoi ?... quand vous êtes arrivés sur la berge...

— C'est lui qui nageait !

La goutte d'eau froide qui abat et annihile plusieurs atmosphères de vapeur, ne produit pas un effet plus prompt et plus extraordinaire.

A ce mot, la colère de Moule tomba à plat, d'un coup. Il baissa la tête et réfléchit un instant, le sourcil froncé, l'œil fixe.

Puis, il se redressa ; et laissant de côté le sarcasme et les récriminations :

— Messieurs, dit-il aux gendarmes, en voilà assez sur ce point. Nous perdons là un temps précieux. C'est un malheur ; songeons à le réparer sans retard.

Il fut décidé qu'on n'attendrait pas le jour, et qu'on se mettrait immédiatement à la poursuite de Causson.

Moule remit ses vêtements à peine séchés ; on mangea un morceau à la hâte, et on sortit de la ferme.

Les trois hommes furent d'avis qu'il ne fallait s'arrêter ni aux buissons, ni aux accidents du terrain : en effet, après ce qui s'était passé, mouillé et exténué comme il l'était, Causson n'avait pu songer à passer la nuit à la belle étoile ; il avait dû se présenter et se faire admettre, sous un prétexte quelconque, dans une maison isolée ou dans un village. C'était aux habitations d'alentour qu'il fallait aller frapper tout droit :

bien certainement on le trouverait dans l'une d'elles, déjà couché et endormi.

On convint en outre de se séparer, afin d'opérer simultanément sur plusieurs points à la fois, les gendarmes à droite et à gauche; Moule, muni d'indications précises, au milieu. Une heure et un point de ralliement furent fixés.

L'heure, c'était le lever du jour; l'endroit, la maison du garde Iriel, au milieu des bois.

Celui des gendarmes qui venait d'entrer chez Iriel, arrivait le premier au rendez-vous.

L'autre gendarme et Moule n'étaient pas loin.

XLIX

Au moment où Iriel était surpris par l'arrivée du gendarme, sa mère achevait de s'habiller.

La vieille femme n'eut pas besoin d'explications pour comprendre de quoi il s'agissait.

En même temps que son fils disparaissait avec Causson par la trappe, elle s'emparait des vêtements et des souliers de ce dernier, et jetait le tout dans une armoire dont elle mit la clé dans sa poche.

Le gendarme lui adressa les questions qu'il avait déjà faites en plus de vingt endroits, et les réponses qu'il obtint ne furent pas plus satisfaisantes qu'ailleurs.

Toutes se résumaient en ceci : On n'avait vu personne, on ne savait pas ce qu'il voulait dire.

Précédemment, quand ces réponses lui étaient faites, il remontait à cheval et reprenait sa course; mais ici, soit que la contenance de la vieille femme lui parût suspecte, soit qu'il voulût employer le temps jusqu'à l'arrivée de son camarade et de l'agent de police, il insista.

Il demanda où était Iriel.

— Il est sorti, répondit la vieille femme.

— Si matin! Pour quoi faire?

— Pour aller voir une exploitation, dans le bois.

— Sans son fusil? car je le vois là, accroché au manteau de la cheminée.

— Il lui arrive souvent de ne pas l'emporter.

— Hum! c'est singulier.

Alors il insinua que l'homme qu'il cherchait et qu'il qualifia de l'épithète de brigand redoutable, pouvait bien s'être glissé, quelque part, dans la maison, à l'insu de ceux qui l'habitaient. Et, sans façon, il se mit à fureter dans les deux chambres, regardant sous les lits, dans les coins.

La mère d'Iriel le laissait faire, de peur qu'une observation de sa part n'excitât ses soupçons. Mais quel fut son effroi quand elle le vit s'approcher de l'échelle et se mettre en devoir de la monter!

— Où allez-vous? demanda-t-elle en tâchant de dissimuler son trouble.

— Est-ce que ce n'est pas le grenier? fit-il en désignant la trappe.

— Oui. Mais il n'y a personne,

— C'est égal; je ne serais pas fâché de voir.

L'angoisse de la vieille femme était peu de chose en comparaison de celle d'Iriel.

Il entendait ce qui se disait en bas.

Il comprenait que tous les recoins de la maison allaient être visités, ce qui serait promptement fait ; et il se demandait, avec un grand battement de cœur, comment il pourrait se cacher et surtout cacher le malade qu'il tenait dans ses bras.

Si seulement Causson eût été valide, ils auraient pu sauter par la porte du grenier et fuir sous bois. Mais le malheureux était en proie à un délire effrayant qui accroissait le danger et le rendait presque inévitable.

Il se débattait et s'agitait follement ; il poussait des gémissements qu'il fallait étouffer en lui enveloppant la tête dans les couvertures, au risque de l'asphyxier.

Cependant on montait l'échelle.

Dans quelques secondes, la porte de la trappe allait se soulever.

Iriel n'eut que le temps de glisser Causson le plus doucement possible et de se glisser lui-même derrière un tas de fagots, dont il rabattit deux ou trois sur sa tête.

Le gendarme entra, inspecta le grenier, écouta. Il ne vit et n'entendit rien ; Iriel contenait Causson et le comprimait avec tant d'énergie qu'il avait peur de ne relever plus tard qu'un cadavre.

Cependant le gendarme avait remarqué le tas de fagots.

C'était le seul endroit où quelqu'un pût se tenir caché. Il n'avait pas grand espoir de rien découvrir dessous ; pourtant comme il n'avait rien de mieux ni de plus pressé à faire en ce moment, il se mit à soulever et à changer de place chaque fagot l'un après l'autre, un peu machinalement, et pour l'acquit de sa conscience en quelque sorte.

Heureusement pour Causson, l'opération commença par le bout opposé à celui où Iriel le tenait caché.

L'épouvante de celui-ci n'en était pas moins grande : le tas n'était pas gros ; et, pour peu que ce travail de démolition continuât, on arriverait bientôt à le mettre à découvert. Ce n'était qu'un retard de quelques minutes.

Chaque faix enlevé, Iriel espérait toujours que c'était le dernier ; mais un autre suivait, et toujours ainsi.

L'assiégeant ne se décourageait pas.

Enfin, il ne restait plus qu'une dizaine de fagots, et le garde s'attendait à chaque seconde à être aperçu. Il ne comprenait même pas comment la cachette n'était pas encore éventée, car il distinguait lui-même l'assaillant qui poursuivait tranquillement son œuvre.

Tout à coup deux voix d'hommes se firent entendre en bas.

Le gendarme s'arrêta, et retourna vers la trappe.

— C'est vous ? cria-t-il. Quoi de nouveau ?

— Rien. Et vous ?

— Je cherchais dans ce grenier ; mais il n'y a rien non plus.

— Alors descendez.

— C'est ce que je vais faire.

Il redescendit.

Enfin ! Iriel respira.

Mais se contenterait-on de ce commencement de perquisition ?

N'allait-on pas revenir ?

Déjà une voix disait en bas :

— Hum ! voilà un lit drôlement défait... Où sont donc les couvertures ?...

Nul doute, on allait revenir!... Et ce malheureux qui était là aux trois quarts étouffé, et qui, pour peu qu'on tardât à lui donner de l'air, ne serait plus qu'un cadavre!

Iriel n'hésita plus; il fallait fuir.

Il repoussa, avec des précautions infinies, le seul fagot qui pesât encore sur lui : chaque frottement des brins l'un contre l'autre le faisait tressaillir et s'arrêter net, pour recommencer avec plus de précautions encore.

Enfin il se trouva dégagé.

Il reprit Causson dans ses bras, s'approcha de la porte du grenier, puis s'arrêta, l'oreille tendue.

— Silence! Quelque chose a remué en haut, fit la même voix qui avait dénoncé l'état suspect du lit.

— Je n'ai rien entendu.

— Si!... faut voir...

— Soit! montons.

Iriel sauta, avec son fardeau par la porte, en même temps que Moule montait l'échelle.

Heureusement pour lui, le terrain formait contre le mur une sorte de remblai qui mettait, en cet endroit, le grenier à six pieds du sol environ.

Malgré cette circonstance et en dépit de sa vigueur, Iriel, chargé et embarrassé comme il l'était, sous le poids de son corps et de celui de Causson, s'abattit lourdement à terre.

Une vive douleur ressentie dans le genou droit ne l'empêcha pas de se relever immédiatement.

Il tourna l'encoignure de la maison, une seconde avant que Moule tendît la tête à la porte du grenier.

Il se hâta de dégager la figure de Causson, et, sans examiner longuement s'il respirait encore, il l'emporta

le plus vite et le mieux qu'il put à travers le bois, en se dirigeant vers le chemin par lequel devait arriver Frédéric.

Il n'attendit pas longtemps.

Un bruit de roues se fit entendre.

Iriel reconnut la voiture de son maître ; il sortit du fourré le long du chemin, et, tendant Causson :

— Vite ! retournez... emmenez-le... les gendarmes sont chez moi...

En un instant Frédéric eut pris Causson et rebroussé chemin avec lui.

Iriel revint tranquillement à sa maison et parut très-surpris de voir les gendarmes.

Quand on lui demanda d'où il venait, il fit une réponse qui concordait parfaitement avec celle de sa mère, qu'il avait entendue.

— Vous voyez ! dit un des gendarmes à Moule.

— Hum ! fit celui-ci ; ce bruit que j'ai entendu là-haut...

— C'est un des fagots que j'avais dérangés qui sera retombé.

— N'importe... c'est louche !...

Les trois hommes sortirent, et une demi-heure après, Iriel prenait son fusil et commençait sa tournée ordinaire dans le bois.

L

Pendant huit jours encore, Frédéric redouta quelque surprise. Ensuite il se rassura. Les recherches devin-

rent moins ardentes, et cessèrent même presque complétement, quand on fut à peu près persuadé que Causson ne devait plus être dans le rayon où on le poursuivait, et qu'il était probablement parvenu à gagner la frontière. Moule, irrité et confus, retourna à Paris, et la police locale continua vaguement une surveillance qui ne pouvait aboutir à rien, sans une imprudence ou une indiscrétion.

Mais si les alarmes avaient disparu de ce côté, l'état de Causson inspirait à Frédéric Bodard les plus grandes inquiétudes. On pouvait presque répondre que l'ancien caissier échapperait aux poursuites de la police et de la gendarmerie ; il était douteux qu'il échappât à la mort.

Pendant un mois, en effet, il fut dans une position désespérée.

Peu à peu, le délire devint moins violent et plus rare ; la fièvre céda à son tour pour faire place à une faiblesse et à un abattement insurmontable.

Un jour enfin on put regarder le malade comme sauvé ; il entra en convalescence. Mais elle fut lente, incertaine, et, sinon aussi grave, du moins aussi longue que la maladie.

L'état moral où se trouvait Causson n'était pas de nature à l'abréger. Il n'avait repris connaissance que pour s'étonner et gémir de n'être pas mort. Il éprouvait une immense lassitude, un profond dégoût de toutes choses ; et c'était avec un amer regret qu'il sentait la santé revenir, le sang circuler dans ses veines.

— A quoi bon vivre ? ne cessait-il de répéter tristement.

D'autres, à la place de Frédéric, auraient peut-être

combattu ces défaillances par de beaux aphorismes et de profondes dissertations ; mais il n'avait pas la maturité nécessaire pour cela ; peut-être aussi ces choses n'étaient-elles pas de son goût. C'était un honnête garçon qui avait en horreur la finance où son père avait voulu le lancer, et qui, après la mort de celui-ci, avait tranquillement recueilli sa part d'héritage. Il en jouissait maintenant, vivant à sa guise, célibataire, indifférent, isolé, égoïste, si l'on veut, et néanmoins avec des échappées de cœur : Causson venait d'en avoir la preuve. Autrefois, lorsque Frédéric, de par la volonté paternelle, travaillait chez MM. Drivot, Causson, en bon camarade, lui avait souvent fait sa besogne, et Frédéric en avait éprouvé une vive reconnaissance, qui maintenant se traduisait en affection. D'ailleurs, on aime toujours celui qu'on a sauvé.

Frédéric parla tout simplement à Causson de sa femme et de son enfant. C'en fut assez. Le pauvre malheureux s'apitoya, s'inquiéta, s'alarma : qu'étaient-ils devenus? Comment feraient-ils? Quel avenir? Quelles ressources?...

Ces craintes, c'était la vie.

Mais le découragement revenait. Il se disait qu'il ne les reverrait plus : Qu'importe qu'il vécût, puisqu'ils étaient à jamais perdus pour lui !

Peu à peu, cependant, au milieu de ces désolations, il reprenait des forces. Mais, ses alarmes au sujet de sa femme et de son enfant devenant plus vives, Frédéric se décida à faire un voyage à Paris: Causson, pour tout remerciement, lui sauta au cou et l'embrassa.

A Paris, dans la crainte de compromettre Causson, de mettre la police sur ses traces, Frédéric n'osa s'in-

former ostensiblement de la demeure de Clémence : car il devait y avoir une surveillence, un espionage autour d'elle.

Cependant par les Urbain, auxquels Causson lui avait dit de s'adresser, il apprit que Clémence vivait dans un modeste garni de la rue de Charonne : Elle gagnait péniblement sa vie en travaillant, et elle supportait son malheur avec résignation. Loin de maudire son mari, elle le plaignait et l'aimait toujours. Richard était à Montreuil. Il s'y était habitué, et ses étonnements avaient cessé. Il adressait encore des questions au sujet de son père ; mais on remarquait qu'elles devenaient déjà plus rares.

En même temps, Frédéric Bodard prenait des renseignements sur le procès de Causson.

Ce procès était instruit ; on avait essayé d'y rattacher une accusation de complicité de faux contre Lentague et contre Léonce.

Ceux-ci s'étaient défendus en calomniant Causson : « Que nous oppose-t-on ? disaient-ils. Une carte de visite au bas de laquelle se trouvent quelques mots au crayon, et deux chiffons de papier, deux reçus, l'un de Léonce (celui de trente mille francs), l'autre de Lentague, qu'on a saisis dans la caisse de Causson. Qu'est-ce que cela prouve ? Que Causson nous a remis de l'argent pour le faire valoir dans nos spéculations de jeu. Nous le reconnaissons. Pourquoi nous serions-nous inquiétés de la provenance de ces fonds? Ce n'était pas notre affaire,et nous soupçonnions à peine que Causson fût employé dans une maison de banque. »

Pour corroborer cette allégation, Léonce prétendait n'avoir renouvelé connaissance avec Causson que dans

une maison de jeu où celui-ci était venu spontanément.

Selon lui, Causson, déjà à cette époque, avait dissipé des sommes considérables : il n'était pas l'homme simple et rangé qu'on croyait ; il avait des passions ruineuses, il était déjà perverti, déjà infidèle et peut-être faussaire.

Ils n'avaient donc à répondre devant la justice que des faits pour lesquels ils avaient été tout d'abord arrêtés. Aucune complication nouvelle ne pouvait aggraver leur situation.

Frédéric revint de Paris et s'empressa de donner à son hôte toutes ces nouvelles.

Le malheureux fut profondément attendri en apprenant la résignation courageuse de sa femme. Il se dit qu'il fallait vivre pour racheter sa faute, pour aider, s'il était possible, ces deux êtres qui allaient gémir et souffrir à cause de lui : c'était là son devoir; peut-être, quand il l'aurait accompli, mériterait-il le pardon.

Mais il fut exaspéré en apprenant le système de défense employé par Lentague et Léonce :

— Les misérables! s'écria-t-il, ce n'est donc pas assez de m'avoir perdu, il faut encore qu'ils me calomnient!... Ah! comme ils comptent sur mon silence! ils croient que je suis en fuite, loin de France ; je vais à l'instant même, envoyer au parquet les pièces accusatrices que je porte sur moi ! C'est mon droit!...

Peu à peu cette colère tomba, et lorsque, le lendemain, Frédéric demanda à son hôte s'il avait donné suite à ses projets :

— Non, répondit-il, j'ai résolu de me taire et d'ou-

blier. Je veux que la résignation soit mon premier pas vers la réhabilitation.

Huit jours après le retour de Frédéric, un journal, qui fut communiqué à Causson, rapportait la décision du tribunal dans le procès de Lentague et de Léonce.

Cette affaire d'escroquerie avait fait quelque bruit à cause de sa connexité avec le procès Causson, qui fut, on se le rappelle, l'affaire Lamirande de l'époque.

Par sa décision le tribunal condamnait :

Lentague (récidiviste) en trois ans de prison ;

Léonce Pelletier, se disant vicomte de la Coudraye, en un an de la même peine ;

Constance (la maîtresse de Lentague) en trois mois de prison ; —

Relaxait des poursuites Angélina Proutau ;

Donnait acte au ministère public de ses réserves contre Lentague et Léonce Pelletier, sur le chef de complicité de faux, jusqu'à plus ample informé.

En rendant compte de ce procès, les journaux annonçaient que l'affaire du caissier de la rue Vivienne serait jugée aux assises prochaines, c'est-à-dire à la fin de février ou au commencement de mars.

Causson résolut de passer à l'étranger avant cette époque. Il était du reste à peu près rétabli. Mais comment s'expatrier? Comment sortir même de la maison de Frédéric ?

Maintes fois il avait été tenté d'aller voir sa famille, dont trois ou quatre lieues à peine le séparaient, de se jeter aux genoux de son père, d'implorer son pardon. Mais Frédéric lui avait fait comprendre l'imprudence d'une pareille démarche.

Vainement Causson assurait-il que sa maladie l'avait

rendu méconnaissable : sa barbe avait poussé, ses cheveux étaient devenus gris. Il dût renoncer à son projet, et son hôte s'occupa dès lors activement de lui procurer les moyens de quitter la France.

La question du passeport était la plus embarrassante. Frédéric songeait bien à lui en faire délivrer un, sous le nom d'Iriel, son garde avec lequel Causson, depuis la croissance de sa barbe, avait une certaine ressemblance; mais il craignait que cette demande de passeport n'excitât quelque soupçon.

Une circonstance favorable se présenta.

Il faisait un jour partie d'une grande chasse à laquelle assistait un conseiller de préfecture de l'Yonne.

Les chiens de Frédéric chassaient déplorablement.

— Quelles mazettes vous avez ! lui dit le conseiller. Voyez-les donc ! à une demi-lieue derrière les autres. Pas plus de sang que des roquets !

— C'est vrai, convint Frédéric, je suis assez mal monté.

— Les chiens anglais, voyez-vous, mon cher, il n'y a que cela.

— En effet. Il faudra que je charge Iriel de m'en acheter ; il s'y connaît.

— Oui ! il achètera je ne sais où, ici près, d'affreux mâtins, qu'on lui vendra très-cher comme chiens anglais. Ne faites pas cela. C'est de la duperie. Envoyez tout bonnement Iriel en Angleterre.

— Tiens ! c'est une idée, fit Frédéric, qui songea immédiatement au passeport de Causson. C'est décidé. Nous essayerons les chiens ensemble, si vous voulez bien. Aussi je vous serais obligé de m'envoyer de la préfecture un passeport pour Iriel.

— Dans trois jours vous l'aurez.

Trois jours en effet après cette conversation, Frédéric remettait à Causson un passeport au nom de Jacques Iriel.

Causson attendait, un soir, pour prendre congé de Frédéric, que celui-ci fût revenu de Joigny, où il s'était rendu pour affaire.

Les derniers préparatifs avaient été longuement concertés ; les adieux étaient achevés, et cependant Frédéric éprouvait une certaine hésitation.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Causson.

Frédéric finit par avouer qu'il avait appris d'un paysan de Cl..... que le père de Causson était assez gravement malade.

— Il va mourir! s'écria Causson. C'est moi qui l'aurai tué ! Je veux le revoir.

Malgré les observations de Frédéric, il persista dans sa résolution.

On attendit le soir, et la voiture de Frédéric le conduisit à Cl.....

Nous laisserons Causson raconter lui-même cette entrevue avec sa famille.

LI

« A onze heures, nous traversâmes un petit bois bien connu de moi.

Nous étions arrivés au sommet de la côte qui domine Ch...

Je descendis de voiture et Hippolyte (le domestique qui m'avait conduit) en fit autant.

Je lui indiquai le chemin d'une auberge où il pourrait passer la nuit, et je le priai de se retrouver avec la voiture, le lendemain, à la pointe du jour, à l'endroit où nous étions.

Il s'éloigna tenant son cheval par la bride.

Resté seul, je fis quelques pas, lentement, derrière lui ; puis je m'arrêtai, et m'assis sur un de ces gros bourrelets de terre rapportée qui existent au bout des vignes bien entretenues.

De là, mon regard plongeait dans toute la vallée. Bien qu'il ne tombât du ciel qu'une lueur grise et terne, je distinguais les contours, les sinuosités, et jusqu'aux moindres accidents du pays qui s'étendait devant moi.

Je le connaissais si bien ! Je le revoyais avec le souvenir...

Rien n'avait changé que moi !

Que de fois, ce chemin, je l'avais descendu, gamin échappé de pension, le soir d'une distribution de prix, enfiévré de vacances ! Comme je gambadais à côté de la carriole de mon père, qui souriait de ma joie et qui était si fier de mes couronnes, — et qui maintenant, se mourait, tué par moi !

Je me levai.

Hippolyte devait être rentré à l'auberge.

Je descendis et m'approchai du village avec précaution.

Tout était silence et repos. Nul bruit, nulle lumière, hormis une seule : elle éclairait une agonie !...

Je marchai doucement par les rues désertes et j'arrivai à la maison.

Par où entrer ?... s'il y avait là quelqu'un qui me dénonçât !... Ici, j'étais connu, — et sans doute conspué de tous !...

Je fis le tour, et, par une ruelle, je longeai le mur du jardin. J'arrivai à une brèche qui m'avait autrefois servi : elle existait encore.

Je la franchis, — comme un malfaiteur !

Je heurtai du pied contre un tronc de sureau. Que de fois, enfant, j'avais coupé là des sarbacanes !...

Le jardin était toujours ce potager de quelques carreaux... La maison se dessinait noire, sur le ciel brun ; les trois fenêtres étaient éclairées faiblement.

La porte entre le jardin et la cour remplissait mal son encadrement et laissait un vide dans le haut : je passai mon bras par-dessus et levai le crochet.

J'avançai avec précaution dans la cour.

Dans la chambre sur le jardin, — celle que ma sœur occupait avant son mariage, — les rideaux étaient tirés.

La seconde chambre n'était éclairée que par la lumière des deux autres filtrant à travers les vitres des portes de séparation.

Je la connaissais si bien, cette maison !... je l'aurais parcourue dans tous ses recoins, les yeux fermés !

A la fenêtre de la cuisine, pas de rideaux.... Je regardai : — sur la table, des tasses et des fioles ; — dans la cheminée, à gauche, un grand feu autour duquel chauffaient des linges, — et, assise auprès, la tête baissée, immobile, une femme... Je ne voyais pas son visage ; mais mon cœur la reconnut : ma mère !

Je la contemplai un instant.

Pas un mouvement, pas un bruit dans la maison ni

autour de moi... Un silence glacé et redoutable, un air funèbre... ma poitrine se serrait.

Je frappai à la porte... puis plus fort... Pas de réponse.

J'entrai doucement, furtivement presque... je fis quelques pas dans la chambre.

Ma mère tourna la tête lentement, ne me reconnut pas et se leva.

— Ma mère! dis-je d'une voix faible, étranglée, honteuse.

Elle tressaillit, puis se mit à trembler de tous ses membres et retomba sur sa chaise.

Je me jetai à ses genoux, je pris ses mains qu'elle m'abandonnait; je lui demandai pardon. Je pleurais, je sanglotais.

Elle me regardait d'un œil morne, vague, presque hébété...

— Ah! oui, dit-elle comme se rappelant, — c'est toi...

— Oui... c'est moi... qui vous ai tant fait souffrir... Oh! je suis un misérable!... Je n'ai pas songé à vous! Mon père... on m'a dit.... Il est là-bas, n'est-ce pas? dans la chambre de Louise... Mais il va mieux...

— Non, fit-elle d'une voix calme, il va mourir...

— Il va mourir!...

Je me redressai vivement, et laissai éclater mon désespoir.

— C'est moi qui l'ai tué! m'écriai-je; c'est mon crime. Oh! je suis un infâme!...

Puis je revins à ma mère, qui gardait le même calme, la même immobilité effrayante.

— Non, ce n'est pas vrai, c'est impossible! tu t'alar-

mes à tort. Il doit y avoir encore de l'espoir... Oh! je t'en supplie, ne t'afflige pas avant l'heure; dis-moi que tout n'est pas perdu...

Elle secoua la tête, et elle répéta simplement :

— Il va mourir!

Et elle disait cela sans émotion, sans une larme, comme s'il se fût agi d'une chose indifférente!...

Oh! quel vent de malédiction avait donc passé là pour qu'il n'y eût plus une larme dans ces yeux, plus un battement dans ce cœur?

Et moi qui m'attendais à des reproches, à des cris, à des déchirements...

C'était bien pis!

Je me relevai, égaré, brisé de douleur.

Ma sœur entra, venant de l'autre chambre.

Elle hésita un instant à me reconnaître, puis elle poussa un léger cri, me sauta au cou; et nous nous tînmes longtemps embrassés, pleurant tous deux.

Ma mère, sans rien dire, s'était levée; elle avait pris un des linges et une bouilloire qui étaient auprès du feu, et se dirigeait vers l'autre chambre.

— Laisse, mère, dit Louise en la retenant; c'est moi qui vais appliquer le sinapisme.

— Non, dit ma mère, c'est moi.

Je restai seul avec Louise.

— Ma bonne sœur, lui dis-je, que s'est-il donc passé ici? Ma mère ne me reconnaît plus!... Toi, du moins, tu m'as embrassé!...

Ce qui s'était passé, je ne le soupçonnais que trop. Ma sœur me le dit avec des ménagements qui ne pouvaient, hélas! me faire illusion, mais dont je lui sus gré :

La nouvelle avait circulé deux jours dans le pays, sans que personne de la famille en sût rien. Enfin, Antoine l'avait apprise. Mon père, à qui il en avait parlé, avait tressailli et était devenu tout pâle ; puis il avait haussé les épaules, en disant :

— Allons donc ! est-ce que c'est possible ?

Cependant il n'y avait plus moyen de douter : des gendarmes rôdaient dans le pays en ayant l'air d'observer la maison ; le bruit s'accroissait ; les journaux parlaient de mon crime et de ma fuite !

Alors ma mère et ma sœur avaient crié, pleuré.

Mon père, lui, n'avait pas dit un mot, n'avait pas versé une larme ; il était sombre, concentré, humble et farouche.

Il allait, la tête basse.

Il n'osait plus sortir dans le pays. Il avait des gestes, des propos qui sentaient l'égarement, la folie.

Il ne mangeait plus, ou si peu ! et encore cela l'étouffait.

Impossible de le distraire, de le relever ; il n'écoutait que sa pensée et sa douleur.

Il avait été ainsi pendant deux mois, s'affaiblissant de jour en jour.

Enfin, était venu le procès de Lentague et de Léonce où j'avais été mêlé et si terriblement maltraité.

Il avait parcouru le journal qui donnait le compte-rendu de ce procès ; puis il l'avait plié tranquillement, en disant :

— C'est bien.

Et, un instant après, en passant la main sur son front, il avait ajouté :

— C'est étonnant, je ne me sens pas bien ; j'ai un bourdonnement dans la tête, je crois que j'ai la fièvre.

Il s'était couché.

Une fièvre lente et sourde le minait, en effet.

Le médecin avait prescrit quelques remèdes, mais tout en confessant l'impuissance de son art, et en disant à ma mère et à ma sœur qu'elles pouvaient plus que lui pour le sauver.

Elles s'étaient mises alors à le consoler, à le supplier de vivre, caressantes, pressantes, importunes ; à ce point qu'il s'était écrié :

— Je ne puis donc pas mourir en repos !

Telle avait été la seule parole de reproche qu'il eût prononcée.

Alors elles ne le tourmentèrent plus.

Il prenait docilement les remèdes. Mais il s'était rapidement affaibli, et, depuis deux jours, on s'attendait à le voir expirer d'un moment à l'autre.

— Je veux le voir ! m'écriai-je en m'élançant vers la porte.

Ma sœur m'arrêta.

— Non ! dit-elle ; je t'en prie, cela pourrait lui faire mal, l'achever !

— Laissez-moi. Je confesserai mon crime : il verra mon repentir, mes larmes, je lui demanderai pardon...

Et malgré elle, j'entrai.

Je m'arrêtai un instant devant la porte, interdit, oppressé...

Je le vois encore, dans le grand lit, à gauche, ce visage de mon père, amaigri, aux rides accusées, d'une pâleur de cire ; l'œil était atone et fixe, et perdu déjà dans les vagues profondeur de la mort...

Antoine était penché au chevet, ma mère affaissée

près du lit et pressant la main pendante du mourant.

Je fis quelques pas, timide, incertain, chancelant, et m'approchai du lit.

Ma mère se releva, et, sans me regarder, sortit : Antoine sortit avec elle.

J'étais seul, en face de mon père agonisant, — en face de cette mort dont j'étais l'unique cause !

Ma poitrine était pleine de sanglots étouffés.

Je m'agenouillai au pied du lit, humblement, — j'approchai de mes lèvres, j'osai presser dans mes mains flétries cette forte et loyale main où se sentaient encore les nobles calus du travail.

— Mon père, murmurais-je, — mon bon père, écoute-moi... Pardon !

Il ne sentait ni n'entendait.

Je me relevai et me penchai sur lui.

Je passai un de mes bras autour de son cou, j'approchai mon visage du sien.

Je l'appelai, je le suppliai de me reconnaître.

Cette voix, cette secousse, le tirèrent de son assoupissement.

Il tourna la tête lentement, me regarda, et il y eut un léger tressaillement sur ce visage déjà glacé par la mort.

Ses yeux se dilatèrent, fixés sur moi, et je baissai les miens.

Je m'accusai en sanglottant, j'épanchai ma honte, mon désespoir, tout mon cœur ! — C'était moi qui le tuais ; je le suppliais de vivre !

Il secoua la tête.

— Dieu merci ! murmura-t-il, — et sa voix passait comme un souffle — c'est fini !...

Et comme je déplorais mon crime : — Que ne m'étais-je tué plutôt que de le commettre!

— Oui, dit-il. Maintenant il est trop tard.

— Mais je saurais réparer ma faute, je me réhabiliterais, j'effacerais cette tache imprimée à notre nom...

Il eut un sourire navré :

— Notre nom! il va s'éteindre avec moi. Porte-le si tu veux, mais ne l'inflige pas à ton enfant!

Je venais de rouvrir sa plaie.

Il n'était ni noble, ni éclatant, ce nom, mais il couvrait deux cents ans de probité, et mon père mourait pour lui!

Que dis-je encore? Je ne m'en souviens plus.

J'étais en larmes, hors de moi.

Je suppliai, je m'accusai, j'implorai un mot de pardon.

— Je te plains! murmura mon père.

Ce furent ses dernières paroles.

Une sourde agitation le prit.

Ses yeux agrandis devenaient clairs et se voilaient par intermittences, son souffle s'accélérait.

Etait-ce la dernière phase de cette agonie, le suprême effort de l'âme pour se détacher?

Je poussai un cri d'effroi, j'appelai.

Antoine accourut, puis ma mère, ma sœur.

Antoine, en passant, m'écarta du lit, et je reculai dans un coin de la chambre, effaré, prêt à défaillir.

Je les vis tous trois pressés autour du lit, ma mère et ma sœur tenant chacune une main, Antoine soutenant la tête.

L'agonie arrivait à sa fin.

Les yeux se vitraient, le nez s'amincissait, les lèvres

décolorées semblaient couvertes d'une poudre blanchâtre, le souffle était plus rare, plus pénible, tiré de plus loin.

Enfin un soupir, plus prolongé et plus fort, s'exhala... Ce fut le dernier !...

Antoine lui ferma les yeux. Ma mère et ma sœur, la tête cachée, sanglotaient sourdement.

Alors, ma douleur, que je m'étais efforcé jusque là de contenir, éclata.

Je me jetai sur ce lit, je couvris de baisers et de larmes ce visage inanimé ; je criais, j'étais hors de moi.

Ma mère s'était laissée tomber sur une chaise près du lit et me regardait.

Je me jetai encore à ses pieds, j'embrassai ses genoux.

— Ma mère ! m'écriai-je. Et toi non plus, ne me pardonneras-tu pas ?... ne me diras-tu pas un mot ?

Elle restait inerte, insensible.

— Ah ! m'écriai-je, je suis donc maudit de tous ?...

Alors elle sembla sortir de sa torpeur, son œil s'éclaira.

Elle se leva, et s'élançant sur moi, m'entourant de ses bras, fiévreusement :

— Mon enfant !... Tu es pourtant mon enfant !...

C'était trop d'émotion.

Presqu'aussitôt ses deux bras se tendirent, et je fus obligé de la soutenir, presque aussi défaillant qu'elle.

Elle était évanouie.

Louise et Antoine s'empressèrent, cherchant à la ranimer.

Tout à coup, ma sœur s'écria :

— Silence !... On a ouvert la porte de la cour ; on vient.

— On vient !... balbutiai-je machinalement, égaré.

— Oui, quelqu'un ; j'entends des pas... Le médecin ou une voisine. Sauve-toi vite !... qu'on ne te voie pas !

— Ah oui !... dis-je.

Puis, secouant la tête et rappelant mes idées : — Ah ! mon Dieu !... c'est vrai !

J'embrassai à la hate ma sœur, ma mère évanouie, mon père mort ; et, comme on entrait dans la maison, j'ouvris la fenêtre, et sautai dans la cour.

De là je gagnai le jardin.

Avant de repasser par la brèche du mur, je jetai un dernier regard sur cette maison.

Hélas ! combien en reverrais-je de ceux que je laissais là ?

Mon père d'abord ; puis ma mère : elle n'en avait pas pour longtemps, pauvre femme !... ma sœur même... car savais-je à quelle existence tourmentée et misérable j'allais être en proie !...

Il était quatre heures et demie du matin.

Je sortis du village.

J'errai par les champs, au hasard, la tête perdue.

Je passai dans une vigne où j'avais vendangé : J'avais alors douze ans !

Ce vieil arbre que je heurtai dans la nuit, j'y avais déniché des oiseaux... Et je regardai, machinalement, dans les branches !

Enfin, du côté du levant, l'horizon blanchit. Le jour allait venir...

L'instinct de la conservation survivait en moi, je ne sais comment ni pourquoi.

Je gagnai, le plus vite que je pus, le bois où Hippolyte devait venir me prendre.

Je m'assis, au pied d'une cépée épaisse, la tête sur mes genoux, songeant lugubrement.

Je fus environ deux heures ainsi.

Puis, le froid du matin me prit, je frissonnai.

Je me mis à marcher avec précaution : il était grand jour. Il pouvait être sept heures.

Je me trouvais sur la lisière du bois, du côté du village.

Je voulus jeter un dernier regard sur cette vallée que je ne reverrais plus.

Je la parcourus ainsi, longuement, douloureusement.

Puis je vis Hippolyte sortir du village, et monter la côte avec la voiture.

Il approchait. Il n'était plus qu'à une vingtaine de pas.

Un dernier regard encore, un adieu !

Mes yeux tombèrent sur le cimetière : un homme y entrait avec une pelle et une pioche !

Je poussai un cri et je courus à la voiture.

— En route ! vite, partons ! criai-je à Hippolyte. .

. . . .

Huit jours environ après ces événements, il y avait grande chasse au sanglier chez Frédéric.

Quatre chiens achetés en secret dans le pays, par le garde Iriel, faisaient merveille : pas un défaut.

— Hein ! quand je vous l'assurais ! disait à Frédéric son ami le conseiller de préfecture. Les chiens anglais, voyez-vous, mon cher, il n'y a que cela. J'espère que vous ne regrettez pas d'avoir envoyé votre garde en Angleterre.

— Oh ! non, fit en souriant Frédéric, et je vous remercie de m'en avoir procuré les moyens.

. . . .

Le même jour, un paquebot anglais quittait Southampton, à destination de Valparaiso.

Parmi les passagers il y en avait un, grave et sombre, sur le pont.

C'était Causson.

. . . .

Le 20 février 1845, un arrêt par contumace condamnait Causson à vingt ans de travaux forcés pour faux.

La suite de ses *Mémoires* formera la matière d'un volume qui paraîtra incessamment.



MIRECOURT. — L.-PH. COSTET ET Cie.

